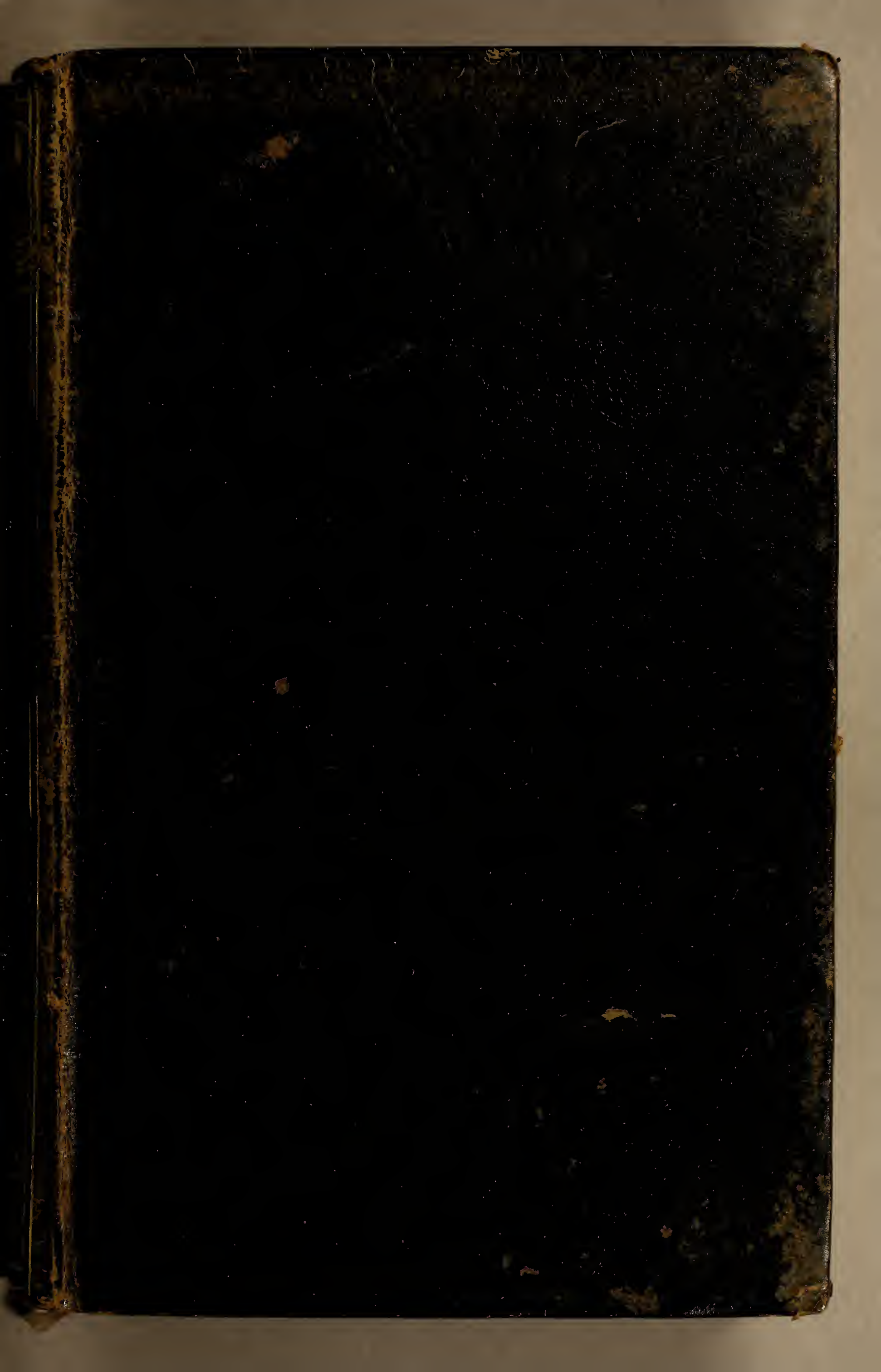
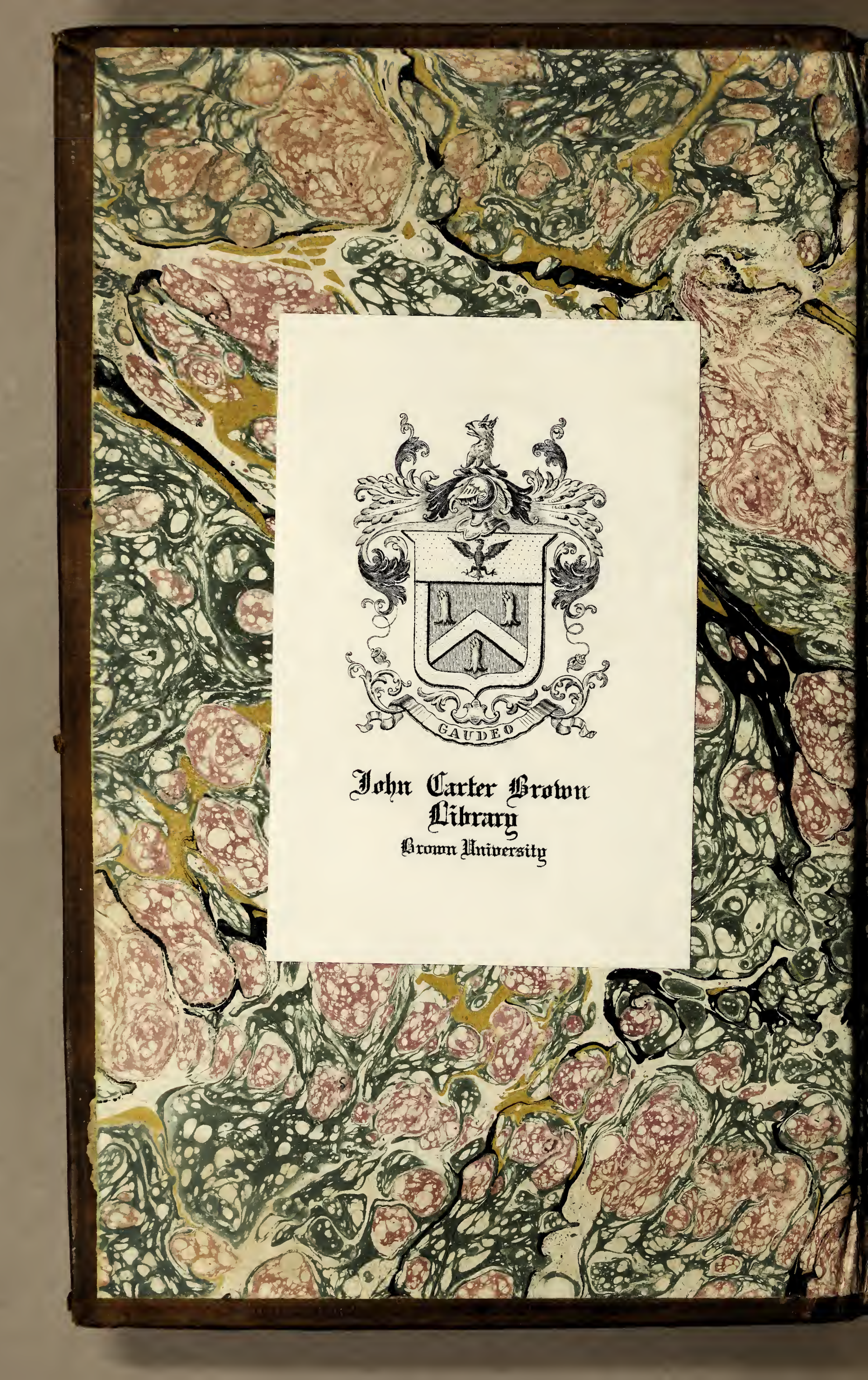
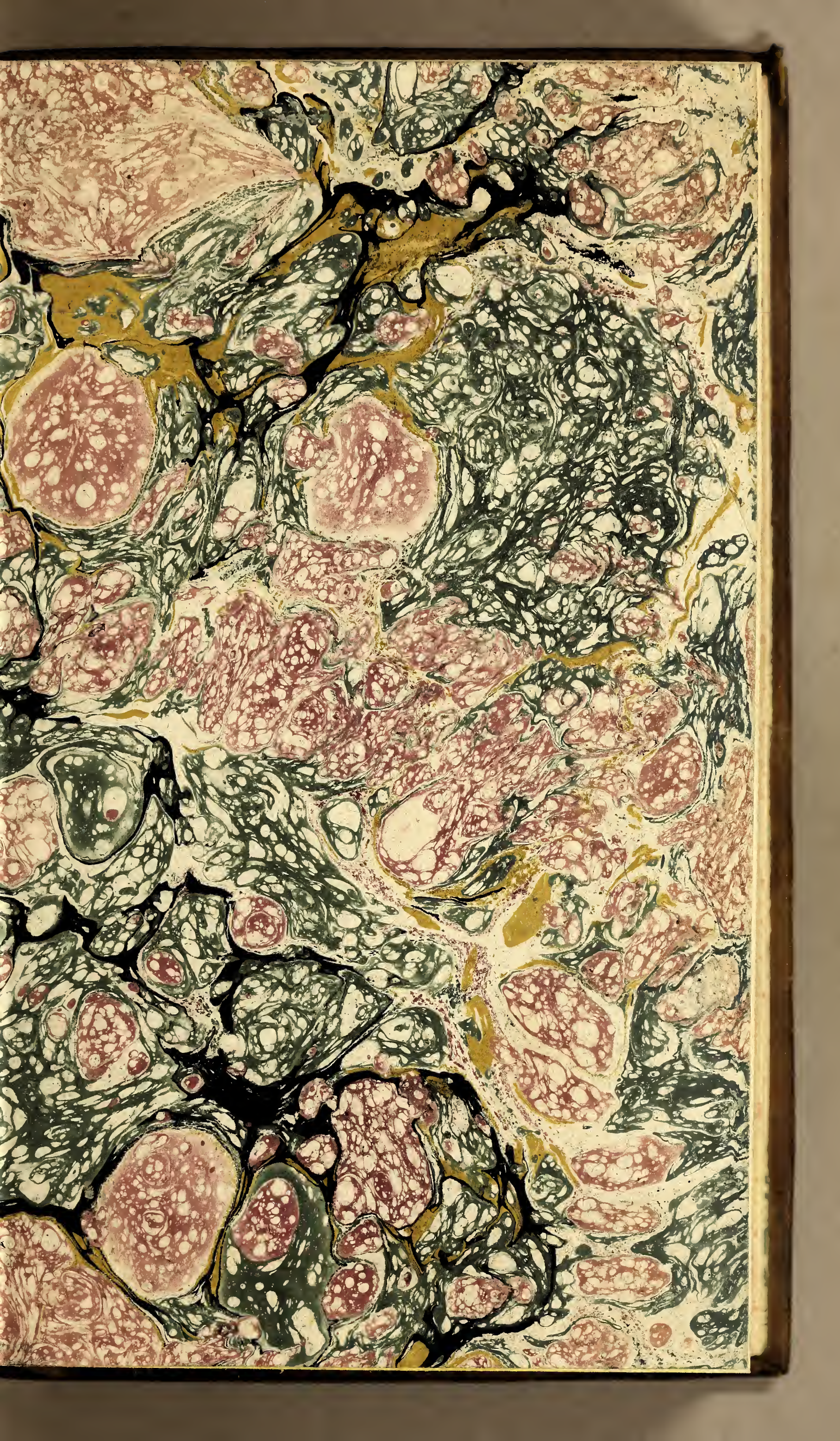



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University



OEUVRES

DE

LÉONARD.

TOME III.

OEUVRES

DE

LÉONARD,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR VINCENT CAMPENON.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC. XCVIII.

LETTRES

DE

DEUX AMANTS,

HABITANTS DE LYON.

Sanè, ubi idem et maximus et honestissimus amor est, aliquanto præstat morte jungi quàm vitâ distrahi.

VAL. MAX. lib. iv.

LETTRES
DE
DEUX AMANTS,
HABITANTS DE LYON.

LETTRE I.

THÉRÈSE DE SAINT-CYRAN
A
CONSTANCE D'ARMIANE.

QUEL DÉPART, mon amie ! quel fâcheux voyage ! Les heures ne finissent pas : je n'ai jamais vu de si longues journées. Il me semble que je vais au bout du monde. Je regardais cette voiture qui roulait, et je disais : Elle se donne bien du mouvement pour m'affliger ! Si j'étais seule, je m'en irais pleurant, et ne voyant rien autour de moi : j'arriverais à Lyon pleine de ton image, et comme si je venais de

te quitter.... Enfin il faut se soumettre à tout. Je vais retrouver une bonne maman ; je m'arrangerai pour être contente ; et si je puis oublier.... Ah ! soyons sage ; ne nommons rien.... Je ne sais quelle langueur m'accable ; j'ai peine à tracer quelques mots de suite. Charmante cousine ! est-ce que tu me serais moins chère ? Non ; mais j'ai le cœur triste, en vérité ! Le temps est déplorable : la neige couvre les chemins, et le froid m'a transie. Me voilà dans l'auberge , au coin du feu, une plume à la main. Je doute si tu pourras me lire : l'encre, le papier, la plume, la main, la tête, le cœur, tout cela ne vaut rien. Mon père a dormi pendant la route ; mademoiselle Deschamps tenait un livre ; moi je rêvais : j'avais toujours devant moi la maison de ma chère tante ; je disais adieu à ma chambre, au jardin, à notre arbre chéri. Hélas ! ils ne me sont plus rien. Ce n'est point Paris que je regrette, assurément : mais nos entretiens, nos jeux, nos promenades, le plaisir d'être ensemble , et les délices d'une confiance réciproque, et l'inestimable douceur de penser de même, quand je ferais le tour de la terre, je ne les trouverais plus. Que veulent dire ces regrets si violents, et tant de larmes

versées ? Je me suis quelquefois séparée de ma cousine, et je n'avais pas encore éprouvé cet affreux abandon qui me jette comme dans un désert ! C'est un délaissement universel ! . . . Je n'ose achever ; je crains de nommer celui qui cause tout ce désordre. Je ne suis pas raisonnable ; je m'en veux de conserver son souvenir : mais je ne puis m'en distraire. Je le fuis, et il m'est plus présent que jamais. Mon cœur me trahit sans cesse. Ecris-moi, hâte-toi de m'écrire ! j'ai grand besoin de consolation. Nous serons dans trois jours à Lyon ; ce voyage me fatigue : puisqu'il faut m'éloigner de toi, je voudrais en être encore plus loin.

P. S. J'aurai soin de ta fauvette. Te souviens-tu comme on la caressait, quand tu dis à quelqu'un que tu me la destinais ? Si on te parle de moi, tu feras mes . . . . quoi ? mes compliments ! où cela mène-t-il ? N'a-t-on pas reçu mes adieux ? c'est une chose finie. Quel hasard peut désormais nous rapprocher ? Ah ! qu'il soit heureux ! c'est le vœu que je ferai toujours pour lui.

LETTRE II.

A LA MÊME.

Que tes attentions sont aimables ! A mon arrivée, me faire trouver une lettre de toi c'est me servir selon mes vœux : elle ne contient que des tendresses ; et pourtant je suis toute éplorée, comme si elle m'annonçait de mauvaises nouvelles : il y a des passages auxquels je n'ai pu tenir. On a donc paru bien affligé de mon départ ? Tu as vu des yeux humides, méchante ! et tu me dis tout cela ! et puis, comme si tu ne m'avais rien dit, tu voudrais me voir tranquille : tu me presses d'étouffer un penchant malheureux : tu me parles avec une raison qui me désole.

Oui, ma belle cousine, je pensais tout ce que vous m'avez écrit. M. le comte de Saint-Cyran, le plus fier de tous les hommes, adopter cet étranger pour gendre ! ce serait un miracle. Que d'événements ne faudrait-il pas, et qu'on ne peut attendre ! Il est vrai que M. Faldoni est allié aux premières familles de

Livourne, et que la naissance répare en lui les torts de la fortune ; mais ces considérations qui me touchent, seraient nulles pour mon père. D'ailleurs, songe-t-on à moi ? me reverra-t-on jamais? voilà de puissants motifs pour ne pas faire une folie. Mais que veux-tu ? j'ai le cœur blessé : il n'est plus pour moi de repos, plus de joie, plus d'amusements. Il me prend des caprices de silence pendant des jours entiers. Je hais ceux qui me montrent leur gaieté; je hais qu'on me divertisse, qu'on veuille m'arracher à mes pénibles rêveries. J'ai déja monté, nombre de fois, les degrés du logis pour aller à ton appartement; et quand je reviens de ma méprise, la douleur m'accable. Je ne me retrouve nulle part; je crois arriver d'un autre monde. O maison de mes pères ! pourquoi vous ai-je quittée ? c'est ce que je me dis souvent.

Il faut, Constance, que je te fasse un aveu; et, quand je l'aurai fait, je serai soulagée d'un grand fardeau. Je n'ose me flatter qu'on se souvienne toujours de moi : tout va se réunir pour me faire oublier. L'assurance de n'être jamais l'un à l'autre, et de ne nous plus revoir, doit détacher de ta pauvre amie l'objet qui

l'occupe; mais si je le voyais, s'il paraissait devant moi, s'il était là, ô cousine! je crois que j'en mourrais de joie. Conçois-tu l'excès de ce délire? Enfin, voilà qui est dit; je ne t'en parlerai plus; je suis confuse de t'en avoir parlé; je ne veux pas même relire ma lettre; je la brûlerais sûrement, mais je suis aise que tu saches jusqu'où va pour toi ma confiance.

LETTRE III.

A LA MÊME.

J'ARRIVE de la comédie; toute la ville était là, et je me croyais seule. On jouait le *Devin du village.* Tu te souviens d'une promenade dans le parc de Marly, où nous avons chanté ces mêmes airs. Avec qui étais-je alors? Bon dieu! comme tout change! Cette idée m'a occupée pendant toute la pièce, et je pleurais. Ma mère m'a demandé si j'étais folle. Tu sais que quand on veut se retenir, on pleure encore plus; c'est ce qui m'arriva. Je fus obligée de quitter le spectacle. Eh! qu'allais-je y faire? moi que tout ennuie! moi qui ne respire que

la solitude! Il y a des moments où je voudrais renoncer à la nature entière. Mais tant de chaînes me retiennent! Une mère adorée, une amie rare, unique; et cet autre, hélas! ce tyran.... comment l'appellerai-je? Il me cause bien des peines! Immobile au milieu du tourbillon qui m'environne, je rêve quand on me parle; je réponds quand on ne me dit rien; j'ai dans la tête un vague de pensées où mon ame flotte continuellement: tout-à-coup un souvenir me frappe; mon cœur se resserre, mon esprit se trouble, et de profonds soupirs soulèvent ma poitrine. Quelle pitié de ne pas savoir se contraindre! Je meurs de peur qu'on ne me devine!

J'ai presque achevé ton sac à ouvrage: il sera vraiment d'après nature: j'y ai mis quelques roses, beaucoup d'épines, et de ces petites fleurs qu'on nomme amourettes; rien n'est plus joli en peinture. Il faut le venir chercher, cousine! Je te le garde, et tu ne l'auras qu'ici.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

Il est ici, ô mon amie ! il est près de moi l'ennemi de mon repos ! il habite la même ville ! On l'a vu : il sait l'asyle qui me recèle ; j'en ai l'ame oppressée. Tu ne peux avoir une idée de ma situation ; je ne puis te la peindre, je ne vis plus. Quand il était loin, je le desirais ; je le voudrais loin maintenant : je ne sais ce que je veux. Agitée sans relâche et bouleversée par un flux de pensées contraires et d'irrésolutions fatigantes, je respire à peine.... Mais que cherche-t-il à Lyon ? Y serait-il venu pour moi ? qu'en dis-tu ? Ce serait annoncer un projet bien décidé de me poursuivre ; j'en ai une frayeur mortelle. Qu'il serait fier de son triomphe, s'il voyait tous les pas, tous les mouvements qu'il me fait faire ! Je n'ai point quitté aujourd'hui l'appartement de ma mère, dont les fenêtres sont placées sur la rue. Assise auprès d'une croisée, et mon ouvrage à la main, je jetais souvent les yeux sur cette rue qui me

semblait déserte. Chaque personne qu'on annonçait me faisait tressaillir. Je croyais toujours l'entendre nommer ; je ne réfléchissais point qu'il est inconnu à mes parents ; et quand je suis rentrée dans ma chambre, j'étais aussi fatiguée que si j'avais fait un long voyage: j'emportais un poids énorme ; et c'est ainsi que je traîne les heures. Hier j'avais pris ma harpe ; les bras me sont tombés au milieu d'une pièce. Si cela continue, je vais être décidément malheureuse ! Que de combats à soutenir avec moi-même ! Que de nuits cruelles j'ai déja passées ! Qu'il est affreux de voir ainsi ses principes en opposition avec la nature ! Mais quand on ne peut changer les lois, il faut les suivre.

LETTRE V.

A LA MÊME.

Tu connais le Curé qui m'a élevée : il est venu ce matin. Figure-toi ton amie à la toilette de sa mère, tenant un livre qu'elle lisait à demi-voix..... Tout-à-coup la porte du cabinet s'ouvre ; je vois entrer le Curé avec un

jeune homme.... Oh! non, cousine, je ne l'ai point vu. Me voilà levée; je jette mon livre sur le fauteuil; je fais une révérence assez gauche, et je sors, et je me sauve dans ma chambre. Ma gouvernante arrive; on m'appelle; il faut la suivre. Je me suis regardée dans une glace, et j'ai dit que je n'irais point, que j'étais incommodée; et tout en parlant, je m'arrangeais, je me dérangeais, et je me trouvais plus mal qu'auparavant. Deschamps m'observait. Irez-vous, disait-elle, n'irez-vous pas? Si vous refusez de paraître, on ne saura qu'imaginer: on vient de vous voir, et vous n'étiez point malade. Elle m'a pris le bras; je lui ai dit de me soutenir: en effet, mes jambes étaient tremblantes. Elle m'a conduite jusqu'à la porte: je suis entrée sans rien distinguer; j'avais un voile sur les yeux. J'ai salué, et j'ai pris un siége auprès de ma mère. M. le Curé m'a présenté son ami. Tu me demanderas comment il connaît M. Faldoni? (car c'était lui-même.) Un voyage qu'il fit en Italie, lui donna l'occasion de voir ce dernier quand il était encore dans sa patrie. Madame de Saint-Cyran a questionné M. Faldoni sur ses amusements, avec cet air de confiance qui sollicite la nôtre. Dans cet in-

tervalle, j'avais commencé à me remettre, et je me sentais un peu de force. Il a dit quelques mots sur son séjour à Paris. Juge de ma situation! Je me suis figurée qu'on m'observait; j'ai rougi, j'ai pâli: je me suis levée; j'ai été chercher mon sac. J'ai cru me sauver par le mouvement, et mon embarras a redoublé. J'ai pris une broderie, et me suis mise à l'ouvrage. Il s'est approché de moi; et pendant que M. le Curé parlait à ma mère, il s'est penché pour me voir travailler. Il m'a demandé doucement si je me souvenais d'un homme que je rendais bien malheureux. Je n'ai rien répondu: il s'est éloigné tristement, en me jetant un regard qui peignait toute son ame. Cette visite a trop duré, en vérité; j'étais au supplice, et j'avais besoin de respirer. J'ignore quand il est parti; je l'ai suivi des yeux machinalement, sans trop savoir ce qui se passait autour de moi; je le croyais même encore présent quand il était déja loin. Je suis tombée dans un rêverie profonde, et ma mère heureusement m'a laissée libre. Il est donc malheureux, me disais-je! Et je sentais mes larmes prêtes à couler. Au milieu de ces réflexions, tout m'a paru changé; j'ai cru renaître; il m'a semblé que ce cabinet était

rempli de sa présence, et qu'il avait laissé partout le charme qui l'environne. Je me trouvais plus gaie, plus contente; enfin depuis longtemps je n'avais goûté un plaisir aussi pur.

Maintenant, mon amie, soyez mon juge, et dites-moi si je n'ai point trop laissé voir le sentiment qui me possède. Ah! je le crains bien! Autrement, eût-il osé, dès sa première visite, hasarder le langage qu'il m'a tenu? N'était-ce point, de sa part, un aveu pour le moins indiscret? Je ne suis satisfaite ni de lui, ni de moi: j'ai beau vouloir mettre une garde à mes yeux, à ma bouche, à mon cœur. Que faire, hélas! près de l'enchanteur? O cousine! je suis une bien faible créature!

Votre lettre m'est parvenue, sans accident, sous la garde de l'amitié: je faisais les honneurs d'un bal au logis quand on me l'apporta, et je me sauvai de la foule pour la lire. Je me livre maintenant à toute la dissipation de la saison: ce sont des bals et des repas continuels. Je saute, je m'agite: quand j'ai beaucoup dansé, je suis moins tourmentée de mes idées: j'ai l'air de prendre du plaisir; mais en est-il, quand le cœur n'est pas content?

LETTRE VI.

A LA MÊME.

O MON amie ! qu'un penchant comme le mien peut entraîner loin une ame tendre et confiante ! Il est bien tard de m'en apercevoir : mais avais-je donné le droit de me tromper ? J'assistais à un concert où M. Faldoni se trouvait : j'avais témoigné l'envie d'avoir une romance nouvelle, et il s'était offert de me la procurer. Il m'aborda au moment où j'étais loin de ma mère ; et, profitant de la confusion de cette bruyante assemblée, il me présenta la romance qu'il m'avait promise : je la reçus et je l'ouvris. En y voyant un billet fermé, je rougis de honte et de surprise, et j'allais lui rendre ses papiers ; mais il avait disparu. J'éprouvai des mouvements d'indignation contre le perfide qui m'avait tendu ce piége. Je pressentais que le destin de ma vie était tracé dans ce fatal écrit. En rentrant au logis, mon premier dessein fut de me jeter aux pieds de ma mère, et de lui remettre le billet fermé. J'arrivai jusqu'à la porte

de son appartement, et je n'eus pas le courage d'y entrer. J'allai me renfermer; je jetai le billet sur une table, et je demeurai longtemps assise, immobile, les yeux fixés sur ce papier que je craignais d'ouvrir. Je me représentais que le garder ce serait approuver ce qu'il contenait, et autoriser une nouvelle audace: mais comment résister à la tentation de connaître des sentiments qui nous flattent? Je voulais d'abord rendre le papier sans l'ouvrir; mais c'était marquer un mépris qu'on ne méritait pas. Je résolus enfin de l'ouvrir, et de le rendre après l'avoir lu. Ce parti auquel je m'arrêtai, parut satisfaire mon penchant et mon devoir: comme si l'on pouvait marchander avec la vertu, et qu'il y eût des tempéraments entre elle et les passions! Cependant, quand je repris la lettre, ma main trembla, et il me fut impossible de me décider à rien. Deux jours se passèrent. M. Faldoni vint à la maison : figurez-vous une criminelle devant ses juges, vous n'aurez qu'une faible image de mon état. La rougeur de mon front, ma confusion, mes yeux baissés, mon embarras, mon trouble à son approche, décelaient assez mon agitation secrète. Il s'assit à mon côté, et je crus le voir aussi troublé que

moi. Il me demanda, à demi-voix, si la romance m'avait plu : je ne répondis point. Votre silence, ajouta-t-il, m'apprend ce que vous pensez d'une ruse innocente dont je me suis servi, pour vous avouer des sentiments que je ne pouvais plus renfermer en mon cœur. Il est vrai, lui dis-je, que toute ruse est indigne d'un galant homme; mais je n'ai point imaginé que c'en fût une : j'ai supposé, monsieur, que vous vous étiez mépris : ce n'est pas à moi, sans doute, que vous aviez dessein d'écrire : je ne crois pas du moins vous avoir donné lieu de prendre une liberté si étrange. Je vous déclare, au surplus, que je n'ai point lu votre billet, et qu'il vous sera rendu dès que j'en trouverai l'occasion. Il demeura consterné; je m'éloignai sans attendre sa justification. On se mit au jeu, et il lui fut impossible de saisir un autre moment pour me parler. Pendant ma partie, j'avais souvent les yeux sur lui, et, le voyant changer de couleur, je commençai à m'alarmer. Toute la soirée je fus au supplice; je ne soupai point; je passai la nuit à gémir de la violence que je m'étais faite : enfin la fièvre dont je fus saisie, me réduisit au point que, dans un moment d'accès, je n'eus d'autre sou-

lagement que d'ouvrir le fatal billet, et d'en repaître mes yeux. Je le relus dix fois, et dix fois je le baignai de mes larmes. Vois, mon amie ! vois ce qu'on m'écrit, et dis si l'on peut être plus tendre, plus réservé, plus digne de mon estime.

LETTRE VII.

FALDONI A THÉRÈSE.

Est-ce bien à vous que j'ose écrire? Quel est mon projet? Quel fol espoir m'abuse? O mademoiselle! faites grace à mon imprudence, ayez pitié de mon égarement. Je ne sais ce que je veux; je ne me connais plus. Tout ce que j'aperçois dans le bouleversement de mes sens, c'est que je suis emporté vers vous par une force à laquelle je ne puis résister. Ne croyez pas que cet amour soit volontaire, et que je me plaise à le nourrir. Ah! si je pouvais vous fuir, j'irais au bout de l'univers; j'habiterais des lieux où je serais sûr de ne pas même entendre prononcer votre nom: mais je me laisse entraîner; je ne raisonne plus; le charme de

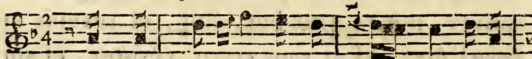
votre présence devient un besoin pour moi. J'ai vainement essayé de me combattre ; je me suis jeté dans la foule ; j'ai cherché loin de vous des distractions passagères : mais je me trouvais seul au milieu du tumulte, ou plutôt vous étiez partout avec moi. Que vous seriez touchée de mon état si vous le connaissiez ! Je brûle, je languis, je me consume : je voudrais quelquefois ne vous avoir jamais vue, je me promets de vous éviter ; mais un jour passé sans vous voir, fait mon supplice ; j'erre comme un insensé ; tout me manque ; il faut que je vous cherche, et quand je vous aperçois, la flamme court dans mes veines ; mon cœur s'élance vers vous ; je n'existe plus qu'où vous êtes. O souffrance horrible d'un amour sans espoir ! Aimer et desirer, sans oser le dire ! être si près du bonheur, et ne point l'atteindre ! vous voir tous les jours plus aimable et plus touchante ! tous les jours être plus épris ! me sauver, me rapprocher, fuir, et revenir encore ! être séduit sans cesse, résister, et succomber au moment où je croyais vaincre ! est-il un sort plus cruel ? Je vous conjure à genoux de m'accorder un mot de consolation, ou de me bannir pour jamais de votre présence. Un

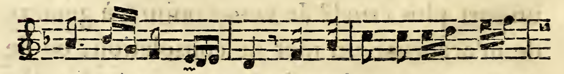
seul mot me rendrait là vie. Eh ! que desiré-je autre chose que la permission d'adorer ce que j'ai connu de plus charmant sur la terre ? Une passion si pure ne peut vous blesser ; et si vous la souffrez, elle fera ma félicité. J'irai vous contempler en silence, chercher vos regards, recueillir vos paroles, et je reviendrai content. Mais de quoi vais-je me flatter ? quel délire est le mien !... Pardonnez ! c'est une témérité de vous écrire, je le sens ; je vous offense, et je dois être puni ; mais quelle peine me ferez-vous subir, qui ne soit surpassée par le tourment de vous aimer ?

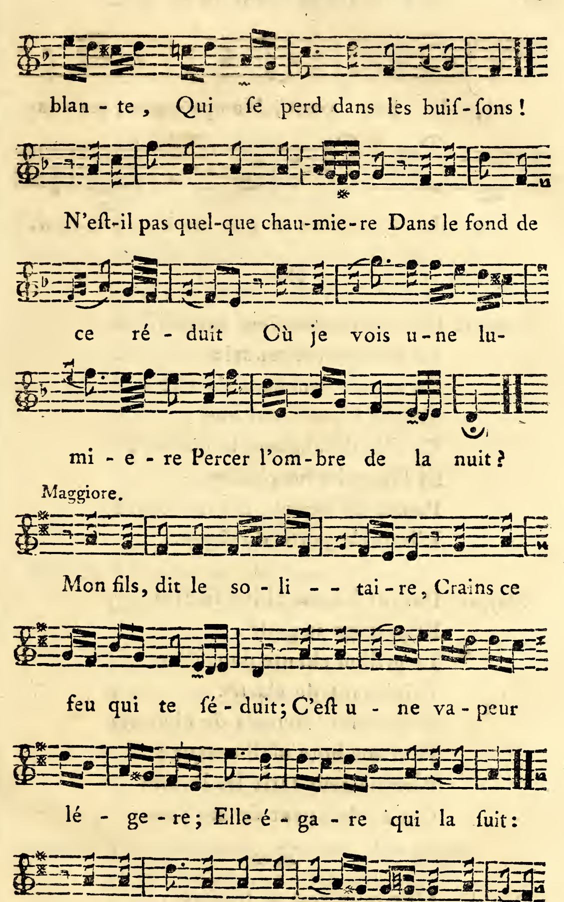
ROMANCE

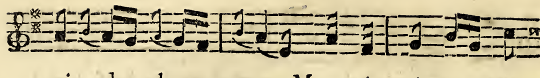
Qui accompagnait la Lettre précédente.

Musique de M. Légat de Furcy.

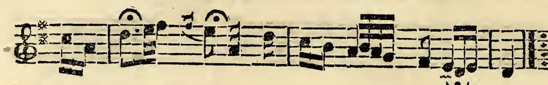





blan - te , Qui ſe perd dans les buiſ-ſons !
N'eſt-il pas quel-que chau-mie-re Dans le fond de
ce ré - duit Où je vois u-ne lu-
mi - e - re Percer l'om-bre de la nuit ?
Maggiore.
Mon fils, dit le so - li - - tai-re, Crains ce
feu qui te ſé - duit; C'eſt u - ne va - peur
lé - ge - re; Elle é - ga - re qui la ſuit:
Viens dans ma cellule obſ - cu - re ; Je t'of - fri-



rai, de bon cœur, Mon pain noir, ma cou-



che du - re, Mon re-pos et mon bon-heur.

✣

Mineur. Ces accents faisaient sourire
Le voyageur attendri ;
Un secret penchant l'attire
Vers le bienfaisant abri :
Un toit de chaume le couvre ;
Et l'hermite hospitalier
Pousse un loquet, qui leur ouvre
L'humble porte du foyer.

Majeur. Devant lui son chien folâtre
Et partage sa gaîté :
Le grillon chante dans l'âtre
Étincelant de clarté :
Mais hélas ! rien n'a de charmes
Pour son hôte malheureux ;
Rien ne peut tarir les larmes
Qui s'échappent de ses yeux.

✣

Mineur. L'hermite voit sa tristesse,
Et voudrait la soulager :

D'où vient l'ennui qui te presse,
Dit-il au jeune étranger ?
Est-ce une amitié trahie ?
Est-ce un amour dédaigné,
Ou la misère ennemie,
Qui te rend infortuné ?

Majeur. Hélas ! tous les biens du monde
Sont peu dignes de nos vœux,
Et l'insensé qui s'y fonde
Est plus méprisable qu'eux :
L'amitié, s'il en est une,
N'est qu'un fantôme imposteur,
Un vent qui suit la fortune
Et s'éloigne du malheur.

Mineur. L'amour est plus faux encore ;
C'est un éclat emprunté,
Un vain nom, dont se décore
L'ambitieuse beauté :
On ne voit l'amour fidèle,
S'il daigne quitter les cieux,
Qu'au nid de la tourterelle
Qu'il échauffe de ses feux.

Majeur. Va, crois-moi, deviens plus sage ;
Méprise un sexe trompeur....
L'hôte ému de ce langage,
S'embellit par sa rougeur ;

Son front où la candeur brille,
Ses yeux, sa bouche et son sein,
Font reconnaître une fille
Dans le charmant pélerin.

Mineur. Voyez, dit-elle, une amante
Qui cherche en vain le repos;
Voyez une fille errante,
Dont l'amour cause les maux:
Longtemps superbe, inhumaine,
Ignorant le prix d'un cœur,
A fuir une tendre chaîne
J'avais mis tout mon bonheur.

Majeur. Dans cette foule volage
Qui venait grossir ma cour,
Raimond m'offrait son hommage
Sans m'oser parler d'amour:
Le ciel était dans son ame;
Le lys qui s'ouvre au matin,
N'est pas plus pur que la flamme
Que j'allumais dans son sein.

Mineur. Sa naissance était commune;
Raimond sans bien, sans emploi,
N'avait qu'un cœur pour fortune;
Mais ce cœur fut tout à moi:
Las de mon ingratitude,
Il me quitta pour toujours;

Et dans une solitude
Il alla finir ses jours.

Majeur. Maintenant désespérée,
Victime d'un fol orgueil,
Je m'en vais dans la contrée
Qui renferme son cercueil:
Là je n'ai plus d'autre envie
Que de mourir à ses piés,
Payant des jours de ma vie
Ceux qu'il m'a sacrifiés.

Mineur. Non, non, dit Raimond lui-même,
En la serrant dans ses bras,
Non, celui que ton cœur aime
N'a point subi le trépas:
Regarde, ô mon Angéline,
Cher objet de mes regrets!
Regarde, ô fille divine,
Cet amant que tu pleurais!

Majeur. Angéline est dans l'ivresse;
Le transport coupe sa voix:
Ah! dit-elle avec tendresse,
Est-ce toi que je revois?
Vivons, mourons l'un pour l'autre;
Il ne faut plus nous quitter:
Qu'un seul trépas soit le nôtre!
Qu'aurons-nous à regretter?

LETTRE VIII.

THÉRÈSE A CONSTANCE.

Je ne le vois plus; on le dit malade. Je l'ai désespéré: cela est dur; sa lettre ne méritait pas ce traitement. Qu'avait-elle, après tout, de si offensant ? Il demandait pour toute grace de me voir !... Mais pourquoi le demander ? Ne peut-il pas venir quand bon lui semble ? Cette lettre si réservée cache peut-être un art bien perfide ! Il faut convenir aussi que c'est un grand flatteur ! Bon dieu ! quel éloge il fait de moi! Me reconnais-tu, cousine, à ce portrait ? C'est le chant de la Sirène qui veut m'attirer sur l'écueil. Plût au ciel que j'eusse la moitié des perfections qu'il me donne! Hélas! je ne vois en moi qu'une malheureuse fille sans force et sans courage, incapable même de résister aux séductions de la louange. Il dit que je suis indulgente: il a raison; je ne le suis que trop, et je devrais lui montrer plus de sévérité.... Comme il tremblait, ce dernier jour, en s'approchant de moi!... J'en étais émue! J'ai vu

l'instant où j'allais lui pardonner ! Ah ! viens, cousine ! viens promptement ! j'ai besoin de ton appui : deux mots que tu me dirais ici, feraient bien plus que ces lettres tardives qui ne me parviennent qu'après de longs jours d'attente et de tourment. Je suis portée continuellement dans un nouvel ordre de choses, et mille sentiments nouveaux succèdent à ceux que je t'ai confiés, quand je reçois tes réponses. Je ne sais quel pressentiment me serre le cœur. Je tourne ma vue sur le passé, et mes soupirs s'échappent vers ces premières années que je ne reverrai plus. Je suis dévorée de mélancolie; et le ciel aussi sombre que mon ame, y ajoute encore : depuis deux jours il tombe des torrents de pluie.

On prend bien son temps pour me parler de fêtes ! Demain, nous devons nous réunir dans une campagne voisine : une assemblée bruyante, de la musique, des danses; que tout cela me tente peu ! Comment s'égayer quand on porte en son cœur un ver dévorant ? Comment sourire quand les larmes roulent dans les yeux ?

LETTRE IX.

A LA MÊME.

Quelle triste fête ! Voir tout le monde, hors l'objet qui m'intéresse ! J'ai dansé, j'ai chanté; enfin je n'ai jamais vu de contrainte pareille à la mienne. Ce jour était éternel. Que les heures se traînent lentement sous le fardeau de l'ennui ! Le monde est bien étrange ! Qu'avais-je besoin de ce tumulte ? Et c'était pour moi qu'on se donnait tant de peine ! Mon dieu ! que n'étais-je consultée ? on m'aurait laissée libre.

Je suis maintenant entourée de tes lettres. Le funeste écrit est encore sous mes yeux. Que de soupirs il m'a déja coûtés !... Deschamps vient me dire qu'on a paru sous nos fenêtres, mais si pâle, si défait.... N'admires-tu point ma folie ? J'ai quitté ma plume ; un instinct machinal m'a fait courir dans la chambre de ma mère ; la réflexion m'a ramenée, et je reviens.... O ciel ! pendant mon absence, on a posé sur ma table un papier de la même

main!... O ma chère Constance! je suis entourée d'ennemis; je vais apeler Deschamps.... Elle a tout avoué; mais elle m'a fait du séducteur une peinture si triste! Elle était si touchée de sa douleur! Elle l'a vu fondre en larmes; sa vie était attachée à ce billet; un refus pouvait le réduire au désespoir, et lui causer la mort : elle lui a fait jurer de ne plus m'écrire, elle risquait pour lui de subir ma disgrace; mais, dût-elle être punie, elle n'avait pu tenir contre ses prières. Je le crois, ai-je dit en moi-même ; et, cachant mon trouble, je l'ai menacée de la chasser s'il lui arrivait encore de m'exposer à pareil outrage. J'ai jeté le billet, et je lui ai commandé de le reporter : elle a refusé de le prendre, en me conjurant de songer aux suites fatales qui ne manqueraient pas d'en résulter. Combattue par l'amour et le dépit, j'étais hors de moi-même. Je t'écris au milieu de mon agitation. Où cela va-t-il me conduire ? Je ne sais que devenir. Pourquoi n'ai-je pas rendu cette première lettre? Voilà comme un faux pas entraîne dans un autre! Dans quel abîme je me suis jetée !

LETTRE X.

FALDONI A THÉRÈSE.

C'EST en tremblant que j'ose vous écrire encore. Pardon, mademoiselle! mille fois pardon! Je ne vous importunerai plus; je ne veux qu'obtenir ma grace; je me jette à vos pieds pour vous fléchir. Permettez-moi d'élever jusqu'à vous mes dernières plaintes; accordez ce faible soulagement à ma douleur, avant de me condamner à un silence éternel. Avec quelle rigueur vous m'avez traité! De quoi suis-je donc coupable? Je craignais de vous dire tout ce que je sentais; je retenais les expressions brûlantes toujours prêtes à s'échapper de ma plume; je ne vous peignais qu'une faible partie de mon amour. O que ma lettre était loin d'exprimer les mouvements de mon cœur! qu'elle était froide auprès de ma pensée! Et cependant je m'exposais à vous déplaire; j'attirais sur moi votre indignation. Imprudent! que je m'en veux de vous avoir écrit! Vous daigneriez encore m'entendre.

Peut-être une douce habitude eût fait naître en vous la confiance et l'estime. Si je n'étais point aimé, du moins ne serais-je point haï. Un moment de témérité m'a tout ravi : je vous ai mise en garde contre moi ; je vous ai forcée de me fuir ; et me voilà maintenant rejeté loin de tout espoir ! Les souvenirs de mon bonheur passé vont empoisonner ma vie : mes yeux se reporteront sans cesse vers ces beaux jours où j'éprouvais, en vous voyant, l'impression de la félicité. Ce soir-là même où vous m'avez si cruellement puni, une heure, un moment plus tôt, combien j'étais fortuné ! Vous veniez de me sourire ; vos yeux s'étaient fixés sur les miens avec bonté : c'est ce regard qui m'a perdu. Une joie céleste a pénétré au fond de mon cœur ; un courage surnaturel a exalté mes facultés ; je me suis oublié dans mon enchantement. Mais comment résister à l'attrait de vous aimer et de vous le dire ? Combien de fois n'ai-je pas été tenté d'embrasser vos genoux, et de vous conjurer de m'entendre ? Pourquoi ne pas avouer qu'on vous aime ? Ne tient-on pas à l'Etre suprême le même langage ? n'êtes-vous pas la divinité de mon cœur ? O mademoiselle ! si je pouvais vous exprimer

l'opinion que j'ai conçue de votre ame, elle suffirait pour me justifier. Je vous regarde comme un être angélique, né pour faire le bonheur de tout ce qui l'environne : je crois que vous n'avez pas une pensée qui n'ait pour objet une action généreuse : si je voulais peindre la vertu sous la forme la plus aimable, je choisirais la vôtre. Et je pourrais me taire, quand les lieux où vous êtes, l'air que vous respirez, vos vêtements, vos paroles, vos regards, vos moindres gestes, tout est plein du charme que vous faites naître ! Quand vous paraissez, tous les yeux se tournent sur vous; tous les cœurs vous suivent. Si vous ouvrez la bouche, on est entraîné : vos discours pénètrent l'oreille comme une musique ravissante. Souvent je me suis surpris loin de vous à répéter ce que vous aviez dit : les mouvements que je vous avais vu faire me devenaient naturels, et je vous imitais sans le vouloir. Que ne peut en moi l'ambition de vous plaire ! Vous m'avez changé ; vos goûts sont devenus les miens ; ma pensée s'est élevée jusqu'à la vôtre.... Cependant mes feux s'irritent ; mes maux s'accroissent ; je me sens mourir à tous les instants. J'aurais moins de regret à quitter la vie, si vos

jours étaient sereins ; mais j'ai vu des larmes tomber de vos yeux quand vous parliez à votre amie du malheur d'être sensible. Pourriez-vous connaître la douleur? Peut-être avez-vous aimé. Hélas! combien vous devez me plaindre, si l'amour vous est connu! Jamais on n'éprouva de passion plus terrible. Où êtes-vous pour me sauver de moi-même? Pourquoi me fuyez-vous? pourquoi refusez-vous de me répondre? Voyez-moi tremblant à vos pieds, inondé de mes pleurs, vous demandant de me rendre la paix, la joie, le courage que j'ai perdus! Rompez, rompez ce cruel silence, ou ma disgrace me paraîtra certaine; et dans cette pensée, je suis capable de tout. Mon sang coulera sous vos yeux; mes derniers regards chercheront encore les vôtres; et si, dans un monde plus heureux, l'ame conserve les affections qu'elle eut dans cette vie, ô Thérèse! la flamme pure et sacrée que je sens pour vous, me brûlera au-delà du tombeau....

Il faut finir; mon cœur se presse; je voudrais dire mille choses, et je ne puis rien exprimer : la force me manque.... O daignez me répondre, ame généreuse! Accordez-moi par pitié la faveur d'une parole! Si vous êtes inflexible,

je puis me délivrer d'une vie odieuse, plutôt que de supporter vos mépris, et je vous laisserai le regret éternel de m'avoir ôté des jours que je voulais vous consacrer.

LETTRE XI.

THÉRÈSE A FALDONI.

POURQUOI me forcer à vous répondre? J'étais heureuse, et je vais cesser de l'être! J'évitais de descendre en moi-même, et de m'éclairer sur l'état de mon cœur que je voulais ignorer: je me livrais tranquillement à des idées que j'aurais éloignées si j'en eusse approfondi la cause: j'en étais quelquefois alarmée; mais une douce illusion me rassurait. J'aurais pu longtemps garder cette erreur: pourquoi me l'avez-vous ôtée? Qu'avez-vous fait? Quelle nécessité de parler, et surtout d'écrire? Ah! laissez-moi, laissez-moi désormais; cessez de me voir; cessez de me montrer des sentiments que je ne puis recevoir.... Je crains bien de ne conserver que trop pour mon repos un souvenir que je devrais étouffer.

J'en dis beaucoup : je ne prenais la plume que pour vous calmer, vous consoler, vous engager à vivre, et mon cœur se trahit à chaque mot! Mais, je vous le répète encore, éloignez-vous, ne m'écrivez plus. Ah dieu! n'ai-je point assez de mes peines? Pourquoi vous ai-je connu? Qu'espérez-vous? Suis-je destinée à remplir vos vœux? Ne savez-vous pas que tout m'en éloigne? Ne vaut-il pas mieux nous fuir? Oui, c'est le parti le plus sage. Moi vous aimer! Hélas, nous n'en serions que plus à plaindre! Je ne sais ce que j'écris; je suis dans un trouble inexprimable; tout me fait trembler, tout m'épouvante : vous me rendez bien malheureuse.

LETTRE XII.

THÉRÈSE A CONSTANCE.

N'ES-TU pas surprise de mon silence? Qu'auras-tu présumé? que je suis malade? Oui! je le suis; ma tête et mon cœur souffrent. Ce n'est pas vivre, c'est continuer de mourir. Je ne puis soutenir ce tourment; tout est altéré

dans mes goûts, dans mes sentiments, dans ma conduite. Moi que tu voyais si rigoureuse sur les principes de l'honneur, moi que l'ombre d'une faute eût effrayée, que diras-tu de me voir maintenant à la merci d'un étranger et de ma gouvernante? J'ai osé recevoir des lettres; j'ai eu la faiblesse d'y répondre, une seule fois, je l'avoue, et pour prévenir des événements dont j'étais menacée: mais enfin j'ai pu le faire, et je me vois aujourd'hui forcée d'accepter les billets de l'imprudent qui m'obsède. O ma chère Constance! que deviendrai-je? Mes larmes coulent. Hélas! peut-être un jour seront-elles ma seule ressource. Deschamps me console. Tu connais la bonté de cette fille qui m'a vue naître, et qui m'aime comme son enfant. Cette pauvre bonne pleure avec moi, maudit les amants, et finit par m'apporter de nouveaux billets de son protégé. Que veux-tu donc que je fasse! Faut-il la chasser? Faut-il interdire à l'autre l'accès de la maison? Faut-il me sacrifier? Je connais mon père: au premier soupçon d'une pareille intelligence, je serais perdue: peut-être que jamais je ne reverrais le jour: il est assez violent pour m'enfermer dans un cloître.

Combien je m'abusais quand j'ai cru qu'un amour vertueux pouvait répandre quelques douceurs sur cette pénible vie; que dans le besoin mutuel de tenir à d'autres êtres, le cœur pouvait chercher un cœur, et que céder à la sympathie, c'était remplir les intentions de la nature! Je n'avais pas réfléchi que ce qui est bon dans l'ordre naturel, est souvent contraire aux principes des sociétés humaines, et qu'on est jugé dans le monde, non sur les choses qui sont réellement honnêtes, mais sur celles qui passent pour l'être. D'après cette méprise dans mes opinions, je n'ai plus de règle certaine pour me conduire. Si le sentiment intérieur me dit que je dois obéir aux lois éternelles écrites dans mon ame, quelle foule de contradictions s'élève autour de moi! En vérité, pour quelques jours que nous avons à passer sur la terre, ce n'est point la peine de se tant tourmenter. Tu vas me trouver singulièrement raisonneuse, et ma morale pourra te sembler étrange. Rassure-toi, ma tendre amie! Mes systêmes ne nuiront point à mes mœurs; et tout en murmurant contre les lois, je saurai les respecter.

Je vois avec peine approcher le printemps:

nos concerts, nos assemblées, nos spectacles, vont finir pour moi. Il faudra renoncer aux occasions que j'avais de voir celui que j'aime, pour m'aller confiner à la campagne. Comme tout change en peu de temps! J'ai vu qu'autrefois j'étais ravie de retourner aux champs et de retrouver la verdure: mais il faut avouer que la vie champêtre est bien monotone! Nous partirons à la fin d'avril pour les Ormes. Ne viendras-tu pas charmer ma solitude? O mon amie! je frémis d'avance de mon départ. On commence à parler de ce voyage. Tu sais combien maman se plaît dans sa terre; elle l'embellit tous les ans; elle y fait planter; elle aime à jouir de son ouvrage, à se promener dans les bocages qu'elle a vus naître, à reprendre toutes ses allures journalières qu'elle n'interrompt qu'à regret à la ville. Là, ses heures sont réglées; elle se forme autour de son domaine un petit empire par ses largesses; elle est comme une reine au milieu de ses villageois qui l'adorent: son ame douce et tranquille se livre avec délices à tous les détails de l'économie rustique. Mon père, occupé de ses procès, est bien souvent absent: il se propose de passer le printemps à Paris: nous

ne le voyons ici que comme un éclair. Il rentra dernièrement, tandis que M. Faldoni était à la maison : il ne l'avait jamais vu, et tu connais son air hautain d'envisager pour la première fois ceux auxquels il se croit supérieur. Je nétais pas sans inquiétude sur son abord : tout le monde se leva quand il parut, et maman lui présenta M. Faldoni, comme un ami de M. le Curé : il le mesura des yeux assez fièrement, lui fit une légère inclination de tête, et se jeta dans un autre appartement, en murmurant quelques mots d'honnêteté qui se perdirent à la porte. J'étais consternée de cet accueil. M. Faldoni le soutint en homme fait aux usages du monde, et qui ne se sent déplacé nulle part. Il continua de parler avec un air aisé ; mais je le vis rougir, et je n'eus pas de peine à lire dans son ame. Si je n'étais pas la fille de M. de Saint-Cyran, je saurais comment qualifier cette morgue inhumaine, et les réflexions ne me manqueraient pas sur la gloriole d'un gentilhomme qui met dans ses manières l'orgueil qu'on doit réserver pour ses sentiments : mais il faut gémir, et se taire.

LETTRE XIII.

FALDONI A THÉRÈSE.

D'OU vient donc le trouble où je vous vois? Pourquoi ces soupirs qui vous échappent, ces tristes regards que vous levez sur moi, cette langueur qui vous consume? Suis-je en effet l'auteur de vos peines? C'est trop nourrir mes craintes; daignez m'en délivrer: dites un mot, et je pars. Mais vous vous obstinez au silence; je vois que vous redoutez de me parler, et que vous affectez de me fuir. Si quelque heureux hasard me place auprès de vous, votre inquiétude est visible; vous vous couvrez de tout ce qui vous environne; il semble que tout soit fait pour vous servir contre moi de sauve-garde. Votre jeune sœur ne vous quitte plus: quand j'ai voulu profiter, pour vous parler, d'un instant libre, vous l'avez appelée. Est-ce moi que vous fuyez? Est-ce de moi que vous devez vous défier? J'ai donc perdu votre estime! Vous m'accablez de mépris; vous vous joignez pour m'outrager à celui qui vous a transmis

son sang et sa fierté : c'est un état horrible ; il faut m'en délivrer. Je pars ; je m'en vais ; je vais m'arracher à ce lieu funeste : oui je vous obéirai ; mais je partirai désespéré, plein d'un mortel poison, détestant la vie, maudissant toute la nature, et n'aspirant qu'à rentrer dans le néant du tombeau. Adieu ! adieu ! la plus aimable et la plus adorée de toutes les femmes ! consolatrice de ma vie ! ange que j'ai cru destiné par le ciel à me soulager du poids de l'existence ! Je ne vous verrai plus ; il faut vous quitter ! il faut renoncer à tout.... Adieu !

LETTRE XIV.

THÉRÈSE A FALDONI.

A QUOI me réduisez-vous ? Faut-il avouer un sentiment que je n'éprouve qu'avec effroi, et que j'aurais voulu me déguiser à moi-même ? Combien je me suis trompée, hélas ! quand j'ai cru ne devoir qu'à l'estime le desir de vous plaire ! Je m'y suis livrée sans crainte ; j'ai volé avec impétuosité au devant du danger, et maintenant je n'ai point de secours à espérer de ma

raison : elle m'est ravie : mon cœur s'abandonne à sa faiblesse, et j'ai perdu l'espoir de vaincre.

O vous que je crois vertueux ! ne trompez pas mon attente : montrez-vous tel que je voudrais être si j'en avais le pouvoir. Voyez-moi prosternée devant vous : les larmes tombent de mes yeux; elles baignent ces caractères. C'est vous, c'est votre pitié que j'implore en faveur d'une infortunée dont vous faites le tourment. Je ne vous dis plus de me quitter; je sens que je ne pourrais supporter votre perte : mais, au nom du ciel qui m'entend, modérez devant moi des sentiments que je partage, et que je voudrais ignorer ! Ne me laissez voir qu'une faible partie de cet amour qui me désespère ! Si mes jours vous intéressent, n'irritez pas en moi des feux qui ne sont que trop ardents !

Mon Dieu ! est-ce bien moi qui ose avouer de pareils secrets, moi qui jurais de les ensevelir avec ma cendre au fond du cercueil ! Je devrais cacher dans la terre mon front couvert de honte ! Mais vous ne voudrez point me forcer à vous haïr; vous serez généreux; vous respecterez ma confiance : à ce prix,

attendez tout de moi. Si vous le desirez, appelez-moi votre amie, votre sœur : je vous promets d'en avoir la tendresse. Quel fruit délicieux je recueillerai de cette union! L'innocence même osera l'avouer. Elle me rendra la noble assurance que j'ai perdue. La rougeur ne sera plus sur mon visage quand j'entendrai prononcer votre nom : je ne sentirai plus, à votre abord, la frayeur qui me saisit : je pourrai vous écouter sans m'alarmer, et ma voix, en vous parlant, ne sera plus tremblante. J'ai besoin d'aimer ; mais le sentiment que je vous offre suffit à mon cœur : peut-être que tout autre ferait son tourment. Songez que nous pourrons nous voir, nous parler sans remords, être liés par des nœuds éternels, n'avoir ni peines, ni plaisirs qui ne nous soient communs. N'est-ce donc rien que ce bonheur? et que peut de plus l'amour?

LETTRE XV.

FALDONI A THÉRÈSE.

PAR quel charme avez-vous anéanti jusqu'aux traces de mes peines? Suis-je le même être qui apelait la mort? et qui donc êtes-vous pour me faire ainsi passer, à votre gré, de l'extrême infortune au comble du bonheur? O délices de l'amour! ô joie que je n'avais pas encore éprouvée! Quoi! vous serez ma sœur et mon amie! je pourrai vous dire sans cesse que je vous aime! Vous m'écouterez, et votre bouche me répondra par les plus doux aveux! vous me laisserez lire dans votre cœur jusqu'à ses moindres émotions! vous consentez que je les partage, et nous n'aurons plus qu'une seule ame! Ah! regardez-moi comme un frère! j'y consens : je voudrais être tout ce qui vous touche. Que n'avez-vous des noms plus tendres! ils me seront tous également chers dès qu'ils m'uniront à vous. Que je bénirai les moments où je pourrai vous voir! Quel tourment que ces jours d'absence! A peine ai-je la liberté de

vous parler une fois dans une semaine. Hier, je ne vous aperçus qu'un instant. Dans quelle tristesse vous étiez plongée! De grace, abandonnez une mélancolie qui m'afflige; cédez à la douce voix de la nature; éloignez les vaines frayeurs qui troubleraient notre félicité. La jeunesse passe, les années se précipitent, et l'on a vieilli sans connaître le plaisir. Quels maux nous causerait un sentiment aussi pur? Si le ciel le condamnait, en eût-il mis le germe en notre ame? Non, ma chère Thérèse, la vertu ne peut désavouer un penchant honnête; et dans un cœur généreux, l'amour ajoute à toutes les perfections. Depuis que je vous aime, mes goûts sont plus nobles; j'éprouve mieux le sentiment du beau: je ne vous quitte jamais que je ne desire de me rendre plus digne de vous plaire. Je rougirais maintenant d'une faiblesse; et, de la hauteur où vous m'avez placé, je ne vois plus qu'avec mépris les passions basses qui dégradent l'humanité. O qu'un véritable amour est respectable! Il semble qu'un amant soit sous la protection de la nature entière, et qu'il doive intéresser tous ses semblables. Comme le monde me paraît nouveau! C'est un enchantement perpétuel. Qu'elle était

belle cette promenade où vous n'avez fait que vous montrer! Il m'a semblé que vous y laissiez vos traces, comme les divinités répandaient sur leur route l'odeur de l'ambroisie. Je voyais encore cette robe légère flotter sur le gazon. Je me suis assis avec volupté sur le lieu que vous aviez foulé. Que vous étiez aimable à ce bal de la nuit! Votre danse, vos grâces, votre ajustement, attiraient tous les regards; on ne pouvait réunir plus d'élégance et de modestie. J'étais jaloux de vos danseurs. M*** à qui vous aviez donné le bras, et qui se promena longtemps avec vous, me fit éprouver un tourment dont je n'avais nulle idée. Hélas! vous m'aviez refusé cette faveur, et je vous suivais tristement. O Thérèse! que ces privations sont amères! Qu'il est affreux de ne pouvoir vous parler quand mon cœur est brûlant, quand les expressions de mon amour se précipitent sur ma bouche! Quel est donc le supplice des malheureux qui vous aiment sans espoir, si l'être fortuné que vous daignez élever jusqu'à vous et favoriser de vos regards, est forcé de se plaindre! Mais pourquoi me plaindre? n'ai-je pas votre amitié, et que me faut-il encore?

LETTRE XVI.

THÉRÈSE A CONSTANCE.

Tu sais combien ma mère est indulgente, et comme elle aime à me procurer des plaisirs : pendant l'absence de M. de Saint-Cyran qui a fait une course à la campagne, nous avons eu une fête charmante à une petite lieue de la ville. M. le Curé, Faldoni, une jeunesse brillante, maman si contente quand on s'amuse autour d'elle, une aimable liberté répandue dans nos jeux, une promenade sur l'eau, des instruments, des danses, un souper très-gai, la lune à notre retour, tant de plaisir m'a laissé dans l'esprit des traces délicieuses. C'est là que dans le tumulte et l'agitation qui m'environnaient, j'ai joui d'une des heures les plus douces de ma vie. Il était près de moi. Il me parlait. Chaque mot de sa bouche entrait dans mon ame, et y répandait le bonheur. J'avais les yeux humides; et en fixant les siens, enhardie par l'obscurité du soir, je les vis mouillés de larmes. O tendre sympathie ! quelle est ta puissance !

Je n'ai jamais senti d'émotion plus vive. Je portai mon mouchoir sur mes yeux : il fallut m'asseoir. Une idée terrible passa tout-à-coup devant moi comme un nuage, et m'offrit la perspective effrayante de tous les maux dont j'étais menacée ; j'en fus comme accablée. Le Curé qui me vit dans cet état parut touché de ma langueur ; je le priai de ne me point quitter : ce n'est pas que je me défie de moi, mais je suis plus calme auprès de lui. J'ai quelquefois l'envie de lui faire l'aveu de mon erreur ; il saurait m'éclairer de ses conseils ; sa raison supérieure porterait une lumière victorieuse dans la nuit où je m'égare. Peut-être serait-il encore temps de me sauver ; mais une fausse honte me retient : la peur de n'oser obéir à sa voix, la pente fatale où je me sens rouler, et que j'aime à suivre, que sais-je enfin ? l'ascendant de ma destinée, surmonte ces inspirations bienfaisantes. Une impression de mélancolie me resta toute la soirée. On invita Faldoni à chanter ; il prit une harpe dont il accompagna sa voix : c'était un air simple, des paroles touchantes ; je n'y pus résister : on était dans un bosquet ; je m'éloignai ; les larmes coulèrent de mes yeux. On me crut indisposée : ah ! je

l'étais bien en effet! Que mon cœur était à la presse! Malheur! malheur à ceux qui aiment! quel tourment! quelle angoisse! quelle continuité de trouble, d'agitations et d'alarmes? Quoi! jamais de trève! Avoir toujours là ce fantôme! toujours le sein gonflé de soupirs et les larmes dans les yeux! C'est un état que je ne puis supporter. Faut-il encore avoir à partager les maux de cet infortuné? Je le vois morne, rêveur, abattu; ses regards craignent les miens; sa voix ne s'exprime qu'en tremblant. Je suis persuadée qu'il souffre, et qu'il n'ose se plaindre. Voilà cependant comme la vie se passe! Et il faut la traîner, en pleurant, vers l'abîme où tout finit!

P. S. Mon père vient d'arriver, et d'apporter le trouble avec lui: il parle de m'établir, et m'a déclaré son projet: ma réponse ne l'a point satisfait. Pour comble de malheur, Faldoni est venu nous faire une visite cet après-midi. J'avais les yeux fatigués: on s'en est aperçu: il est vrai que j'avais beaucoup pleuré. Faldoni a paru inquiet; son visage changeait souvent de couleur; et mon père, qui ne l'aime point, fixait les regards sur lui par intervalles. Je n'ai jamais

vu des yeux aussi perçants ; je les ai rencontrés, et ils m'ont fait trembler. Quelle gêne, mon amie, quelle étude continuelle de veiller sur soi-même ! Comment n'échapperait-il point dans une agitation aussi vive, des mouvements qui nous trahissent ? Enfin j'ai cru cent fois que mon père nous devinait. Ses regards cachés sous une forêt de sourcils, étincelaient d'une manière effrayante. Triste prévention d'un cœur coupable ! on croit lire partout le reproche !

LETTRE XVII.

FALDONI A THÉRÈSE.

O MA chère Thérèse ! pourquoi le doux sourire n'est-il presque jamais sur vos lèvres ? Si vous saviez comme il vous embellit ! Mais votre mélancolie n'est pas moins touchante : je voudrais seulement qu'elle ne fût point en vous l'effet du chagrin, mais une simple disposition d'humeur. Que vous m'affligiez dans cette fête dont le souvenir ne me quittera jamais ! que vos pleurs me déchiraient ! Mais en même

temps je ne sais quelle douceur se mêlait à mes peines. Je n'enviais point la joie folle de tout ce qui m'entourait; le sentiment que je partageais avec vous me rendait bien plus heureux. Charme puissant de la tristesse! tendre mélancolie de l'amour! que sont près de toi les jeux d'un monde importun? Mais dites, mon amie! avez-vous senti comme moi ce vide affreux que laissent d'insipides plaisirs, et qui ne peut être rempli que par l'amour? Il semblait que je vous cherchais; mon cœur ne savait où se porter; je promenais partout les regards de l'indifférence; c'était vous que j'appelais. Je vous ai vue, et ce premier moment a décidé de mon sort. Avec quelle force vous vous êtes emparée de toute mon ame! Comment pourrais-je être privé de vous voir sans expirer de douleur? Je repousse en vain cette pensée funeste : elle me poursuit sans relâche, et je la conserve même auprès de vous!

Il y a huit jours que vous étiez au bal. Quelle différence! cette nuit j'y serai seul. Vous n'allez pas ce soir à la comédie : je ne vous vois plus. Il faut bien que je m'accoutume aux privations : dans un mois je vous aurai perdue.

L'idée de cette campagne où vous allez vous renfermer, est effrayante. Je n'aime plus le printemps, depuis qu'il doit vous séparer de moi : je n'aime guères mieux l'hiver, puisque j'ai si peu d'occasions de vous parler.

J'ai couru tout le jour sans nul dessein ; j'étais chagrin, distrait, accablé : je suis rentré ; j'ai voulu vous écrire ; ma tête n'y était plus. J'ai posé la plume : j'ai été au spectacle ; il m'ennuyait, et j'en suis sorti. Que je vous ai souhaitée de fois aujourd'hui ! J'ai passé sous vos fenêtres, et je n'ai pu vous apercevoir : j'éprouvais une sorte de plaisir à voir ces froides murailles qui renferment tout ce que j'aime. J'ai rencontré quelqu'un qui allait chez vous, et j'ai porté envie à son bonheur. Que le plaisir est court, et que la solitude où sa fuite nous laisse, est désolante et profonde ! O ma charmante amie ! ô Thérèse ! qu'il est cruel de ne pas toujours se voir, quand on est toujours ensemble par la pensée ! J'ai parcouru tristement tous les lieux où vous étiez la veille. J'ai revu ce bois, ce ruisseau, ce banc de verdure où vous vous êtes assise. J'ai trouvé tout cela bien nu, bien désert : je ne m'y suis point arrêté ; il me venait des souvenirs qui me suf-

foquaient à chaque pas. Il faudrait qu'avec le bonheur on en perdît la mémoire. Ne vaut-il pas mieux l'oublier que d'avoir à regretter sa perte ?

LETTRE XVIII.

THÉRÈSE AU CURÉ.

VENEZ à mon secours, monsieur ! je vous en conjure : sauvez-moi des dangers qui m'environnent : sauvez-moi, s'il se peut, de moi-même ! Qu'avez-vous pensé, quand vous m'avez vue samedi dans un état si violent? Vos consolations généreuses descendaient dans mon cœur ; vous rappeliez mon courage abattu. Homme bienfaisant et digne des respects de toute la terre ! c'est vous que j'implore, et je crois parler à ce Dieu de bonté dont vous êtes l'image. J'ose lever les yeux devant vous, et vous montrer toute ma faiblesse. Quels droits n'avez-vous pas à ma confiance, vous qui prononçâtes le premier serment en mon nom, quand je commençai ma triste carrière; vous dont l'affection ne s'est jamais démentie pour

moi depuis mon enfance! O monsieur ! ayez pitié de mon trouble ; éclairez-moi de vos conseils. Qu'ai-je fait? que dois-je faire? Où fuir? où me réfugier loin du malheur qui me poursuit? Hélas! je tremble qu'il ne soit trop tard: mais quoi qu'il arrive, conservez dans votre sein le secret de ma vie; qu'il y soit comme un dépôt inviolable et sacré. J'aime, il est trop vrai, et j'aime autant qu'il est possible d'aimer; c'est une fièvre brûlante. Je ne suis plus à moi; je suis toute à la passion qui me consume, et j'admire comment j'ai trouvé le courage de vous porter mes plaintes: dans le sommeil de ma raison je n'en étais point capable. Il faut que le ciel m'ait inspirée : demain peut-être je ne le pourrais plus. Je suis même tentée de ne point laisser partir cette lettre; et si je la relis, je suis perdue : mais j'aurai la force de poursuivre; et puisqu'il faut périr, j'aurai moins de reproche à me faire, après avoir suivi l'impulsion de la nature.

Vous avez vu, Monsieur, le fatal objet qui trouble ma vie; vous le connaissez: il était auprès de vous: je n'ai pas besoin de le nommer. Quel autre pourrait m'inspirer la même tendresse! Je ne vous écris point pour faire son

éloge et diminuer ma honte : mais il a des vertus si aimables et une sensibilité si rare ! pourquoi ne le dirais-je point si ce langage est un tribut qu'on lui doit? Je sais qu'il est bien né, mais peu favorisé de la fortune. Tendre, pressant, plein de l'énergie d'une ame honnête et fière, supérieur aux événements, incapable de fléchir sous la nécessité, encouragé par les obstacles, il marche le front levé, porte dans le monde la rudesse et la franchise d'un esprit indépendant, pense tout haut et parle comme il pense. Vous jugez combien de ménagements il faut avoir pour un homme si digne de mon estime ! Mon faible cœur n'a que trop de penchant pour lui, et si je disposais de moi, ma main ne tarderait pas à suivre le don de mon cœur : mais mon père ne consentira jamais à notre union ; je le sais ; je le prévois. Pourquoi nourrir un vain espoir ? Il y a plus ; ma famille a sur moi d'autres vues ; peut-être suis-je au moment d'être immolée ! Va donc, va loin de moi, douce et charmante illusion dont je m'étais bercée ! trompeuse image d'un bonheur mutuel, laisse-moi pour toujours ! J'ose vous demander une grace : c'est de lui dire de s'éloigner. Ne dites pas que je le desire ; il en

mourrait de chagrin. Parlez-lui comme de vous-même, et d'après les bruits qui commencent à se répandre. Cachez-lui que mon père m'offre un établissement : son désespoir le porterait à des excès effrayants. Peut-être un jour serons-nous plus heureux ; mais il ne faut compter sur rien ; et le seul parti qui nous reste, est de prévenir l'orage par une séparation déchirante, mais nécessaire. Grand dieu ! quel sacrifice ! Renoncer à la plus chère idée ! me dévouer à l'éternel oubli de ce que j'aime ! vivre loin de celui dont l'image ne me quittera qu'au tombeau ! Je vous ouvre mon ame toute entière ; vous voyez mes blessures ; elles sont mortelles ; je n'en saurais guérir. Je sens que quand il fuirait au bout de la terre, mon cœur, ma pensée, toute mon ame ira l'y chercher : n'importe ; il faut qu'il s'éloigne ! Quand je n'aurai plus l'espérance de le voir, il m'en coûtera moins de le combattre, si toutefois son image peut me laisser en paix !

LETTRE XIX.

LE CURÉ A THÉRÈSE.

Que je suis touché de vos aveux ! Se vaincre soi-même et renoncer à la plus dangereuse et la plus douce des erreurs, c'est le plus beau triomphe de la vertu. Vous le dirai-je ? ce que vous m'avez confié, je le soupçonnais ; mais je comptais trop bien sur vos principes pour croire que vous eussiez rien à redouter : j'étais bien sûr que ma chère Thérèse ne se permettrait aucune démarche qui ne fût avouée par l'honneur. O mon enfant ! que je vous plains ! que je souffre pour vous ! Dès vos premiers pas dans le monde, entourée des espérances les plus brillantes, et dans la fleur des années être atteinte déja par le malheur ! marcher entre des abîmes, sans guide pour vous conduire, sans lumière pour vous éclairer ! Que seriez-vous devenue, si l'Être suprême qui veille sur notre faible nature ne vous eût protégée ! Grace à Dieu, rien n'est encore désespéré. Ne vous abandonnez pas au découragement ; la

providence fait naître quelquefois de l'extrême douleur, des consolations inattendues. Le temps est un grand remède; tout change, mon enfant, dans nous comme autour de nous: tout se déplace, jusqu'à nos sentiments les plus forts: tout cède à la main du temps, jusqu'à ces puissantes impressions qui semblent avoir pris pour toujours possession de notre ame. Le Créateur, qui nous plaça dans la carrière de la vie pour combattre et mériter notre récompense, voulut que nous fussions exposés à toute espèce de malheur, de faiblesse et de souffrance; mais, pour nous sauver du désespoir et faciliter nos épreuves, il voulut aussi que rien de ce qui nous afflige ne fût durable. Suis-je mal aujourd'hui ? demain je serai mieux, ou je le sentirai moins: je puis, à coup sûr, compter sur un changement favorable dans moi ou dans les choses. Ces réflexions, ma chère fille, m'ont cent fois consolé et soutenu.

J'ai parlé à votre ami, et l'ai déterminé à s'éloigner. Si j'étais maître de votre secret, je voudrais le porter dans le sein d'une mère qui vous aime; elle serait sensible à vos peines, et peut-être réussirais-je à vous la rendre propice. Je suis loin de cette rigueur austère qui re-

pousse les épanchements d'une ame tendre et timide : mais vous devez sentir, ma chère fille, combien j'incline à cette ouverture que je vous propose, par la confiance qu'on a pour moi dans votre famille, et j'ose dire encore par l'intérêt que vous m'inspirez.

LETTRE XX.

THÉRÈSE AU CURÉ.

Ah ! monsieur ! qu'allez-vous faire? Si vous dites un mot, je suis perdue ! Laissez dans le silence et l'oubli ce qui doit y rester. Mon soin sera désormais de me combattre : que le vôtre soit de m'aider à vaincre ! Si ma mère connaissait ma faiblesse, que deviendrais-je ? Jamais, jamais je n'oserais me montrer ! Au nom du ciel! brûlez ma lettre, et gardez-vous de parler !

LETTRE XXI.

FALDONI AU CURÉ.

Je viens de voir mademoiselle de Saint-Cyran ; elle m'a paru triste : j'ai voulu l'aborder ; elle s'est éloignée, et je n'ai pu rencontrer une seule fois ses regards. Je me rappelle maintenant une foule de circonstances qui ont précédé cette visite, et qui auraient dû m'éclairer sur ma disgrace. Qu'y a-t-il donc, monsieur? qu'ai-je fait? de quoi suis-je coupable? Hélas ! il m'est bien aisé d'avoir des torts, je ne suis pas là pour me justifier. Non, plus j'y réfléchis, plus je sens le besoin de me faire confirmer ma sentence. De grace, monsieur! obtenez qu'on me parle. Punit-on un coupable sans lui dire la cause de son supplice? J'attends de vous le bienfait d'une explication. Ministre d'un Dieu d'amour, c'est par la clémence que vous l'imitez le mieux. Je rougis de voir un pasteur vénérable obsédé par les plaintes d'un jeune insensé, prenant pitié de sa passion, se prêter à l'entendre, et lui sacrifier des moments

qui seraient mieux employés, sans doute, aux devoirs d'une religion sévère : mais pourquoi refuseriez-vous de me secourir? Vous êtes le médecin des ames; votre éloquence porte la joie et le repos dans le sein du malheureux; vous arrachez au désespoir l'homme capable encore d'écouter vos accents consolateurs. Vous n'êtes point de ces hommes froids et durs pour qui toutes les lois sont des arrêts de mort, et qui ne sortent jamais du cercle étroit de leurs principes. Pour eux, la pitié s'appelle faiblesse, et la rigueur prend le nom de justice. Vous connaissez l'argile dont nous fûmes pétris, et la clémence de Dieu même est assise au fond de votre ame compâtissante. Homme sensible ! ouvrez-moi vos bras ; que j'y dépose le fardeau de mes peines ! Mais comment pourrez-vous le soutenir? Je succombe ; je ne suis plus rien ; je n'ai ni force, ni courage, ni faculté : tout est mort en moi. J'irai vous voir aujourd'hui. Depuis ce matin, je n'ai cessé de marcher, comme si la fatigue était un remède contre le tourment de mes pensées! Ah ! j'ai beau courir : mon cœur, mon faible cœur est toujours avec moi.

LETTRE XXII.

LE CURÉ A FALDONI.

VENEZ ce soir, je vous attendrai : nous irons faire une promenade au bois : l'air de la campagne est salutaire aux maladies de l'ame.

Je vois que vous grossissez vos peines, et j'admire comme votre imagination va d'abord à l'extrême. Quoi ! parce que la raison vous fait un devoir d'une courte absence, tout est perdu, jusqu'à l'espoir ! votre cerveau se dérange ; votre sang s'allume ; le délire vous figure des monstres, et vous voilà malheureux ! Où en seriez-vous donc si vos maux étaient réels, s'il fallait renoncer à l'objet de vos vœux, si vous étiez condamné à ne plus le revoir ?

Vous m'écrivez la lettre d'un enfant qui ne sait ce qu'il demande ; vous oubliez ce que je vous ai dit ; votre mémoire a suivi les écarts de votre raison. De quoi vous plaignez-vous ? Qui prétend que vous avez des torts ? Quoi ! vous recommander la réserve, la prudence, les ménagements, c'est vous déclarer cou-

pable! Vous n'avez pu rencontrer les regards de votre amie, de sages précautions lui ont imposé près de vous une contrainte rigoureuse, et la fureur vous saisit! vous êtes prêt à l'accuser! L'amour est une étrange folie!

Est-ce pour vous tourmenter que j'ai parlé, moi, de vous éloigner? l'avez-vous soupçonné? osez le dire, et je ne vous reverrai jamais. Quel plaisir cruel aurais-je donc à vous affliger, quand, sortant pour vous de la gravité de mon caractère, je vous témoigne une tendre sollicitude! Vous avez mal jugé d'une prière toute simple : mademoiselle de Saint-Cyran ne vous la répétera pas. C'est à l'honnêteté de votre cœur qu'elle doit laisser le soin de vous déterminer à un éloignement qui me paraît essentiel, mais qui d'ailleurs n'annonce point une disgrace.

LETTRE XXIII.

LE CURÉ A THÉRÈSE.

Votre ami vint hier chez moi, à cinq heures : je l'attendais. Nous sortîmes sur le champ, et nous prîmes la route de la campagne. La soirée était charmante : nous marchions lentement et en silence : le hasard nous conduisit sur une colline élevée, d'où l'on découvrait une partie de la ville ; la beauté du lieu nous fixa. La Saône coulait à nos pieds dans une plaine superbe, et baignait cette longue file d'habitations élégantes qui forme une perspective enchanteresse. J'ai remarqué souvent, ma chère fille, que les tableaux de la belle nature portent dans l'ame une paix secrète, et font taire les passions. M. Faldoni restait immobile, et les yeux fixés dans l'éloignement sur le côté de la ville qu'il apercevait ; il crut découvrir votre maison, et il laissa tomber quelques larmes. Demain, me dit-il, à la même heure je serai loin de là. Il se leva. Ne restons pas ici ; cette vue me désespère, et je sens mes résolu-

tions s'évanouir. Nous fîmes plusieurs pas : il se tourna tout-à-coup, et tendant les bras vers cette maison qu'il croyait voir, O Dieu ! s'écriait-il, aidez-moi à m'arracher de ce lieu funeste ! Mais pourquoi fuir ? pourquoi me forcez-vous de partir ? Il s'assit sur le gazon. Voilà qui est fait, je ne sors point d'ici ; c'est ici que je veux mourir ; (avec une voix entrecoupée par des sanglots) oui, je veux être enseveli sous cet arbre, et d'autres discours à peu près semblables. Je le laissai parler longtemps sans l'interrompre ; et quand son cœur se fut soulagé, je commençai à lui rappeler ce que j'avais dit dans nos entretiens, et ce que je lui avais écrit : je lui montrai l'espoir d'un avenir plus heureux ; je l'encourageai à supporter ses peines présentes, par tous les motifs d'honneur, de raison et d'amour même ; je lui fis avouer que ses plaintes étaient injustes, qu'il n'y avait dans tout ceci qu'une simple précaution bien légitime, et qu'il fallait céder à la nécessité.

Vous voyez, mon enfant, que je compte assez sur votre raison pour ne supprimer aucun détail. Il m'écouta tristement, les bras croisés et la tête sur son sein. Hé bien ! me dit-il enfin, vous l'ordonnez ; j'obéis, et je vous promets

de ne rentrer dans la ville que quand on le voudra. Adieu, monsieur, (me serrant dans ses bras avec de profonds soupirs,) adieu, mon bienfaiteur et mon ami! souvenez-vous de moi! Permettez que je vous écrive, et daignez me répondre. Je ne sais où j'irai; je n'ai point de but dans ce triste voyage: tous les lieux me sont égaux. Quels jours, quels tristes jours je vais passer! Fille du ciel! si mes plaintes peuvent arriver jusqu'à toi, donne-moi seulement une larme, et je serai content!.... Vous voyez l'état où je suis, monsieur; il m'est bien permis de gémir: c'est une douceur qu'on ne peut m'enlever; tout le reste m'est ôté;... oui, tout le reste! Ai-je seulement un asyle? Ne me chasse-t-on pas? Que ferait-on de plus, si j'étais odieux?

Quand je le vis retomber dans ses premières alarmes, et s'obstiner à rejeter mes consolations, je changeai de langage. Je croyais, lui dis-je, avoir affaire à un homme sensé; mais puisque rien ne peut agir sur votre esprit déraisonnable, il faut bien prendre le parti de vous livrer à votre sort. Je vous déclare donc que je ne veux plus m'en occuper, et que c'est la dernière fois que je vous parle. Je feignais de le

quitter : il m'arrête, effrayé. Qu'allez-vous faire ? Ne voyez-vous pas que ma raison s'égare? Laisse-t-on un malade parce qu'il a le délire? Ayez pitié de moi, ne me délaissez pas! Je suis prêt à me soumettre à tout. Vous exigez que je m'éloigne : eh bien, encore une fois, adieu ! Il se rejeta dans mes bras dont il ne pouvait sortir ; puis tout-à-coup : Ecrivez-moi, dit-il, je vous en conjure ! voilà votre route, et voici la mienne : séparons-nous. Il descendit à pas précipités de la colline, et je le perdis bientôt de vue. Puisse ce premier effort de courage être pour tous deux un gage de bonheur!

LETTRE XXIV.

THÉRÈSE A CONSTANCE.

Je l'ai forcé de me quitter ; il est maintenant loin de moi ; il m'a laissée dans un océan d'amertumes. Ah! mon amie! où est-il celui qui remplissait tous mes instants, qui charmait toutes mes pensées? Il était tout pour moi ; il était plus que ma vie, plus que tout mon être. Un ravissement divin me pénétrait à sa vue : un éternel transport naissait en moi de son sourire.... Il est parti !... Fixée au centre de ce cœur déchiré, son image y vit encore ! Elle y vit pour mon supplice, et la mort seule peut l'en arracher. Je n'ai plus d'espérance de paix que dans le tombeau!

J'imaginais d'autres joies, d'autres félicités, d'autres amours. Pauvre Thérèse ! amante faible et trompée ! tu ne savais donc pas, tu ne sentais donc pas que le seul Faldoni pouvait te donner tous ces biens! Quand je me rappelle l'émotion dont j'étais saisie en le voyant paraître, mon trouble à la seule attente de son re-

tour, le battement de mon sein au bruit de ses pas, au son de sa voix, à tout ce qui m'avertissait de sa présence, je ne sais comment je pourrai vivre sans le voir !... Ah ! Constance! pourquoi m'engagiez-vous à lire les lettres de Julie Mandeville? Pourquoi vouloir contrister du récit d'une infortune imaginaire, une ame déja navrée de ses propres angoisses? J'ai lu, j'ai trempé ces pages mélancoliques des larmes qui coulaient du fond de mon cœur. Hélas! Julie avait des consolations; je n'en ai point: elle aimait sans contrainte, et je dois cacher mon amour à toute la nature. Il faut sourire quand j'ai besoin de pleurer; il faut me taire quand je brûle.... O dieu! se sentir mourir, et ne pas oser dire, je me meurs!

LETTRE XXV.

A LA MÊME.

Mon père m'a présenté l'homme qu'il me destine pour époux : mieux eût valu m'offrir la mort. Je ne connaissais point l'antipathie ; c'est un sentiment que je dois à cet étrange personnage. Imaginez, ma chère Constance, un fantôme sec et long dont le teint noir est mêlé de jaune, élevant d'un ton d'importance une voix sépulcrale, me parcourant de ses deux yeux creux et malhonnêtes, et souriant à faire peur ; voilà ce qu'un premier coup-d'œil m'a laissé voir. Il est revenu des Indes où il avait amassé une fortune immense. Ah ! mon dieu ! qu'il y retourne ! J'ai su qu'il laissait ici ses parents dans la misère, et j'en ai conçu pour lui un dégoût qui va jusqu'à la haine. J'ai d'abord été choquée de ce que, me regardant comme sa conquête, il ait osé me prendre la main et la baiser : je l'ai retirée brusquement : ma rougeur a dû lui montrer mon dépit. Il va faire un voyage, et sera de retour dans six

mois. Dans six mois, chère cousine ! c'est le terme qu'on fixe à mon mariage ! Était-ce donc pour cette fatale union que j'éloignais Faldoni, et que je me privais de sa vue? Hélas! il s'en allait tristement, sans ami, sans guide, sans consolation, seul, à pied, aux approches de la nuit; et tandis qu'il traversait des déserts pour m'obéir, j'arrosais ma couche de mes larmes, je le regrettais, je l'appelais, je maudissais ma rigueur : que dis-je? rigueur! je devrais la nommer cruauté, tyrannie !

Ah ! mon amie! que mes efforts me coûtent cher ! être obligée d'affecter l'indifférence et la froideur! étouffer jusqu'à mes soupirs! défendre à mes yeux de le voir!... Que les hommes crient contre l'orgueil, ils ont bien raison : c'est le tyran de la nature. Je voudrais fuir dans une cabane, et m'y cacher sous l'humble vêtement de la misère, pour échapper aux préjugés qui me poursuivent. Mon père m'a menacée du cloître, et c'est l'unique asyle qui me convienne : en effet, dois-je préférer de former des liens qui me blessent ?

Je ne sais si je m'abuse, mais j'ai du mariage l'opinion la plus sublime ; je le regarde comme le comble de la félicité humaine, quand il est

fondé sur la vertu, l'estime et la tendresse : sans ces conditions, je ne conçois pas de sort plus horrible que celui d'être condamné à vivre avec un homme qu'on méprise, ou qu'on ne peut aimer. Dans le célibat au contraire, et sous la sanction d'une vie religieuse, on ne dépend que des lois qu'on a choisies : quand on a fourni sa tâche journalière de peines et de travaux, (eh! quel état n'a point les siens?) on peut vivre en paix avec soi-même, et retrouver dans son cœur l'ombre de la liberté, puisque la réalité n'en existe nulle part. J'ai fait souvent ces réflexions; j'y reviens toujours avec plaisir.

Je ne puis rester dans la crise où je suis : il y faut une fin. Tout est contre moi, les hommes, les prejugés, la fortune; et je n'ai que mon cœur à opposer à tant d'ennemis! Que voulez-vous que je fasse? Je me sens assez de force pour les combattre : mais un père! ô mon amie! quel terrible adversaire! Quand il me dit un mot, je ne vois plus que mon néant; le ciel, la terre, mon amant, toute la nature disparaît; je ne sais qu'obéir.

LETTRE XXVI.

FALDONI AU CURÉ.

Il est donc vrai que je l'ai perdue, qu'elle m'a chassé, qu'elle renonce à moi!... O sentiment d'une tendresse immortelle ! qu'êtes-vous devenu ? Mon chimérique bonheur est détruit; il ne m'en reste plus qu'un désolant souvenir! Que mes journées sont longues! un siècle a passé sur ma tête, depuis que je l'ai quittée. Je tourne incessamment mes tristes regards vers les lieux d'où je suis banni ; d'affligeantes pensées me suivent dans mes déserts ; je n'y vois point d'être qui n'ait sa compagne, et moi, je suis seul ! je suis seul dans l'univers ! je ne connais personne qui tienne à moi, personne à qui mon sort soit lié, que mes jours intéressent , qui partage mes desirs et mes craintes! Si dans ce moment j'abandonnais la vie, ma tombe se fermerait sans larmes ! Affreux délaissement! je ne puis le soutenir! il me rend insensible à tous les faibles dédommagements qui viennent s'offrir.

Cependant je serais content de mon habitation, si je pouvais l'être de quelque chose. J'éprouve que la solitude me fait du bien ; je respire dans ces campagnes un air pur qui me défend d'une entière langueur. Il y a dans mon voisinage un parc où je fais des promenades journalières. Si je desire la vue des côteaux et des plaines, je monte au sommet d'un rocher voisin , couvert de grands chênes, où même en plein midi je trouve l'ombre et le frais. Je visite souvent les environs d'une abbaye située entre quatre ou cinq vallons : quelques buissons épars sur des collines dorées par les fleurs du genêt, le mugissement des vaches et le son languissant de la cloche sacrée, répandent sur ce paysage un air de mélancolie. J'entends de loin les romances naïves des villageoises dont les voix douces et plaintives ont je ne sais quoi d'atendrissant : je vois le soleil se coucher derrière le château des Ormes ; je contemple ce magnifique spectacle jusqu'à la nuit : alors je regagne ma chaumière ; les bonnes gens qui m'ont ouvert leur asyle, m'accueillent toujours avec une joie touchante ; je partage leur repas frugal, et je jouis un instant du tableau de cette famille vertueuse.

Le père, la femme et les enfants, tout est l'image de la candeur. Comme ils sont gais, quoique las des travaux du jour ! Il est donc des heureux sur la terre ! Eh ! comment ne saisit-on pas un genre de bonheur qu'on peut goûter à si peu de frais ?

Justine mon hôtesse avait hier du chagrin, et voici ce qu'elle m'a conté. Jeannette sa filleule est aimée de Mathurin, dont le père est un avare : or, ce père ne veut point consentir au mariage de son fils avec Jeannette, comme n'étant pas assez riche. Avec deux vaches de plus, leurs fortunes seraient égales, et elle épouserait son amant; mais ces deux vaches font beaucoup d'argent, et, dit Justine, nous ne pouvons les lui donner; c'est ce qui les rend malheureux, et leur fait passer la vie à pleurer. J'ai promis les deux vaches; j'ai cru que ces bonnes gens m'étoufferaient de caresses. Ils m'ont présenté le joli couple, dont j'ai été réellement enchanté. Quel contraste de leur situation ravissante avec la mienne ! Ah ! monsieur ! depuis que j'ai perdu l'espoir d'être heureux, il ne me reste plus d'autre jouissance que celle du bonheur d'autrui.

Ces hommes simples sont tout près de la

nature : leurs moyens de bonheur sont peu compliqués ; ils peuvent toujours espérer d'y atteindre : mais, Providence auguste, combien les institutions des hommes contrarient vos célestes et bienfaisantes dispositions ! Comme vous nous punissez d'être exhaussés, dans l'ordre social, de quelques lignes de plus que les autres vermisseaux humains ! que de convenances imaginaires pour remplacer ce bonheur que vous avez créé pur et facile, et placé dans l'union des ames et la sympathie de la vertu ! O Thérèse ! fille adorable ! il ne suffit donc pas des liens éternels, formés au sein de Dieu même, pour nous unir à jamais ! l'or est tout ; la voix, la voix sacrée de l'amour et de la vertu n'est rien !

LETTRE XXVII.

AU MÊME.

Je viens de goûter un instant de bonheur ! Je sors du château des Ormes. Je suis parti ce matin avant le lever du soleil; le chemin disparaissait sous mes pas. A mesure que j'approchais, et que les tours de cette demeure fortunée s'alongeaient devant moi, j'avais peine à respirer; un nuage dérobait les objets à mes yeux. J'ai vu un berger conduire ses troupeaux dans la prairie voisine ; il m'intéressait : tout m'enchantait, jusqu'aux arbres de l'avenue, jusqu'au ruisseau qui baigne le pré, jusqu'aux moindres parties de cette campagne délicieuse. En traversant les allées de grands ormes qui conduisent au château, je me croyais transporté dans l'Élysée : je regardais autour de moi avec une avide curiosité. Je suis entré chez le concierge; sa petite maison m'a paru charmante. J'aimais ces fenêtres entourées de lierre; cette tonnelle rustique élevée devant la porte; cet air d'aisance et de liberté cham-

pêtre qui régnait dans sa famille. Je lui ai marqué le desir de voir l'intérieur des appartements; il s'est offert à m'y conduire. Je ne songeais pas sans trouble que j'allais entrer dans la chambre de mademoiselle de Saint-Cyran : quand on ne me l'aurait pas nommée, je l'aurais reconnue à l'émotion que j'ai ressentie ; j'ai cru entrer dans un temple, j'étais tenté de me prosterner. Quel asyle charmant ! des rideaux de taffetas blanc, relevés par des rubans couleur de rose, descendent en festons autour d'une couche modeste et chaste, enfermée dans une alcove : quelques livres sont épars sur une tablette ; j'ai remarqué Clarisse, Grandisson, Racine, Deshoulieres, et le Spectateur Anglais. J'ai trouvé sur son bureau une écritoire et du papier ; un tiroir était resté entr'ouvert ; une chaise placée tout près et tournée de côté : on eût dit que Thérèse venait de la quitter, je croyais l'y voir. Dans le désordre de ces meubles régnait un certain air animé qui me frappait. J'ai obtenu du concierge la permission de me promener quelquefois dans les jardins, et j'ai commencé, ce matin même, à les parcourir. J'étais seul, et m'amusais à graver sur les arbres des vers de

Pétrarque. Un jour, quand elle viendra dans ce bocage, ses yeux se porteront peut-être sur ces expressions de l'amour, et mon souvenir se réveillera dans son ame. Quel ravissement j'éprouvais à rêver le long de ce canal bordé de jonquilles et ombragé par des touffes de lilas, sur cette terrasse d'où je découvrais tout l'horizon, et dans ces allées de vieux tilleuls qui forment au bout des parterres un réduit impénétrable au jour! Je suis bien sûr que Thérèse en fait son asyle chéri; on y respire un calme, une sérénité, un sentiment de plaisir, et je ne sais quelle langueur qui semble appeler la tendresse. Je n'en veux plus sortir: je m'y établirai le matin, avec des livres, un crayon et du papier: je lirai, je dessinerai, j'écrirai, je marcherai: à midi, je dînerai chez le concierge, et le soir je retournerai dans mon hermitage.

O mon ami! quelle est donc la magie des passions! Tout s'embellit de leur présence, tout prend une face nouvelle: elles créent d'autres cieux, d'autres terres, d'autres enchantements; on ne voit plus comme les autres hommes, on ne sent plus comme eux.... Hélas! j'oublie en ce moment les tourments

que ces impérieuses passions traînent à leur suite. Homme indulgent et vertueux, ne dédaignez point cet épanchement nécessaire d'un cœur trop aimant et trop malheureux.

LETTRE XXVIII.

LE CURÉ A FALDONI.

Votre absence a déja produit un bon effet. On a demandé chez M. de Saint-Cyran, et je crois que c'est lui-même, pourquoi vous ne paraissiez plus; j'ai dit que vous étiez à la campagne. Madame de Saint-Cyran, qui ne tarit pas sur vos louanges, les a répétées avec une abondance de cœur qui m'a charmé. Continuez, mon ami! Que les mœurs du jour, et les principes vicieux du monde n'altèrent point cette précieuse honnêteté qui sert de base aux vertus. Il faut pourtant que je vous gronde sur votre visite au château des Ormes, et sur l'établissement que vous voulez y faire. Ne serait-il pas plus sage de choisir un autre séjour et d'autres promenades? Vous ne sauriez trop éviter les indiscrétions de cette espèce.

J'approuve vos réflexions sur quelques inconvénients de l'ordre social ; mais, mon cher fils, tous nos raisonnements ne corrigeront point les hommes. Au fond, je n'estime pas plus que vous ces gens fiers des avantages de la naissance ou de la fortune : avec cela, je fais comme tout le monde, et je baisse le front devant celui que le hasard place au dessus de moi. Notre morale peut nous consoler : mais changer ce qui est établi, c'est s'exposer à tout perdre ; c'est courir les risques de rentrer dans le chaos. Jouissez de la beauté des campagnes ; élevez votre ame jusqu'à l'Être suprême ; méditez dans la solitude sur cette foule de malheureux qui languissent dans les fers, ou sur un lit de douleur. Combien en est-il à qui votre sort ferait envie, et qui souhaiteraient de pouvoir contempler comme vous le lever du soleil ? Et vous osez murmurer, vous qui n'avez qu'à promener vos regards pour être content ! Quelle maladie vous afflige ? quelles chaînes vous arrêtent ? quels besoins vous pressent ? Vous avez tout, la liberté, la santé, les biens que donne la nature, et la faculté d'en jouir.

Mais des hommes peu sensibles et peu judicieux élèvent un mur de séparation entre

une amante et vous ! Eh bien ! voilà le malheur d'un penchant que la sage raison n'a point déterminé. A Dieu ne plaise que je prétende ôter à votre amour tout espoir de succès ! Je me suis promis de disposer pour vous le cœur d'une mère ; et le temps, les événements, votre conduite, pourront me seconder. Mais rentrez en vous-même, et dites-moi si la précipitation de vos vœux n'est pas dans ce moment l'unique source de vos peines ? Ah ! vous pouvez m'en croire ; le bonheur n'est point fait pour les passions : leurs plaisirs sont courts, et leurs maux sont sans terme. Que de larmes elles font répandre ! que de victimes elles immolent ! Combien d'infortunés, aux pieds des autels et dans l'ombre d'un cloître, gémissent de s'y être livrés ! On vous dit qu'elles sont le germe de la félicité, des arts et des vertus, et que sans leur impulsion bienfaisante il n'y a plus de mouvement dans l'univers moral. O mon cher Faldoni ! gardez-vous d'adopter une assertion si meurtrière ! Sentir et combattre, voilà l'état de la vie. On n'étouffe point l'amour, on ne l'arrache point de son cœur ; mais il est en notre pouvoir de le prévenir ; mais s'il est né on doit le captiver,

le contraindre, le soumettre à la raison : il en coûte, mais la récompense est dans le succès de nos efforts. Je vous exposerai mes opinions à cet égard ; attendez-vous à une longue lettre : je vous confierai les réflexions de toute ma vie, et je parviendrai peut-être à vous persuader que le bonheur n'est autre chose que la paix du cœur, et l'absence des passions.

LETTRE XXIX.

AU MÊME.

Que penseriez-vous d'un charlatan qui vous dirait que les poisons dont la terre est infectée sont un bienfait de la nature, attendu qu'il en est d'utiles à la pharmacie ; qui vous dirait que les hommes ne peuvent vivre si le chimiste ne fait couler dans leurs veines les sucs venimeux de la vipère, attendu qu'elle entre dans la composition d'un opiat? Voilà cependant comme un sophiste ami des passions, tire de quelques faits isolés des conséquences générales ! La nature attentive à notre bonheur nous donna le sentiment intime, l'organe de l'ame, qu'on

nomme instinct, pour nous porter avec impétuosité à chercher le plaisir et à fuir la douleur : ce penchant ou cette aversion constituent les passions primitives; mais elles sont en petit nombre, parce que le Créateur agit par les voies les plus simples. L'homme, abusant de sa liberté pour multiplier ses besoins, s'est éloigné de l'ordre naturel et des lois communes à tous les êtres sensibles : il a fallu modérer ou rectifier son instinct égaré dans des routes inconnues; il a fallu que le soin de sa conservation le forçât de se replier sur lui-même, et que l'expérience de ses écarts lui montrât ce qui nuit ou convient à ses intêrets essentiels, lui rappelât les vérités éternelles qu'il avait perdues de vue, et le guidât dans le labyrinthe de ses volontés incertaines. Ainsi s'est formée la raison, qui n'est proprement que l'instinct perfectionné, et réduit à un seul principe par la faculté qui juge et raisonne en nous. Pourquoi la raison des sauvages est-elle si bornée? C'est qu'ayant peu de besoins, peu d'affections continues, ils ont peu d'occasions d'exercer leur instinct et de le perfectionner. Il y a des passions pour lesquelles ils manquent de termes, parce que le langage

n'étant que l'expression de la pensée, le nom de ces passions ignorées ne peut entrer dans le dictionnaire de ces peuples.

Nous avons deux facultés destinées à développer l'instinct; c'est l'imagination et la mémoire : la première reçoit et conserve l'impression des objets; l'autre en réveille le souvenir; et quand cette impression est forte, elle excite un sentiment actif dont la continuité devient passion. Ajoutez à ces causes la pente que nous avons vers l'imitation, et l'empire de l'habitude.

Si l'ame ne juge et ne combine avec une attention continuelle les effets de ces diverses impressions; si elle ne les dirige, ou ne les tempère, ou ne les accorde avec tout notre être moral ou physique; c'est alors que les passions fondent leur empire, et causent, par leur force aveugle, d'horribles ravages et des combats interminables.

Si la poésie dramatique, que vous aimez tant, était ce qu'elle devrait être, ou si l'on était disposé comme il le faudrait en l'écoutant ou en la lisant, quel homme ne frémirait pas du tyrannique empire des passions exposées sur la scène, et des catastrophes terribles

qu'elles enfantent ? quelle femme ne redouterait de ressembler à Phèdre ? et quel homme à Rhadamiste ? Mais non ; tel est en nous le penchant à l'imitation, que ces exemples mêmes, par un effet contraire au but moral des grands poètes, ne font qu'autoriser la violence de nos propres passions, nous émeuvent vaguement, et nous laissent aveuglés sur les plus visibles conséquences. Combien donc il importe, en morale, de juger sainement du choix des modèles !

Il est en nous encore une grande cause de bonheur ou de malheur, de vice ou de vertu ; c'est l'habitude, qu'on a raison d'appeler une seconde nature.

Cette disposition qui naît de la répétition fréquente des mêmes actes, est favorisée par notre penchant à choisir ce qui nous est le moins pénible. L'instinct revient constamment sur les objets qui lui plaisent : ces retours rendent son action plus facile, et il s'abandonne à son cours, comme un fleuve suit le lit qu'il s'est creusé.

Si l'habitude est prise de se conformer à la raison, le principe de nos actions devient un ; la vertu est douce et facile, et l'homme jouit

de toute la félicité dont il est capable sur la terre. Au contraire si la mauvaise éducation, si les exemples pervers, si d'autres causes entraînantes nous jettent pendant longtemps hors des mesures, l'habitude finit par dénaturer l'instinct naturel, et par bouleverser toute l'économie de nos penchants originels. Alors plus de raison, plus de bonheur, plus rien de la saine humanité. La volonté opprimée et captive n'est plus que le vil et malheureux théâtre de toutes les contradictions, de tous les plus effrénés caprices, de toutes les injustices, de tous les monstres d'extravagance, de tous les genres de dégoût; dégoût qui va quelquefois jusqu'à l'horreur de la vie même.

Le bonheur, ô mon jeune ami! est donc loin de l'infortuné qui renonce à la voix tranquille et pure de la raison, pour écouter les passions si bien figurées par les perfides Sirènes.

Je veux qu'on doive aux passions quelques vertus sociales: mais combien leur doit-on de vices? Si elles forment des héros, que de brigands elles multiplient! S'il est des hommes dont elles font briller les facultés, combien en est-il dont elles égarent l'esprit, corrompent

le cœur et dérangent l'organisation ! Quand un moraliste imprudent me vante le pouvoir des passions et leurs effets merveilleux, je crois entendre un empirique exalter la vertu de la fièvre et l'activité qu'elle donne au sang.

N'est-il pas vrai que rien n'est plus contraire aux passions que le sens intérieur, puisque les unes nous poussent continuellement vers les extrêmes, et que l'autre nous balance dans un juste équilibre? Or, qui doutera que la vertu ne soit l'objet de cette égalité d'où résulte l'harmonie de l'univers? N'est-il pas honteux d'imaginer qu'on ne puisse faire des actions généreuses que dans les accès du délire ? Quoi ! pour se rendre vertueux, faut-il anéantir la raison, et l'homme ne saurait-il être grand s'il n'est insensé ?

La vertu est l'amour de l'ordre : tout ce qui s'éloigne de cet accord parfait de la volonté avec les lois de l'ordre, est donc essentiellement opposé à la vertu. Eh! comment les passions qui n'agissent que par des secousses violentes, des mouvements irréguliers, des lois arbitraires et diverses, dans cette volubilité de l'ame, pourraient-elles maintenir l'équilibre des sens et de la raison?

Croyez-moi, mon ami; le bonheur et la vertu ne sont que dans la modération des sentiments: on aime un jour doux, une voix flatteuse, un vent léger, des parfums suaves; mais des tourbillons orageux, une lumière éclatante, des cris aigus, des odeurs fortes, blessent nos organes, et laissent en nous des impressions pénibles. La nature, en nous donnant une organisation délicate, nous apprit à fuir tout ce qui pouvait l'altérer: elle nous montra, par les modèles de la beauté qu'elle a placés sous nos yeux, que l'harmonie, la proportion et l'unité de leurs parties sont la cause du charme inexprimable qu'ils nous font éprouver: si elle créa des passions, elle en borna le cours, et les fit marcher d'un pas égal avec nos vrais besoins. Quel désordre dans l'homme s'il rend son ame passive par la foule de ses penchants! Dans le bouleversement des sens, elle unit les idées les plus disparates, substitue les fantômes de l'imagination aux objets réels, se sert de la raison même pour justifier ses erreurs, abuse des mots, des choses, des principes éternels, et, ne pouvant plus régir le gouvernail de la vie, s'abandonne aux vents et aux flots. La nature, qui imprima sur le front

de l'homme le type de la pensée, y peint comme sur une scène mobile tous ces troubles intérieurs ; les palpitations de la crainte, les convulsions de la colère, les soucis de l'ambition, les déchirements de l'envie, les angoisses de l'amour. Ces dégoûtants symptômes sont-ils l'enseigne de la félicité? Certes, j'admire ces docteurs du cœur humain, qui font l'apologie des passions! que n'ont-ils aussi préconisé la peste!

Pour connaître un mortel heureux, fixons nos regards sur le sage : nous le verrons tranquille dans les succès comme dans les revers ; également éloigné de la crainte inquiète et de l'espérance avide ; jouissant, par un exercice modéré de ses facultés, de tous les biens de la nature ; ne se refusant rien de ce que la raison lui permet, s'abstenant sans effort de ce qu'elle interdit; se servant de la théorie des plaisirs pour en régler l'usage ; faisant à ses principes le sacrifice de ses goûts ; réprimant les saillies de son esprit quand elles peuvent l'égarer ; se montrant dans la société l'ami du genre humain, toujours prêt à plaider la cause des absents, à soutenir les droits du faible, à produire le mérite modeste ; indifférent à tous les sys-

têmes ; ne cherchant que la vérité ; n'adoptant jamais une opinion sans l'avoir approfondie, jamais ne portant un jugement sans l'avoir médité ; faisant de ses réflexions la base de sa conduite, et, pour éviter les regrets, n'abandonnant au hasard que ce qu'il n'a pu soumettre à la prudence. Indulgent pour les hommes, il les sert sans espérer de reconnaissance ; il oblige jusqu'à celui qui songe à l'outrager, et ne punit son ennemi que par des bienfaits. La haine n'entre point dans son ame : la haine n'appartient qu'aux ames faibles, aux enfants, aux vieillards ; elle annonce l'impuissance, et l'être qui sent ses forces n'a pas besoin de haïr. Il ne connaît ni l'ambition des rangs, ni l'amour de l'or. Que lui fait à lui la risible importance d'un personnage et la puérile vanité des titres ? S'il était capable d'humeur, il en aurait contre l'insensé qui ne juge de la valeur d'un homme que sur ses parchemins et sur les rubans qui le chamarrent : mais rien n'altère l'égalité de son ame ; les traits du mépris glissent sur lui sans l'effleurer ; il marche à côté du superbe sans l'apercevoir ; il vit dans le sein de l'intrigue sans être agité par son tourbillon : tout l'amuse, rien ne le blesse : il ne rencontre

point de rivaux sur sa route, parce qu'il n'aspire à rien; il est accueilli des hommes, parce qu'il n'a rien à leur demander. Que souhaiterait-il ? des biens, des honneurs? Il est persuadé que la carrière de la vie est trop courte pour s'occuper de ces soins, et il passe au milieu des sociétés, comme un voyageur qui va partir. Si le monde le lasse, il se sauve dans la solitude; entouré de ses livres, il converse avec les morts fameux de tous les siècles. Quel entretien vaut celui d'Homère ou de Virgile? Que les hommes lui paraissent petits quand il a conversé avec ces génies sublimes! Qu'il écoute avec pitié les phrases du bel esprit, les lourds propos de la sottise, et les fades confidences de l'amour-propre! Le commerce des muses le distrait des séductions de l'amour: mais il cède à l'amitié; l'amitié, ce besoin de tous les cœurs honnêtes, que le temps fortifie, que le malheur épure, qui résiste au sort et survit aux passions. En effet, de quoi ne console pas un ami? L'amour s'éteint; le plaisir a son terme; les fortunes s'écroulent; les réputations s'évanouissent: à mesure que nos années s'avancent, les hommes s'éloignent de nous: insensiblement, nous devenons étran-

gers au monde ; la société nous oublie ; tout fuit vers la jeunesse et les grâces : réduits à nous-mêmes, ou plutôt à nos débris, effrayés d'être seuls, accablés de langueur et de mélancolie, nous cherchons un asyle contre les ennuis de l'âge ; l'amitié nous le donne ; c'est avec elle que nous allons verser nos dernières larmes ; et lorsque nous quittons la terre, c'est à ses mains généreuses que nous laissons le soin de jeter quelques fleurs sur nos tombeaux.

Telles sont, mon cher Faldoni, les deux routes qui s'offrent à tous les humains : l'une est celle de la raison, qui conduit au bonheur ; l'autre celle des passions, qui d'ordinaire nous précipite dans les abîmes du malheur et du désespoir.

LETTRE XXX.

THÉRÈSE A CONSTANCE.

L'HOMME.... comment l'appellerai-je? Le protégé de mon père est venu prendre congé de nous : j'étais à ma toilette quand on l'annonça; j'enveloppai mes mains dans mon peignoir : car je craignais l'aventure de sa première visite. Après une révérence très froide, je me tins debout et les yeux baissés, tout le temps que mon père lui parla. Il avait le cadre de la richesse ; un habit doré et d'un très mauvais goût, semblait ajouter à la pesanteur de ses manières. Il admira mes cheveux qui étaient flottants : mon père, en riant, m'en fit une double ceinture. L'Indien parut extasié, et levant ses deux grands bras qui me faisaient peur, il s'approcha : je crus qu'il allait les étendre, comme un serpent, autour de moi ; je fis un cri, et je me sentis prête à défaillir. Vous n'avez jamais vu d'étonnement stupide pareil au sien. Sa bouche resta ouverte, et la contraction de ses nerfs démontra toute sa hideuse

figure. Pour moi, je venais réellement d'éprouver une impression d'horreur, comme si j'avais marché sur un reptile venimeux, et mon sang courait comme dans la fièvre. Il se tourna vers mon père, et lui demanda en bégayant, si je n'avais point d'aversion pour lui. Une fille bien née, dit M. de Saint-Cyran avec un ton sévère, n'a d'autres sentiments que ceux qu'elle doit avouer; et mademoiselle ne peut qu'agréer un choix honorable qui convient à son père. Le malheureux sourit: ce ricanement redoubla mon humeur : j'osai répondre que dans tout ce qui dépendait de ma volonté, j'obéirais à mon père; mais que je n'étais point la maîtresse de commander à mes affections. Il me jeta un regard terrible, et, m'ordonnant d'achever ma toilette, il sortit avec son ami. Une heure après, ma petite sœur accourut toute effrayée, et vint frapper à ma porte: Deschamps lui ouvrit: elle se mit entre mes genoux. Ma sœur Thérèse! dit-elle, voyez comme le cœur me bat! Eh bien, Lolotte! qu'est-il arrivé? et je l'embrassais pour la rassurer. La pauvre enfant essuya ses larmes, et me conta son histoire: J'étais entrée dans le grand sallon pour étudier au clavecin; ma

bonne m'a laissée seule un instant, et j'ai entendu parler dans le cabinet voisin. On se plaint que je suis curieuse ; mais j'avais bien raison de l'être cette fois-ci ! Je me suis approchée doucement de la porte ; j'ai fixé mes yeux sur la serrure, et j'ai vu papa qui disait à ma chère maman, en alongeant le bras, (et le petit singe imitait son geste) Oui, je saurai bien la faire obéir, ou le couvent m'en fera raison. Vous êtes trop indulgente, madame, et c'est votre bonté qui la perdra. Ma chère maman était assise près du bureau ; elle paraissait fort chagrine, et de temps en temps elle soupirait. (Cette bonne mère ! J'ai soupiré aussi, et Lolotte me l'a fait remarquer) Elle a poursuivi : Papa marchait à grands pas, et tout-à-coup il a tiré le cordon de la sonnette. Demandez-vous quelque chose, a dit ma chère maman ? — Je veux qu'on l'avertisse de descendre. — Quoi ! dans l'agitation où vous êtes ? Je vous conjure de n'en rien faire ; attendez que vous soyez plus calme. En vérité, monsieur, vous me ferez mourir avec vos scènes ! Il ne faut pas beaucoup d'efforts, et ma santé est déja bien chancelante. Un domestique est entré ; on l'a renvoyé : la conver-

sation a cessé. Papa s'est assis, et il a resté longtemps les bras croisés, paraissant rouler des idées dans sa tête. Ensuite il s'est levé brusquement, et il disait: Me tenir ce langage! faire rougir l'honnête homme que je lui présente! elle qui osait à peine souffler devant moi! d'où lui vient tant d'audace? A-t-elle quelque amourette? Les filles qui ont le cœur tendre, se jettent à la tête du premier venu; et quand on ferme les portes, elles sortent par les fenêtres. Ma chère maman a levé la voix. Vous oubliez, monsieur, que Thérèse est notre fille: pourquoi l'outrager injustement? Je n'ai rien vu dans sa conduite qui puisse donner lieu à de pareils propos. Oui, vous verrez, a dit papa, qu'elle a de justes raisons pour me désobéir: au reste il faut espérer que cet exemple ne gagnera point Lolotte, et que je sauverai du moins une de mes filles. O ma sœur! quand j'ai entendu prononcer mon nom, il m'a pris une palpitation comme celle que vous avez maintenant, et je redoublais d'attention. Lolotte est une bonne enfant, a dit maman; et comme elle n'a sous les yeux que des modèles de vertu, elle ne risque point de se perdre. Papa hochait la tête:

Vertu, tant qu'il vous plaira ! mais la première est de se conformer aux lois d'un père ; et si des mères faibles ne favorisaient pas cette révolte inouie, il y aurait plus d'accord dans les familles. Ma chère maman s'est mise à pleurer ; et je pleurais aussi. Oh ! que j'en voulais à papa d'être si méchant ! Que j'étais tentée d'aller me jeter dans les bras de cette bonne maman ! mais tout de suite on s'est avancé vers la porte : j'ai couru vîte à mon clavecin, et j'ai joué quelques notes. Papa est entré : Que fait ici cette petite fille ? Je n'osais le regarder ni répondre, et je continuais de jouer : il a murmuré entre ses dents le mot d'espion, et il m'a ordonné de sortir. Je m'en allais toute tremblante : il m'a rappelée ; il a pris mes deux mains dans l'une des siennes, et avec l'autre me menaçant du doigt : Si vous n'êtes pas soumise, a-t-il dit, vous verrez, vous verrez ce qui arrive aux filles désobéissantes ; et il m'a laissé partir. J'avais déja les larmes aux yeux, car il m'avait écrasé les doigts avec la main dont il me serrait ; et tenez ! ils sont encore rouges ! Enfin je me suis sauvée, et je viens vous conter tout cela. N'êtes-vous pas contente de moi, pour m'en être si bien souvenue ? Mais

ne pleurez pas, ma sœur ! car si on vous fait du mal, je veux le partager avec vous. J'étais attendrie de l'amitié de cette pauvre petite ; je la pressai dans mes bras, et je l'engageai à me rendre compte de tout ce qu'elle entendrait. Cruelle nécessité ! pourquoi faut-il avoir besoin de moyens semblables ? Voilà pourtant ce que produit l'extrême rigueur des pères ! Avec quelle émotion j'écoutais Lolotte ! je pleurais, et l'aimable enfant en me parlant jouait avec les boucles de mes cheveux ! L'heureux âge, et que je lui portais envie !

LETTRE XXXI.

FALDONI AU CURÉ.

Mon hôtesse a été la nourrice de mademoiselle de Saint-Cyran : il faut l'entendre parler de sa chère Thérèse ! Comment répéter ce qu'elle me dit ? L'émotion me saisit ; je vois Thérèse, au moment où elle s'approche de sa mère à qui elle venait de déplaire ; je vois madame de Saint-Cyran retirer sa main qu'elle voulait baiser, et sa fille tomber à ses genoux,

les embrasser, les baigner de larmes, et lui crier : O maman ! si vous me refusez votre main, vous ne me refuserez pas vos pieds. Ne voyez-vous pas cette tendre mère la relever et l'embrasser ? Quel tableau ! il faut pleurer, monsieur, comme je pleure en vous le traçant ; et c'était un enfant de sept ans qui tenait ce langage. Justine ignore l'intérêt que je prends à ses récits : mais comme elle me voit disposé à l'écouter, elle passe des soirées entières à m'entretenir : quand il lui revient de nouveaux traits qu'elle avait oubliés, nous en sommes ravis comme d'une découverte. Elle est à Lyon depuis quelques jours ; elle verra son enfant : je l'ai priée de lui porter une corbeille de fleurs, et de les présenter au nom de son mari.

Il tombe ici des pluies continuelles. Je reviens souvent inondé de ma promenade : jamais le printemps ne m'a paru si triste ; on est obligé de se chauffer comme dans l'hiver. Quand j'arrive chez mon hôte, je fais un grand feu ; je prends un livre, et je reste immobile au coin de la cheminée : si quelque sentiment me frappe au milieu de ma lecture, toutes mes blessures se renouvellent, et les larmes

me tombent des yeux comme deux ruisseaux. O que mon cœur est malade! que ma tête est faible! Quand finiront mes peines? Dois-je labourer longtemps cette triste carrière ? Ma situation corrompt mon humeur ; je deviens brusque, inquiet, chagrin : on dirait que la joie d'autrui m'importune!

J'étais assis ces jours passés dans le vallon : j'avais avec moi Montaigne, et je lisais. De petits enfants de villageois vinrent folâtrer à mes côtés; je n'y fis pas grande attention : mais un joueur de vielle ayant paru, la troupe innocente l'arrêta et le paya pour le faire jouer. J'étais si fatigué de ce bruit qui troublait ma lecture, et les sons de l'instrument étaient si faux, que je n'y pus résister; je me levai, je mis dans la main du vielleur une petite pièce d'argent, et je le renvoyai. Les pauvres enfants furent consternés : je vis le chagrin sur tous les visages. En réfléchissant sur mon action j'en fus indigné. Voilà donc, dis-je en moi-même, le privilége des gens riches, celui de troubler à leur gré l'humble jouissance du peuple! Avais-je le droit d'interrompre le plaisir de ces enfants? N'étaient-ils pas libres sur leur terrain comme moi sur le mien; et si j'étais

fatigué de leur voisinage, ne pouvais-je pas aller ailleurs? Affligé de ces idées, je leur distribuai quelque monnaie pour les dédommager. Une nouvelle réflexion me survint : c'est encore, dis-je, un des abus de l'opulence, de prétendre qu'à prix d'or on peut réparer les injustices qu'on a fait souffrir aux pauvres. Je vis qu'en effet la troupe n'était pas contente; j'allai chercher le joueur de vielle; je le ramenai, et je quittai le vallon.

Comment oser affliger ces aimables créatures dont la faiblesse et la candeur semblent solliciter notre amour! Je ne vois jamais un enfant, que je ne songe à mes premières années; je me trace avec émotion ces plaisirs purs, cet enchantement d'un bonheur sans mélange que je n'ai plus retrouvé. Hélas! où sont les charmes de ma première jeunesse? et ces congés si desirés, ces promenades faites dans les campagnes avec mes condisciples! toutes ces félicités sont perdues pour un autre âge. Quand nous devenons de grands enfants, en sommes-nous plus heureux? Cette froide raison qui vient symétriser nos plaisirs, cet art de vivre qui n'est que l'art de s'ennuyer, cet usage du monde qui ne sert qu'à masquer

la fausseté du cœur, et ces sociétés où les vices sont présentés sous des formes décentes; tout cela m'a fait regretter souvent mes jeux de balles, mon sabot et mes vacances. Maintenant encore, quand je retrouve mes anciens livres de classes, leur vue me fait tressaillir. Comme j'étais content! Avec quel transport je goûtais la demi-heure de récréation qui séparait l'étude et le repas! Quel chagrin quand la cloche fatale interrompait les jeux pour nous renvoyer dans les classes! Je ne puis penser sans être ému à la maison où je fus élevé, et les lieux qui me rappellent les premières voluptés de mon enfance, me font une impression toujours nouvelle.

J'ai fait construire dans mon jardin un berceau parfaitement semblable à celui où j'étais auprès de vous et de mademoiselle de Saint-Cyran, dans cette fête que je n'oublierai jamais: un ruisseau y coule également, et le même banc s'y trouve. C'est-là que je passe des heures délicieuses, rêvant à vous, à elle, à tout ce que j'ai quitté. Quand je vois, le soir, ces villageois contents qui reviennent de leur tâche journalière, le bucheron couvert de ramée, le berger qui reconduit ses troupeaux,

tout ce peuple joyeux qui retourne en chantant, je porte envie à son bonheur. Ce n'est point chez lui que les vains desirs fermentent : les angoisses mélancoliques de l'amour n'y trouvent point d'accès. Je suis quelquefois tenté de pousser la charrue que le laboureur mène dans les champs, et de creuser avec lui le sillon. Si ces travaux pouvaient me soulager! mais rien n'allége mon fardeau ! je suis devenu taciturne et morne; on ne m'entend plus parler : une secrète langueur m'a toujours rendu paresseux à m'énoncer : j'aime peu le monde; je le crains; je m'en défie, et j'ai depuis longtemps appris à me suffire à moi-même. Je sens l'abus de cette retraite. L'homme isolé devient triste et misanthrope : le tableau des afflictions humaines qu'il se retrace dans le silence, ne peut être égayé par les scènes mouvantes de la société : c'est alors qu'il se repaît constamment de ses réflexions amères : c'est alors que l'amour tonne dans un cœur ouvert à ses orages, et fait couler dans les veines un ruisseau de flammes. O mon ami! avec quel éclat elle se présente à moi dans le fond de mes déserts! combien je l'aime! sa voix, ses regards, ses moindres mouvements, tout me

frappe au moment où je vous écris. Divinité de mon cœur ! peines et délices de ma pensée ! n'êtes-vous plus rien pour moi ? ne dois-je plus vous revoir ? Le printemps m'impatiente ; je voudrais quelquefois que ces campagnes fussent couvertes de neige , et que le fleuve se débordât. Le temps marche avec une lenteur qui m'accable. Hélas ! il en est pour qui sa course est paisible : ils le conduisent doucement, et moi je le précipite avec violence ; je le chasse avec humeur, jusqu'au moment où il s'arrêtera pour m'engloutir.

LETTRE XXXII.

AU MÊME.

Ne m'envoyez plus de livres, mon cher Mentor : je lis rarement. Que m'apprendraient les livres, quand j'ai sous mes yeux le magnifique tableau de la nature ? O! si mon ame était dégagée de soins ! qu'il me serait doux de suivre au milieu de mes agrestes solitudes , les végétations infinies des plantes, la marche des saisons, et les révolutions de ces astres qui répan-

dent sur mes promenades nocturnes un attrait délicieux! Je fais, tous les matins, trois ou quatre lieues à pied; ce mouvement m'est nécessaire pour dissiper l'activité qui me consume. J'ai lié connaissance avec un chien à qui j'avais donné l'hospitalité : nous ne nous quittons plus : quand je sors, il trotte devant moi. Je marche en lisant, où en rêvant; je vais où bon me semble; je m'arrête quand je veux; je ne suis point l'esclave de mes valets, ni de mes chevaux; je ne suis point assujetti à fixer l'heure de mon départ, ni celle de mon arrivée; je ne suis point condamné à dîner ni à dormir dans une auberge incommode : si je veux dessiner un paysage qui me flatte, je prends mon crayon: souvent je vais chercher au sommet d'une montagne, un arbre qui s'élance d'une manière pittoresque, ou l'ombre de quelques saules penchés sur le bord d'un étang, ou l'abri d'une épaisse forêt dont l'entrée forme au loin une arcade de ténèbres, tandis que toute la contrée est brillante de lumière. Le charmant plaisir de courir ainsi! Je me souviens de l'émotion que j'éprouvais lorsqu'en cheminant je voyais les premières couleurs de l'aurore percer le crépuscule, quand

je sentais le zéphir du matin agiter mes cheveux, et que mes pieds chassaient devant eux la rosée qui baignait le gazon. Avec quel ravissement je contemplais le soleil levant qui projetait ses rayons sur les montagnes et sur les plaines! Bientôt un appétit robuste, excité par le grand air et l'exercice, m'avertissait de m'arrêter : je me fournissais au prochain village, de pain et de fruits; et quand je trouvais un gîte convenable j'y prenais mon repas : je choisissais ordinairement les bords d'une source vive, une prairie bien verte, ou quelque chaumière dont la propreté m'engageât à demander un peu de lait. Si je rencontrais sur ma route un honnête voyageur dont la physionomie me plût, je l'abordais ; nous marchions ensemble, et je le quittais quand je voulais être seul.

Ce matin, j'étais sorti de très bonne heure : après avoir fait le tour du château des Ormes, je me suis enfoncé dans une vallée, qui, en s'ouvrant, m'a laissé voir une plaine immense et variée par le paysage le plus champêtre : le Rhône s'y promenait avec orgueil, et semblait quitter à regret ces belles campagnes. Je marchais légérement, et mes esprits animés par le spectacle que j'avais sous les yeux, me

donnaient une gaieté dont je m'étonnais moi-même. J'ai rencontré un vieillard, qui revenait de la forêt, chargé de bois; des lambeaux d'uniforme dont il était à moitié couvert, attestaient son ancienne profession. J'honore les vieux soldats: il y a dans leurs visages ridés je ne sais quoi de vénérable et d'imposant. J'ai abordé le bon homme : entre bonnes gens comme nous, la liaison s'est bientôt formée. Il m'a parlé de l'aînée de ses filles, qui fait la plus grande peine de sa vie. Elle aimait un jeune paysan qui eut le malheur d'être enrôlé dans la milice, et fut tué peu de temps après. La pauvre enfant ne s'en est jamais consolée: ses organes n'ont pu résister à cette perte, et sa tête s'est dérangée. L'espoir de lui porter quelques secours m'a fait desirer de la voir; j'ai prié le vieillard de me conduire chez lui: je me suis chargé d'une partie de son fardeau, pour aider la lenteur de ses pas, et nous sommes arrivés dans sa cabane. J'ai vu au fond de la chambre une jeune fille assise dans un fauteuil: la pâleur de son visage, l'air de langueur et d'égarement répandu dans ses yeux, et les soins qu'on lui rendait, m'ont indiqué cette triste victime de l'amour. Je me suis approché

d'elle avec un certain respect mêlé de frayeur, que j'ai toujours éprouvé à la vue d'un infortuné. Ma chère Agathe, lui a dit son père, voilà monsieur qui vient pour te consoler. Elle m'a regardé fixement; elle a soupiré, et avec son doigt qu'elle agitait elle m'a fait signe que c'était un soin inutile. J'avais peine à retenir mes larmes; elle les a vu couler, et m'a dit: Est-ce mon cher Alain que vous pleurez? Ah monsieur, si vous l'aviez connu! c'était le jeune homme le plus doux, le plus humain! Mais il n'est plus! il n'est plus! puis elle fondait en larmes. Tout-à-coup elle a tiré de son sein un papier qu'elle a pressé de ses lèvres, et ses sanglots ont redoublé. Elle me l'a présenté. Pauvre, pauvre Alain! disait-elle, voyez ce qu'il m'écrivait! J'ai lu une lettre d'un style naïf et touchant, où l'amour s'exprimait avec toute la simplicité de la nature. Ne la gardez pas, s'est-elle écriée en tendant le bras pour la reprendre; c'est tout ce qui me reste de mon cher Alain, avec son chapeau que voilà. Elle s'est fait apporter ce chapeau; elle le tenait contre son cœur; elle le baisait; elle lui parlait; elle écoutait et elle faisait des gestes de douleur et de désespoir. Ensuite elle s'est

tournée vers moi ; elle a dit en joignant ses mains et le visage inondé : Quand est-ce qu'il reviendra ? Je vais tous les jours sous l'arbre où nous nous sommes quittés. Ah, monsieur ! que j'ai pleuré de fois sous cet arbre ! Il est auprès de la maison : quand je le vois, il me vient des pensées qui me déchirent. Mais je veux vous apprendre une chanson que j'ai faite. Elle a chanté aussitôt ces paroles avec des accents propres à briser le cœur :

Adieu mon père ! adieu ma mère !
Je vous dis adieu pour toujours ;
Je vais descendre dans la terre,
Et dormir près de mes amours.

J'éclatais ; j'avais un nuage de pleurs sur les yeux : sa mère l'a serrée dans ses bras : tout le monde sanglottait. Maman, a-t-elle dit, je souffre beaucoup ; la tête et le cœur me font mal. Et voyant cette pauvre mère éplorée : Consolez-vous donc, chère maman ! non, non, je ne souffre plus. Regardez-moi, monsieur : est-ce que je pleure ? Et elle a pris ma main qu'elle a portée sur ses yeux ; puis elle s'est levée brusquement : Je m'en vais ; je vois bien que je chagrine ici tout le monde. Non, ma

chère enfant! nous sommes tous joyeux, a dit son infortunée mère. Elle a pris la main de son autre fille et la mienne; elle s'est mise à danser avec nous, et les larmes coulaient par ruisseaux de ses yeux. Je veux danser aussi, a dit Agathe: maman! chantez cette contredanse qu'Alain jouait sur sa flûte, cet air que j'aimais tant! Sa mère a chanté; Agathe est tombée dans un état épouvantable; elle a fait des hurlements; elle s'est jetée à terre; elle appelait la mort: à la fin de cet accès, elle a perdu connaissance, et on l'a portée sur son lit.

Je suis sorti saisi de cette scène lamentable, marchant au hasard, pleurant, gémissant, malade, égaré, presque fou. Qu'avais-je besoin d'un pareil objet? n'ai-je point assez de mes maux? Je disais: voilà peut-être le sort qui m'attend! Que je serais heureux! C'est la réflexion qui nous tue: c'est la raison qui empoisonne nos blessures. Eh bien! je ne penserais plus, je ne raisonnerais plus, je vivrais comme les brutes; je n'aurais que la plaie de mon cœur, et le temps pourrait la fermer. Oui, réellement, je voudrais quelquefois que mon esprit se perdît dans le vague des idées, et qu'il ne me restât pas même un souvenir de mon premier état.

Aimer sans espérance! avoir éternellement devant les yeux l'image d'un avenir désolant! être banni par celle que j'aime et l'adorer encore! En la fuyant, sentir mon ame se diviser pour la suivre! quel supplice! Et je n'envierais pas le sort d'Agathe! Mon ami, est-ce donc un si grand mal de perdre la raison?

LETTRE XXXIII.

AU MÊME.

Mon père me rappelle auprès de lui: il est malade: je suis peut-être au moment de le perdre! Je cours à Lyon; je ne puis partir sans avoir vu mademoiselle de Saint-Cyran. Pardonnez si j'enfreins vos lois; faites grace à mon trouble. O ciel! il faut m'éloigner, et dans quel temps!

LETTRE XXXIV.

THÉRÈSE A CONSTANCE.

Ah, Constance! que penser de ce qui m'arrive? Je doute si c'est un songe. Hier j'étais auprès de ma mère quand Faldoni se présenta : il allait faire un voyage à Livourne, où le danger de perdre son père le rappelait, et il venait prendre congé de nous. A ce mot de congé il se baissa ; son émotion était visible ; et moi troublée, saisie de frayeur, je laissai tomber mon ouvrage : il me prit un frisson, et je restai comme immobile. Madame de Saint-Cyran lui témoigna le desir de le revoir, et l'invita beaucoup à revenir à Lyon, si la santé de son père le lui permettait : elle ajouta qu'il était sûr d'éprouver en tout temps le même accueil dans une maison où il s'était concilié l'estime et l'amitié de tout le monde. Mais, poursuivit-elle, en le voyant porter son mouchoir à ses yeux, pourquoi cet excès de sensibilité? ce n'est pas un adieu éternel que vous nous dites; votre absence peut être abrégée ; le ciel, en

faveur d'un père, peut faire des miracles ; vous reviendrez, M. Faldoni ; vous nous retrouverez les mêmes, et dans les dispositions où vous nous laissez. Elle appuyait sur ces paroles. Il se leva pénétré ; et se penchant sur sa main qu'il pressait de ses lèvres : Ah, madame ! que vous êtes généreuse ! Pardon de ma faiblesse ! pardon, si je vous rends le témoin de ma douleur ! Mais j'ai eu des chagrins, et vous voyez qu'ils se multiplient. Ses pleurs entrecoupaient ses paroles. Vous parlez de vos chagrins, reprit le modèle des femmes ; n'y a-t-il pas d'indiscrétion de vous ramener sur cet objet? ne puis-je les adoucir? Regardez-moi comme votre amie! J'écoutais, chère Constance, et je n'avais point assez d'oreille ; à tout moment je tremblais que le fatal secret ne lui échappât : mes yeux volaient sur sa bouche. Daignez m'entendre, continua-t-il ; vos bontés m'encouragent à vous demander une grace, et je la demande à genoux! Il tomba aux pieds de ma mère qui le releva sur le champ. Je frémis à ce mouvement : qu'allait-il dire? J'étais dans des transes mortelles. Je me levai, et j'allais sortir : il me retint. Non, mademoiselle! il faut que vous m'entendiez aussi ; vous allez

vous marier.... Eh bien! dit madame de Saint-Cyran, quel intérêt prenez-vous à l'établissement de ma fille? — Quel intérêt, madame! celui de ma vie, de mon bonheur : s'il est vrai, la grace que je demande, c'est d'être pour jamais banni de votre vue. Ah! vous ne savez point jusqu'où va mon imprudence! J'ai levé les yeux sur un objet que je ne devais point contempler; j'ai eu l'audace d'offrir mes vœux à mademoiselle, moi, grand Dieu! que la fortune a séparé d'elle par un intervalle immense! Que vouliez-vous? J'étais un insensé, j'en conviens; je le suis encore. Sans doute on a eu pitié de mon délire; on a daigné me faire grace. Je méritais d'être puni par un exil éternel : mais je m'adressais à un ange; son indulgente bonté n'a vu en moi qu'un malade qu'il fallait ménager. Je me suis mépris affreusement; je croyais remarquer un retour favorable dans ce qui n'était qu'humanité; vous voyez combien je prenais le change. Ma passion m'exposant continuellement à me trahir, cette ame céleste m'a forcé de m'éloigner. Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai souffert dans ma solitude, n'osant approcher des lieux qui m'étaient interdits, et n'aspirant qu'à mourir.

Enfin j'allais, le désespoir dans le cœur, partir de ce triste asyle pour rendre peut-être le dernier devoir à mon père; j'allais chercher de nouveaux sujets de larmes, lorsqu'en arrivant ici, j'ai appris la nouvelle de ce fatal mariage. O madame! ô mademoiselle! Non, la foudre ne produit pas un effet plus terrible: je suis resté sans mouvement et comme frappé de la mort! En me réveillant de cette léthargie, j'ai couru chez moi comme un furieux: mon premier mouvement, je l'avoue, et j'en demande pardon au ciel, était de m'ôter la vie ; mais l'espoir , l'espoir qui n'abandonne jamais le plus infortuné , m'a fait douter de la vérité de ce rapport; j'ai voulu m'en informer à vous-même, et je vous conjure, par ce qu'il y a de plus sacré, de m'annoncer ma destinée. Je ne sais, dit madame de Saint-Cyran, si dans l'état où vous êtes je dois vous répondre. Vous me paraissez hors de vous-même; et avant d'examiner si une mère peut raisonnablement satisfaire à votre demande, je voudrais vous voir plus calme.—Eh bien, madame, je suis tranquille ; je ne le serai pas davantage quand la dernière heure sonnera pour moi. Parlez, je vous en supplie. Je vais parler, dit la plus ten-

dre des mères : mais ne m'interrompez point.

Vous êtes jeune, M. Faldoni ! votre cœur est susceptible d'impressions fortes : mais heureusement vous avez de la sagesse, et en travaillant sur vous-même, vous pourrez revenir de vos erreurs. D'autres mères que moi vous auraient peut-être écouté moins tranquillement. Vous savez, monsieur, et les lois de l'honneur vous l'ont appris, qu'il est contre la probité de porter des vœux secrets à une fille. Que voulez-vous donc que je dise, moi qui suis la mère de cette enfant, à vous, monsieur, qui venez m'avouer des choses que je ne puis approuver ? Dois-je, comme vous le demandez, vous fermer ma maison ? Je n'aime pas les remèdes violents, et votre franchise mérite de l'indulgence : il y a plus ; je n'ignore pas vos sentiments ; et peut-être qu'en me les déclarant vous avez trouvé le seul moyen de me désarmer : mais puis-je excuser votre conduite, et n'avez vous point de torts envers nous ? En supposant que deux jeunes gens qui se plaisent soient mutuellement séduits par l'amour, vous conviendrez au moins qu'un homme dont les principes doivent être mûris par l'expérience, est plus condamnable qu'une fille de dix-huit

ans. Je ne dis pourtant pas ceci pour justifier mademoiselle ; et je me réserve, dans un autre moment, de lui témoigner ce que je pense. Au surplus, voici où je voulais en venir : Si vous avez jugé que cet amour fût contraire aux lois reçues dans la société, pourquoi vous le permettre? et si vous l'avez cru légitime, pourquoi m'en avoir fait un mystère? Répondez à ce raisonnement, et quand vous m'aurez satisfaite, je pourrai consentir à vous informer du sort de ma fille. Ah, madame ! s'écria l'imprudent, la raison peut faire valoir ses droits, quand le cœur est tranquille ! Mais quelle situation que la mienne ! Aimer sans espoir d'être agréé ! voir contre mon penchant toutes les forces humaines réunies, et ne pouvoir me vaincre ! Que de combats n'ai-je point livrés avant d'oser parler ? Le ciel seul a vu mes larmes; je rongeais mon frein ; je m'enfonçais dans les déserts en rugissant comme un lion ; le sommeil, la joie, la tranquillité, tout m'avait abandonné. Las de lutter, il a fallu céder. L'homme est-il invincible, et sa puissance n'a-t-elle point de bornes comme son courage ? Ne pouvant me résoudre à remporter mon secret dans le tombeau, je l'ai déposé dans ce

cœur innocent, comme je l'aurais mis aux pieds des autels ; et j'atteste ici Dieu qui m'entend que je suis le seul coupable ! Ne condamnez point la plus vertueuse des filles ; elle a rempli toute l'étendue de ses devoirs. Je ne le crois pas, dit cette bonne mère ; ma fille, au premier mot qui vous est échappé, aurait dû m'en instruire.

Ici, Constance ! la coupable s'est levée tremblante et pouvant à peine se traîner : elle s'est approchée de sa mère, et s'est laissé tomber à ses genoux, les bras étendus et le visage inondé de larmes. Pardon, pardon, madame ! au nom du ciel, faites grace à ma faiblesse ! Je suis plus criminelle qu'on ne vous l'a dit : oui, je le suis, poursuivais-je en baisant ses pieds : vous ne connaissez pas toutes mes fautes ; il faut vous les apprendre. Je me sentais comme élevée au dessus de moi-même : une inspiration céleste était en moi. Voyez, ai-je dit en mettant des papiers sous les yeux de ma mère, voyez mon crime ! Voilà les lettres que j'ai reçues ; qu'on vous livre mes réponses ! Madame de Saint-Cyran s'est levée avec un air de dignité et de grandeur ; et me laissant prosternée dans la place où j'étais, elle s'est avan-

cée vers Faldoni qui s'éloignait dans le mouvement de sa frayeur! Qu'ai-je entendu, monsieur? Vous avez osé écrire à ma fille! écrire en secret! Si je n'écoutais que mon ressentiment, ma fille serait demain dans un cloître, et vous ne reparaîtriez jamais devant mes yeux. Mais comment justifierez-vous cette audace? Moi, la justifier, madame! s'est-il écrié avec chaleur; eh! ne vous ai-je pas dit que j'étais un insensé, que le délire m'égarait, que j'avais oublié tous les principes? Sans cet ange, dont la vertu m'a sauvé, qui sait jusqu'où j'aurais été? Ne l'en croyez point, madame, quand elle s'accuse. Voici les seules lettres que lui ont arraché mes instances: daignez les lire, et rendez justice à l'innocence. Quant aux miennes, elles portent leur excuse : vous y verrez le langage du délire, et vous ne pourrez que me plaindre.

Non, monsieur, a repris gravement ma généreuse mère, rien ne peut excuser ce procédé, et le style ne fait rien à la chose. On n'a donc qu'à se livrer à tous les crimes imaginables, en s'excusant sur son délire! Certes, où en serions-nous, s'il fallait admettre un pareil prétexte? Au reste, qu'un jeune homme,

qu'un étranger qui ne tient à aucun des nœuds de la société où il vit, cherche à surprendre par des voies détournées le cœur d'une fille imprudente, je n'en suis point étonnée; mais que cette fille élevée dans les sentiments de l'honneur, et dont le sang ne lui a transmis que des modèles de vertu, ose s'abandonner au point de répondre à des lettres furtives, voilà ce qui m'indigne, et je ne m'attendais pas à trouver cet exemple dans l'un de mes enfants ! Je vous dois cette découverte, monsieur : elle me coûte cher ! Vous m'apprenez ce qu'il faut penser de ces jeunes téméraires qui, pour être reçus avec bonté dans une famille, croient avoir le droit d'y porter le désordre, et laissent, en y allumant des feux indiscrets, les vestiges de leur passage.

Je me suis traînée sur mes genoux jusqu'à la place où était mon juge. O madame ! au nom du ciel, qu'on me jette dans un cloître ! c'est la seule grace que j'implore ! Je n'ose plus regarder ma mère, je ne pourrai plus soutenir sa présence ; et je touchais la terre de mon front en poussant des sanglots.

Levez-vous, m'a dit cette tendre mère en m'embrassant; que cette leçon vous apprenne à

vous défier de vous-même. Et vous, monsieur, observez mieux à l'avenir les lois de la décence. Vous avez de bons amis; on m'a parlé de vous avec chaleur et zèle, et des gens que je considère paraissent vous estimer: d'ailleurs, il faut bien que vous possédiez un mérite réel pour avoir su gagner le cœur de ma fille. Ces motifs me font regretter que vous n'ayez point annoncé vos desirs avec l'honnêteté qui convient: vous pouviez être agréé, parce qu'il n'entre pas dans mes principes de m'attacher aux seules considérations de fortune ou de naissance dans le choix de l'époux que je destine à ma fille; l'homme que j'aurais éloigné serait peut-être le seul qui pût la rendre heureuse, et je ne voudrais pas qu'elle eût à me reprocher de lui avoir jamais ôté la moindre portion de son bonheur.

Ah, ma mère! c'est le seul mot que j'aie pu prononcer, et je me suis laissé retomber sur mes genoux devant cette femme céleste que j'entourais de mes bras. Je pleurais, je tremblais; je voulais parler; je sentais à la gorge comme un lien qui me serrait: mon cœur était dans un tumulte inexprimable.

Faldoni s'est aussi précipité à ses pieds;

elle l'a relevé sur le champ. Que faites-vous, a-t-elle dit ? Si je compâtis à la faiblesse de ma fille, je ne dois pas à son séducteur la même indulgence. Allez remplir vos devoirs, monsieur ; le temps m'apprendra si je dois vous pardonner. Il a fait une inclination profonde, et s'est hâté de sortir, en essuyant ses larmes.

Nous partons demain pour la campagne : mon père nous a devancés ; les paquets sont faits ; tout est enlevé ; à peine ai-je du papier pour vous écrire. Adieu, adieu, chère Constance ! il semble que je m'en aille au bout de la terre. Eh ! qu'importe où je vais ? Je suis sûre de ne pas l'y voir.

Je perds Lolotte qu'on va mettre au couvent : mais M. le Curé résigne sa cure que son âge ne lui permet plus de desservir, et il a promis à ma mère de la suivre aux Ormes.

LETTRE XXXV.

A LA MÊME.

Quand viendras-tu donc me voir ? tu sais qu'en me séparant de toi, j'en obtins la promesse de ta mère. Attendras-tu que les chaleurs rendent ton voyage impossible ? Viens, cousine, ah ! viens promptement ! Mon cœur est dans une affreuse mélancolie. Que le temps est long, quand on est seule dans la nature ! Je regarde autour de moi, je ne vois personne qui puisse me comprendre et me répondre.

Qu'est-il devenu ? que fait-il ? où est-il ? depuis un mois qu'il est parti, je n'entends plus parler de lui. Peut-être il pleure un père : ce silence m'accable.

L'ennui de la vie que je mène se joint à mes tourments secrets. J'ai sans cesse à soutenir la présence du plus sévère des hommes. Hélas ! il me fait un crime de ma tristesse et de l'état de langueur où je suis : il me reproche les maux que je souffre, comme si je pouvais les éviter ! Je vois que ma mère est sensible à

mes peines, mais qu'elle n'ose le témoigner.

O mon amie ! où es-tu pour me consoler ? presque tous ces gens qui m'entourent me sont étrangers. Le désœuvrement de la campagne, où l'on se trouve plus réuni qu'à la ville, fait que je suis obsédée d'importuns. Mon frère arrive de ses voyages : j'étais si jeune quand il est parti, qu'il m'est absolument inconnu. Que de persécutions peut-être il me prépare ! je ne jette qu'avec effroi mes regards sur l'avenir, et quand je songe à cette lueur de félicité dont je viens de jouir pendant quelques mois, mon cœur se resserre : le chagrin me saisit, j'ai regret de n'avoir point suivi le mouvement qui me poussait vers la retraite. Je fais aujourd'hui ce que je ferai demain, ce que je ferai dans huit jours ; cette allure monotone me fatigue. On se promène machinalement ; on fait le tour de ces grands bois qui ne disent rien ; on prend des livres qu'on ne lit pas, et l'on finit par s'ennuyer.

LETTRE XXXVI.

A LA MÊME.

MON frère est arrivé : depuis son retour, nous sommes dans les fêtes et les visites : il faut recevoir tout le voisinage, et courir d'une terre à l'autre : c'est un mouvement perpétuel. Ton cousin, ma chère Constance, est grand et bien fait ; il a de l'élégance dans les manières : mais je le trouve un peu railleur, et je reconnais à ses airs de hauteur, le digne fils de mon père. Il me témoigne des attentions particulières, et nous n'aurons pas de peine à nous lier, s'il veut s'y prêter. Il est doux d'avoir son frère pour ami : c'est une disposition faite par la nature ; on n'a qu'à la suivre. Un frère est un autre nous-même ; le même sang coule dans nos veines ; le même flanc nous a portés ; pourquoi la sympathie de caractère ne se trouverait-elle pas dans nos ames ; quand d'ailleurs toutes les choses sont tellement confondues, qu'elles paraissent ne faire de nous deux qu'un seul être ? Je suis très portée à le chérir : mais

la confiance, l'intimité, cet abandon du cœur, ces délicieux épanchements, ah, cousine! ces biens n'appartiennent qu'à l'amitié, et le sang n'a rien à dire à tout cela.

L'amitié! le plus précieux des bienfaits du ciel! ce n'est pas l'ouvrage d'une heure de l'obtenir et de la mériter! Il faut l'épreuve de toute la vie; il faut, comme nous, avoir vécu dans le cœur l'une de l'autre, dès la plus tendre enfance; avoir déployé, dans les différents événements, toute l'énergie de ce sentiment; il faut pour ainsi dire s'être uni de toutes les forces de son ame à l'objet de son penchant, et c'est ce que nous avons fait. Avec quel attendrissement je me rappelle les premiers temps de ma vie, avant que les affaires de madame d'Armiane l'eussent forcée de t'emmener à Paris! Je vais souvent revoir ce couvent où nous fûmes élevées, ce jardin qui était le but journalier de nos promenades, ces bonnes religieuses qui nous aimaient. Heureux âge, où l'ame est libre, où la joie est pure, où les souvenirs n'ont rien d'amer! Il s'échappe avec l'enfance; il se perd, mon amie, comme toutes les choses de la nature, et ne laisse après lui que des plaisirs trompeurs et des peines trop réelles.

Quand nous nous sommes quittées, combien ce moment nous fit verser de pleurs ! Que de promesses de nous revoir un jour, pour n'être plus séparées ! Combien de fois dans nos embrassements, avons-nous juré d'être à jamais unies ! Nous raisonnions comme des enfants : rien ne paraissait impossible à nos vœux : nous franchissions l'espacequ'allaient mettre entre nous les hasards et toutes les chances de la vie. Je me souviens encore de nos adieux, de ces gages donnés et reçus, de ce tilleul pris à témoin de nos serments : tu vois, cousine, où nous en sommes ! actuellement éloignées comme si nous vivions aux deux bouts de la terre, à peine avons-nous la liberté de nous écrire, et ce n'est pas sans précaution.

Que d'efforts n'as-tu pas faits pour obtenir ici qu'on me laissât passer quelques mois auprès de toi ? Cruelle ! ah, cruelle Constance ! pourquoi l'as-tu sollicité ce fatal voyage ? Que ne restais-je dans des lieux où rien ne m'intéressait ? Hélas ! est-ce bien toi que j'en accuse ? Ne devais-je pas suivre ma destinée ? Puisqu'il était écrit que l'infortune m'attendait à Paris, aurais-je pu l'éviter ? Je bénirai tou-

jours le temps où je t'ai vue, où tes consolations touchantes modéraient mes peines. Tu m'avais prédit tout ce qui m'arrive : mais en même temps, avec quelle bonté tu savais opposer à toi-même, à tes réflexions, les aimables chimères de l'avenir! Combien de fois tes larmes se mêlaient aux miennes, lorsqu'après d'humiliants aveux, je cachais ma honte dans tes bras! Tu me plaignais d'aimer; mais tu osais bien ajouter que cet état, tout violent qu'il est, te faisait envie! Toi m'envier! Ah, grand dieu! préservez mon amie d'un pareil sort!

Enfin nous avons dû nous quitter encore. Tu ne peux imaginer le supplice de cette dernière séparation; il semblait qu'on m'arrachât le cœur; en te perdant je croyais avoir tout perdu, jusqu'au sentiment de la douleur : tu m'as vue, en t'embrassant, morne, immobile, ne proférant pas un mot, ne versant pas une larme. Hélas! j'allais renoncer à toutes les douceurs de ma vie. Chère cousine! depuis ce moment je n'ai fait que languir : tu étais ma sauvegarde; auprès de toi je le voyais avec plus d'assurance; absent, j'avais le plaisir d'en parler avec toi; nos entretiens ne tarissaient point;

les jours n'y pouvaient suffire ; nos nuits s'écoulaient comme des heures. Qu'avions-nous donc tant à nous dire ? les indifférents ne le conçoivent pas : ah ! combien je le conçois ! Que le ciel me rende quelques-unes des ces journées paisibles que nous remplissions de notre félicité ! Viens, mon aimable amie ! amène cette tendre mère et tout ce qui t'intéresse ! je te réserve un appartement délicieux ; ce sera le temple de l'amitié : c'est là que j'irai porter tous les jours mes vœux et mes offrandes. Oh ! que d'encens je brûlerai pour la déesse ! que d'adorations je lui promets ! Viens ! viens ! ne tarde plus, car je meurs d'impatience.

LETTRE XXXVII.

A LA MÊME.

Ainsi mon espoir est détruit ! Ce voyage annoncé depuis si longtemps ne se fera point ! Tout paraissait réglé ; une maladie survient à ma tante, et il faut rester ! Quelle contrariété ! Rien n'est plus cruel que la privation d'un bien qu'on espérait : j'y comptais ; j'avais disposé dans mon idée mille choses qui ont été renversées d'un souffle, comme les châteaux de cartes que nous bâtissions autrefois. Eh bien, mon amie ! peut-être ne nous reverrons-nous jamais ; un pressentiment me l'annonce ; quand j'ai reçu ta lettre, il s'est élevé dans mon esprit avec une force terrible : le cœur m'en a battu ; j'ai dit : Voilà qui est fait ! Constance est perdue pour moi. J'en veux à ma folle imagination de prendre ainsi les devants sur tous les maux : mais elle est incorrigible, et jusqu'au moment où je t'aurai revue, je ne serai pas tranquille.

Nous dînions ces jours passés, à deux lieues des Ormes, chez la baronne de Nancé. J'étais

à table auprès d'une jeune femme de vingt ans, qui a de la figure, de l'esprit et de la gaieté. Après un quart-d'heure d'entretien, elle semblait être liée avec moi comme si nous nous étions toujours vues. Je m'avisai de la questionner sur un homme qui était placé près de mon frère; elle me dit: C'est mon mari; mais n'en demandez pas davantage, car je ne le connais pas. Je souris, et je la priai de m'apprendre pourquoi son mari lui était si peu connu. Que voulez-vous? reprit-elle. J'avais seize ans quand je l'épousai; j'étais au couvent, et je n'avais aperçu le monde qu'à travers les grilles d'un parloir: mon père s'avisa de jeter les yeux sur ce monsieur que vous voyez, et dit avec la gravité paternelle. Voilà l'époux qui convient à ma fille: il en toucha deux mots à ma mère qui y donna les mains: je n'en fus avertie qu'un seul jour avant le contrat, et seulement parce que j'y étais nécessaire. On me fit voir celui dont il s'agissait, ou plutôt on l'amena pour me voir: il trouva que je lui convenais: quand il n'eût eu que la figure humaine, je l'aurais trouvé charmant, car je n'aspirais qu'à être libre, et je m'ennuyais fort de la vie que je menais. Tout s'arrangea promptement: je

fus tirée du cloître, ajustée, parée, et présentée à l'autel où je dis tout ce qu'on voulut. De là, je me laissai conduire chez mon époux à qui je déclarai, au bout de quelque temps, que mon projet était de vivre indépendante, et que de son côté il serait le maître d'agir comme il lui plairait. Ce langage l'étonna d'abord; mais il prit enfin son parti, et je n'ai plus entendu parler de lui. C'est un hasard merveilleux qu'aujourd'hui nous soyons sous le même toit.

O ma chère Constance ! as-tu rien entendu de semblable ! et voilà ce qu'on appelle des mariages de convenance! Serait-il vrai? n'est-ce pas une fable? Cette jolie femme se nomme madame d'Arbon : elle veut être mon amie; mais quelle société faire avec de telles gens? Graces à mon frère, elle n'est pas sans adorateur; il paraît fort assidu auprès d'elle; et ce que j'admire, c'est avec l'agrément du mari lui-même qui, en se vantant de la connaître, a fait son éloge comme il eût fait celui de sa voisine.

LETTRE XXXVIII.

FALDONI AU CURÉ.

C'est au milieu des sanglots que je vous écris : recevez les premiers épanchements de ma douleur. J'ai perdu mon père : l'image de la destruction m'environne ; je ne vois partout que des objets de deuil ; tout est mort autour de moi. Avec quel regret je m'étais séparé de vous ! je laissais mon ame aux lieux que vous habitez. Cette maison chérie, cet objet doux et terrible dont l'idée me poursuit, ces illusions de l'espoir, il fallait tout quitter ! J'allais revoir un père mourant, une famille dans les larmes, une habitation rustique où la vertu m'avait donné d'utiles leçons trop peu suivies. C'est dans un mélange d'effroi, d'anxiété, de trouble et de desir, que j'approchai de Livourne. En arrivant dans la campagne de mon père, je fus saisi de tristesse. La maison du Pasteur fut le premier objet qui me frappa : les peupliers qui jadis avaient été plantés près de l'entrée, n'existaient plus : la petite école qui en était voisine, avait disparu : je reconnus, à côté du

presbytère, une place où nous allions jouer; j'y vis des enfants rassemblés: en me rapelant les moments heureux et tranquilles que j'avais passés dans cette solitude, mon cœur s'émut, et je me sentis mouillé de larmes. Impatient d'arriver, je poursuivis ma route: notre maison s'offrait de loin sur une éminence: du moment que je l'aperçus, mon agitation devint si forte que je fus contraint de m'arrêter. Que d'événements avaient troublé ma vie depuis que j'étais sorti de mes foyers! que de projets évanouis! que d'espérances détruites! Je revenais, et ne rapportais avec moi que des regrets! Au milieu de ces tristes réflexions, je parvins jusques dans la cour, sans rencontrer personne: les appartements étaient ouverts; la nuit commençait à tomber; les objets se confondaient à mes yeux. Quand j'entrai dans la chambre de mon père, je fus frappé d'un spectacle terrible: un vénérable ecclésiastique était assis auprès du lit, et prononçait des prières, à la lueur d'une bougie. Je m'écrie; je m'élance vers ce lit de mort; j'ouvre les rideaux; je vois mon père étendu sans mouvement. O douleur! je ne sais ce que je devins; je me laissai tomber sur mes genoux;

ma tête s'était penchée sur ce corps immobile; je ne pouvais le quitter: mes larmes coulaient par torrents; j'appelais mon père; je le conjurais de r'ouvrir les yeux pour me laisser jouir de ses derniers regards; je disais avec des sanglots: Il est mort, et je ne l'ai point vu! je ne l'ai point embrassé! je n'ai pas reçu ses adieux! O mon père! que n'étais-je auprès de toi quand tu passais dans un meilleur monde! tu m'aurais béni pour cette vie et pour l'autre; j'aurais recueilli tes dernières paroles; elles auraient porté la consolation dans mon ame: tes conseils m'auraient éclairé sur les écueils de la vertu, et sur les peines de la vie: près de te réunir au souverain maître, tu l'aurais prié pour moi.

Ah, monsieur! les philosophes nous disent que la nature est un préjugé: mais puissent-ils ne jamais sentir le poids qui tomba sur mon cœur, quand je pensai que mon père avait emporté dans le cercueil l'idée de mon indifférence et de mon oubli! Depuis six ans que je l'avais quitté, la fougue de mes passions, l'effervescence de ma jeunesse et la distraction de mes voyages, me l'avaient fait négliger: voilà mon premier crime! le ciel m'en

a puni. Bientôt je me suis précipité dans une foule d'erreurs, et tous les sentiments honnêtes se sont éteints dans mon ame. La mort de mon père, en me montrant l'abîme qui sépare cette vie passagère de l'éternité, a dessillé mes yeux : je sens qu'il doit exister un autre monde destiné pour le châtiment du vice et la récompense de la vertu : je me dis qu'un jour je retrouverai les objets de ma tendresse, et que je n'en suis séparé que pour un temps : l'ombre de mon père se présente à moi dans le silence de la nuit ; je crois l'entendre qui m'apelle; il semble m'annoncer que je ne tarderai pas à le joindre. Qu'on meure jeune ou vieux, c'est une différence de quelques années : plus on vieillit, plus on a de regrets : la jeunesse est l'âge le plus convenable pour sortir de la vie ; on ne laisse rien après soi.... Rien! Ah, dieu! pourrais-je oublier celle qui m'attache au monde ?

LETTRE XXXIX.

THÉRÈSE A CONSTANCE.

Mon père est obligé d'aller à Paris pour un procès : il te verra, Constance ! que j'envie son bonheur ! Qu'il est déja loin le temps où nous pouvions nous voir et nous entendre ! La vie est une chaîne continue de plaisirs et de peines, de jouissances et de privations. Quand on est bien dans un lieu, pourquoi ne pas s'arranger pour y rester ? à quoi bon se transporter sans cesse dans des situations diverses ? et que gagne-t-on à se déplacer ? Je n'oublierai jamais l'année que j'ai passée auprès de toi ; ce sera l'époque de ma félicité ; et quand je voudrai juger si je suis heureuse, je comparerai mon sort à celui dont tu m'as fait jouir. Adorable cousine ! que tu es aimée ! mais que tu mérites de l'être !

Nous voilà seules à la campagne ; car mon frère a jugé à propos de suivre à la ville madame d'Arbon, et j'en suis quitte au moins pour quelque temps. Le Curé nous

tient fidèle compagnie ; ses paroles descendent dans mon ame comme un rayon de lumière. Dans la mélancolie qui me possède, je n'ai de douceur que celle de l'entendre. Je vais quelquefois me prosterner dans la chapelle, et j'y passe des heures entières, immobile, baignée de larmes, conjurant le ciel de m'arracher mon fatal amour, et de me rendre à moi-même : en sortant de cet asyle sacré, je respire plus librement, je me sens plus de courage. Ah, Constance ! qu'il est doux de s'adresser au Dieu de consolation dont on espère le secours ! Que je plains ceux qui se sont ôté la dernière ressource, en rejetant l'idée de cette bonté souveraine ! Insensés, qui ne songent pas que dans le malheur il ne faut rien attendre des hommes, et que la Divinité est l'unique espérance qui reste à l'affliction ! Il vient un temps, mon amie, où les yeux s'éclairent sur les illusions du monde ; ce qu'on avait trouvé séduisant n'a plus de charmes ; on se dégoûte des jouissances d'un autre âge ; nos penchants se succèdent et se détruisent avec une rapidité singulière ; nous sommes étonnés de regarder avec indifférence ce qui avait fait longtemps le but de nos plus chers

desirs : alors que devient notre cœur dans le vide affreux que le temps et les événements y font naître ? N'est-ce pas un bien grand bonheur de pouvoir tourner ses regards vers l'unique objet d'espoir inaccessible aux révolutions de la fortune ?

On a reçu des lettres d'Italie : Faldoni a perdu son père. Je ne suis guère plus heureuse : tu sais que le mien est mort pour moi. Monsieur de Saint-Cyran me traite avec une rigueur que les droits du sang ne peuvent autoriser, et que la nature semble interdire. Je n'ose le regarder ni lui parler qu'en tremblant : quand l'inquiétude me fait consulter ses yeux ou les traits de son visage, le moindre changement que j'y vois me remplit d'alarmes : je passe ma vie à l'étudier et à le craindre : son aspect terrible et menaçant me poursuit jusques dans mes songes.

Dis-moi donc pourquoi mon ame est contristée comme aux approches d'une grande infortune. Je ne suis ni crédule ni superstitieuse ; mais je crois que la nature daigne quelquefois nous présager par de secrets avis les dangers qui nous menacent ; je suis convaincue qu'il existe en nous des pressentiments de ce que

nous devons espérer ou craindre: soit que ce mouvement intérieur nous vienne du ciel, ou qu'il naisse de l'instinct placé autour de nous comme une garde bienfaisante, il est certain que ses notions ne m'ont jamais trompée. Providence du ciel! qu'avez-vous résolu de moi? Suis-je destinée à de nouvelles épreuves? Hélas! cousine, j'ai tant souffert depuis six mois! Jeunesse, santé, fraîcheur, enjouement, j'ai tout perdu; je ne suis plus que l'ombre de ton amie; je ressemble à ces fantômes qui se traînent au bord de leur tombe.

Où est-il maintenant? Pourquoi s'éloigner? J'étais si bien auprès de lui! J'en veux à toute la nature de mes chagrins: mon humeur n'est plus supportable: Deschamps en est souvent la victime; je la gronde d'avoir favorisé cet amour qui ne pouvait être que malheureux. Qu'on est à plaindre, mon amie, d'être environnée de séductions! Elles nous obsèdent jusques dans l'intérieur de nos asyles, et nous n'avons pas même un refuge auprès de la couche où nous reposons nos peines, dans le coin de retraite où nos pères nous laissent du moins la liberté de gémir. Je n'aime point à retourner sur le passé: j'aurais dû, je le

sens, prémunir ma raison contre un penchant funeste, ou le rompre dès que j'ai pu l'apercevoir. Serait-il une vengeance attachée à poursuivre les enfants rebelles? je le crains; l'image de mon père ne me laisse point de repos: mais comment obéir? Un éternel malheur, une vie affreuse, insupportable, serait le prix de mon sacrifice. Ah! qu'on ne me demande que ma vie; je suis prête à la rendre à celui qui me l'a donnée: mais ma perte entraînerait celle d'un autre, ai-je le droit de le sacrifier? S'il m'a remis sa destinée, dois-je abuser de ce dépôt? Ce ne sont là que des sophismes, il est vrai; cependant je les écoute; et quand je suis déterminée à me soumettre, je vois ce spectre; il m'arrête; il me montre son cercueil ouvert, et mes projets s'évanouissent. Pardonne-moi, grand Dieu, si j'ose désobéir aux lois paternelles! Cette révolte n'est pas l'ouvrage de mes sens: un père n'est qu'un homme; il peut se tromper et nous égarer: mais la voix qui me crie de céder à un amour honnête, de ne point causer le malheur d'un être sensible, cette voix est celle de la nature, et peut-être la tienne. Puisque ma mère est pour moi, je ne suis pas entièrement coupable,

et j'ai du moins autant de raison de le croire que d'en douter.

LETTRE XXXX.

LE CURÉ A CONSTANCE.

MADEMOISELLE,

Le long silence de votre amie vous inquiète. Elle me charge de vous répondre, parce qu'elle est malade et dans l'impuissance d'écrire. Rassurez-vous cependant; son état jusqu'à présent est moins dangereux qu'il n'est pénible : vous en connaissez le principe; je sais qu'elle n'a point de secret pour vous, et que vous lisez comme moi dans cette ame que j'ai formée. Combien vous devez la plaindre, et que vous seriez attendrie de la voir aujourd'hui! Cette fleur si précieuse et si belle est déja languissante ; l'orage d'un moment la courbe et la flétrit. Depuis deux mois, mademoiselle de Saint-Cyran, attaquée d'une langueur secrette, nous offre toutes les gradations du dépérissement : sa malheureuse mère le voit,

et elle gémit de ne pouvoir y rémédier. Elle me conjure de sauver sa fille : mais que puis-je faire entre deux infortunées dont le sort ne dépend ni de l'une ni de l'autre ? Thérèse est-elle libre de ne pas sentir ce qu'elle sent ? est-il en madame de Saint-Cyran de bannir cette langueur, en réunissant deux êtres nés pour s'aimer ? Voilà ce que je dis, et mes secours se bornent aux consolations de l'ame. C'est un pénible emploi d'être réduit à ces soins insuffisants, quand on voit périr autour de soi les objets les plus chers !

Cette maison que j'ai vue si gaie, si brillante, est maintenant l'image du deuil et de la douleur : ce n'est plus qu'une solitude où l'on ne se rencontre plus. Madame de Saint-Cyran voudrait ne pas quitter la chambre de sa fille; mais elle craint de la gêner, et le tableau qu'elle y voit brise son cœur maternel : jamais elle n'en sort sans des ruisseaux de larmes. Cruelle enfant ! disait-elle hier en la quittant, elle me donnera la mort : mais je ne dois, ajoute-t-elle, accuser que moi; j'aurais prévenu le mal si j'avais eu le courage d'en éloigner les causes.

Souvent je vais m'asseoir auprès du lit

de ma chère Thérèse ; et quand elle est disposée à m'entendre, je rassemble autour d'elle toutes les consolations que cette ame aimante peut recevoir. Combien de fois elle m'a parlé de vous ! elle est persuadée qu'elle ne vous reverra plus; et quand cette idée la saisit, toute sa douleur se renouvelle. Jamais la piété n'eut tant d'empire sur une ame vertueuse : il semble que ses affections repoussées par les obstacles, refluent vers la Divinité avec une force invincible : c'est un ange qui adore l'Être suprême. Moi qui ai vieilli dans le ministère sacré, je porte envie à ces religieux élans qui l'élèvent jusqu'au Créateur. Ame divine ! la terre n'est pas digne de la garder ; elle est faite pour un meilleur monde ; elle y sera plus heureuse. Et qu'est-ce que l'habitation des hommes? Un séjour de larmes, d'injustices et de désespoir.

Pardon, mademoiselle ! je m'écarte, et mon cœur indigné croit se parler à lui-même. Je vous écrirai, si vous le trouvez bon, et je vous rendrai un compte fidèle de l'état de votre amie. Prodiguez-lui vos lettres touchantes ; elle en a besoin ; c'est un baume sur sa plaie : je vois, quand elle me parle de vous,

le coloris renaître sur son teint. Quand elle a l'esprit un peu libre, elle se fait apporter une cassette où sont vos lettres ; elle les éparpille autour d'elle ; ses yeux les dévorent ; quelquefois sa bouche les presse avec ardeur : un soupir lui échappe. Charmante amie ! dit-elle ; et son émotion est si vive qu'elle est forcée d'interrompre sa lecture.

LETTRE XLI.

A LA MÊME.

MADEMOISELLE de Saint-Cyran est descendue aujourd'hui : elle était appuyée sur sa gouvernante, et a fait plusieurs tours dans les jardins. Quand sa mère a paru, elle l'a saluée sans lui dire une parole, a pris une de ses mains qu'elle a portée contre ses lèvres, et s'est assise auprès d'elle. Nous gardions tous le silence, et cette scène muette a duré quelque temps : enfin madame de Saint-Cyran, le cœur gros de tristesse, a passé un de ses bras autour de sa fille, et l'attirant doucement, elle a pressé de sa bouche les joues de l'infortunée. Thé-

rèse a soupiré, ses yeux se sont gonflés, et les larmes ont coulé. Ah, madame! a-t-elle dit, que pensez-vous de moi? que j'ai honte de ma douleur! suis-je donc une insensée? pourquoi pleurer? quelles sont mes peines? O ma mère! vous m'aimez, et je me crois malheureuse! je ne méritais pas tant de bonté. Madame de Saint-Cyran la consolait, et les espérances qu'elle lui montrait dans l'avenir semblaient la ranimer.

Cet après-midi, elle s'est senti un peu de force, et elle nous a proposé de la conduire à la ferme de sa nourrice. Je prévoyais combien cette visite allait l'agiter, et je voulais changer ce dessein; mais elle a insisté, et nous sommes partis dans une voiture, elle, sa mère, sa gouvernante et moi. Justine s'est jetée à son cou; mais en la regardant, elle a reculé de surprise. Comment me trouvez-vous, nourrice? a dit votre amie; me reconnaissez-vous encore? Le temps n'est plus où vous me félicitiez sur ma fraîcheur: vous voyez que tout change. Justine a pleuré, et n'a pu lui répondre. Allons, donnez-moi le bras, a repris Thérèse, et montrez-moi votre jardin; on dit que vous l'avez embelli; je serai

charmée de voir votre ouvrage : et se tournant vers moi ; N'admirez-vous pas, monsieur, l'arrangement et la propreté de cette maison ? aussi c'est celle de ma Justine. La pauvre nourrice était hors d'elle-même, elle a rencontré son mari, et lui a dit quelques mots ; ensuite elle nous a menés dans le jardin. Thérèse se traînait avec peine, et de temps en temps elle était forcée de se reposer. En entrant dans un petit bois qui bornait le potager, elle a fait un cri de surprise, et m'appelant, Où sommes-nous ? a-t-elle dit comme frappée de terreur : voyez donc, monsieur ; c'est le même berceau, la même fontaine, la même disposition des arbres ! Quel démon a pu venir ici pour me tracer des scènes douloureuses ? et elle fondait en larmes. Justine lui a raconté le séjour qu'un étranger avait fait chez elle ; mais il fallait entendre l'éloge qu'elle faisait des vertus de son hôte ; il fallait voir les regards de Thérèse s'enflammer de joie et de tendresse : car elle l'avait reconnu. Quand Justine parlait des actes d'humanité de Faldoni, et des secours qu'il portait aux pauvres familles du village, Thérèse demeurait immobile, les bras pendants, les yeux fixés sur sa

nourrice, dans l'impatience de recueillir les moindres circonstances. Quel homme! a-t-elle dit enfin en me regardant : ah, monsieur! et c'est lui!... elle s'est arrêtée; elle a porté son mouchoir à ses yeux, et, s'avançant dans le bosquet, elle a vu sur les arbres quelques chiffres tracés. Elle s'est tournée vers sa nourrice: Ce que vous me racontez de ce généreux étranger me touche, a-t-elle dit; et s'il revient jamais ici, assurez-le bien de l'intérêt que j'ai pris à son histoire. Alors s'approchant de sa mère : Chère maman! la bienfaisance doit être récompensée. Sans doute, a répondu cette bonne mère qui devinait sa fille. Thérèse alors a détaché un ruban de son sein, et le donnant à Justine, Vous lui remettrez ceci de ma part : oui, vous pouvez me nommer; c'est un prix que j'accorde à sa vertu. Elle n'avait pas achevé ces mots, qu'étonnée de ce qu'elle avait fait, elle s'est jetée dans les bras de sa mère. Madame de Saint-Cyran la couvrait de baisers : nous étions tous saisis d'attendrissement : cette charmante fille nous avait communiqué son enthousiasme.

On nous a présenté les deux amants que Faldoni avait mariés : c'était un couple si heu-

reux, si charmé l'un de l'autre, qu'il faisait envier son sort. Voilà pourtant, disait Thérèse, un mariage d'inclination qui réussit !

Nous avons trouvé dans la maison un goûté préparé par le mari de Justine : Thérèse a mangé de tout; elle était gaie; elle avait repris ses forces. Madame de Saint-Cyran ne se lassait point de la contempler; ses yeux brillaient de plaisir; elle me faisait remarquer l'appétit de sa fille, et elle bénissait la course que nous avions faite. Pour moi je craignais les suites de cette violente agitation, et je voyais à regret cet appétit désordonné qui pouvait être funeste. En effet, nous n'étions pas au château que Thérèse a commencé à se plaindre : le soir, elle a ressenti un accès de fièvre accompagné de frisson et de délire : actuellement elle est plus calme, et nous espérons que cette secousse amènera pour elle une crise heureuse.

LETTRE XLII.

A LA MÊME.

Un étranger m'a fait prier de me rendre à la grille du château; c'était Faldoni. Nous nous sommes précipités dans les bras l'un de l'autre: il avait peine à respirer. Est-elle ici? a-t-il dit; puis-je la voir? voulez-vous me présenter chez elle? Je lui ai répondu qu'une cruelle consomption la jetait dans un état de langueur et d'abattement qui l'empêchait de quitter sa chambre. Il a frissonné en m'écoutant; ses yeux étaient égarés; sa voix n'articulait que des mots sans suite: enfin ses larmes sont sorties avec abondance; il m'a pressé contre son sein. Allons, disait-il, allons voir cette bonne mère: elle doit être bien affligée! Si je peux seulement m'approcher de la porte de sa fille, écouter le son de sa voix, entendre ses mouvements, je m'en retournerai plus tranquille; et il m'attirait d'une main tremblante.

Je l'ai conduit dans les avenues: en approchant du château, il m'a conjuré de m'arrêter; ses

pieds refusaient d'avancer ; un nuage était sur sa vue ; enfin nous sommes arrivés. Je l'ai fait asseoir, et passant dans la chambre de madame de Saint-Cyran, je l'ai prévenue du retour de Faldoni. Mille mouvements confus se sont élevés dans son ame : elle témoignait quelque répugnance à recevoir l'auteur des maux de sa fille ; elle craignait d'éprouver une impression pénible ; elle s'est pourtant déterminée à le voir. Il est entré avec une contenance triste et grave : je l'ai laissé pour aller préparer mademoiselle de Saint-Cyran à sa visite. Je craignais de lui prononcer un nom qu'elle n'entend jamais sans trouble, quand sa nourrice est entrée. Mademoiselle, a-t-elle dit toute essoufflée, monsieur Faldoni est ici, je l'ai vu ! L'imprudente allait poursuivre ; mais j'ai fait un cri, en voyant le visage de votre amie couvert de la pâleur de la mort. Ses femmes l'ont secourue ; je suis sorti ; et quelques moments après, je suis revenu avec sa mère. Dès qu'elle a paru, Thérèse a étendu ses bras vers elle, et les a laissé retomber sur ses genoux. O madame !... elle n'a pu dire que ce mot, et sa voix s'est étouffée dans les larmes. Madame de Saint-Cyran l'a pressée contre son cœur.

Ma chère enfant, disait-elle, chère fille de mon amour! pourquoi cette douleur éternelle? ne suis-je pas votre mère, et toujours disposée à prévenir vos moindres vœux? et elle a passé doucement un mouchoir sur les yeux de sa fille pour essuyer ses pleurs. Thérèse a tenu quelque temps son visage caché dans le sein de sa mère; puis se relevant avec la plus forte émotion: Il est donc ici?... Il voudrait vous voir, a repris madame de Saint-Cyran. — Me voir, me voir! Elle a rougi, pâli; sa voix s'est altérée. Eh! que verra-t-il? un fantôme, une victime que le tombeau réclame; et portant la main sur son cœur: A quoi bon cette visite? n'est-il pas là? son image peut-elle me quitter? je verrais ses larmes; j'entendrais ses plaintes, et j'en serais déchirée: épargnez-moi ce tableau! — Eh bien! ma fille, il ne se présentera point, et je vais vous satisfaire. — Il ne se présentera point? hélas! je ne le verrai donc plus! Mon Dieu! que le cœur est faible! ah! qu'il entre et qu'il jouisse de son triomphe! qu'il voie l'état où je suis reduite; et s'il a quelque pitié, il cessera de nourrir des sentiments qui font le malheur de tous deux. Elle n'avait pas fini que Faldoni courait à ses pieds: il était resté

à la porte de la chambre, attendant son sort; il a paru transporté de douleur et d'effroi : il a levé les bras, et s'est prosterné sur le parquet. Thérèse l'a reconnu, et portant les yeux vers le ciel, elle les a fermés presque aussitôt. Sa mère la tenait embrassée, et disait à Faldoni de s'éloigner : mais que pouvait-il entendre ? renversé aux pieds de son amante, l'œil attaché sur elle, la bouche ouverte, l'oreille attentive, respirant à peine, tremblant de tout son corps, il attendait les premiers mouvements de Thérèse, avec une impatience mêlée d'effroi. Enfin elle a repris connaissance : Faldoni s'est levé, l'a contemplée de tous ses yeux, et lui a bégayé quelques mots qu'on ne pouvait comprendre. Vous voyez, monsieur, a-t-elle dit gravement, quel est le fruit d'une liaison clandestine ; et se tournant vers sa mère : Pardonnez-moi, madame ! le ciel m'a bien punie de mes erreurs ! O mon cher pasteur ! (s'adressant à moi) dans quel état vous me voyez ! Comme les passions nous humilient ! j'ai besoin qu'un homme vienne me consoler ! sans lui je n'existerais plus, ou je n'existerais que pour souffrir ! (Et regardant Faldoni) : Pourquoi revenir ici ? qu'espérez-vous désor-

mais? hélas! je ne suis plus celle dont les agréments pouvaient vous plaire : ma jeunesse est flétrie : j'ai déja un pied dans le cercueil; et voyant qu'il pleurait : Séchez vos larmes, Faldoni, a-t-elle repris avec douceur et tendresse; elles sont inutiles; je ne puis être à vous : un père m'a déclaré sa volonté; un père menaçant tient sa malédiction suspendue sur ma tête, si je n'abandonne mes chimériques projets : cette tendre mère qui m'entend ne peut me sauver de l'oppression, et n'a comme moi que la ressource de ses plaintes. Renonçons à l'espoir d'être unis : il n'y faut plus penser. Vous trouverez chez ma nourrice un gage de mon amitié; conservez-le pour moi; il attestera éternellement à votre cœur la vérité de mon attachement : Et laissant échapper un soupir: Une amitié si tendre, un penchant que le ciel semblait avouer, suivi d'effets si terribles! non, il n'y a point de bonheur sur la terre. Je ne vous dis point adieu; ce mot me coûte trop à prononcer : mais à quoi sert de nous revoir? Si vous pouvez me fuir, si vous pouvez m'oublier, si, en perdant mon idée, vous pouvez être plus heureux ou plus tranquille, oubliez-moi, j'y consens; fuyez! et qu'un autre objet

adoucisse en vous le sentiment de ma perte. Elle allait poursuivre encore ; un torrent d'expressions se portait sur ses lèvres ; cette fille éloquente et sensible, après de longs jours de silence et de contrainte, éprouvait le besoin de soulager et d'épancher son ame. Faldoni, dans l'accablement où l'avaient plongé les paroles de son amante, s'est approché d'elle avec un mouvement de terreur, et reprenant sa place à ses pieds : Au nom de ce Dieu bienfaisant dont vous êtes l'image, au nom de cette tendre mère et de ce digne ami, dirai-je au nom de mon amour ! ayez pitié de moi, mademoiselle, ne m'accablez pas de ces cruelles menaces ! Pourquoi voulez-vous ma mort ? et nous tendant les mains, il nous conjurait d'intercéder pour lui. Ma chère Thérèse, a dit madame de Saint-Cyran, si cet espoir peut te rendre la vie, compte que je ferai tout pour te servir, et qu'il ne tiendra pas à moi que tu ne fasses le bonheur de cet honnête homme : il en est digne, et ses vertus justifient ton choix. Un doux sourire a brillé sur le visage éteint de votre amie : O chère maman ! vous daignez excuser ma faiblesse ! vous relevez le courage de votre fille en avouant ses vœux ! eh bien !

a-t-elle ajouté en adressant la parole à Faldoni, recevez l'engagement que je prends de n'être jamais qu'à vous. Il s'est levé dans le transport de sa joie ; il a joint ses mains vers le ciel : il essayait de parler ; il pleurait, il s'agitait, et ne pouvait que murmurer sa reconnaissance. J'étais ému jusqu'aux larmes ; je me suis écrié : Grand Dieu ! change le cœur inflexible d'un père ! qu'il cesse enfin de s'opposer aux intentions de la nature et à la félicité de ce couple innocent ! fais que je les conduise à tes autels ! que je sanctifie leur chaste amour, et qu'avant de me réunir à toi, mes derniers regards soient témoins de leur bonheur ! Alors Faldoni, pliant un genou devant son amante, a pris le bas de sa robe et l'a pressé contre sa bouche. Ange du ciel, a-t-il dit, vous que je n'ose encore appeler du doux nom d'épouse ! je vous jure une tendresse éternelle : que le moment affreux où je cesserais de vous aimer soit le dernier de ma vie ! Une rougeur charmante s'est répandue sur les joues de Thérèse ; son cœur et sa tête commençaient à s'échauffer ; elle a desiré d'être seule, et nous l'avons quittée pour lui laisser recueillir en paix ces premiers instants de plaisir.

LETTRE XLIII.

THÉRÈSE A CONSTANCE

POURQUOI m'a-t-on rappelée à la vie ? est-ce pour me préparer à de nouvelles douleurs ? Mes jours allaient s'éteindre.... Il est revenu, il a paru ! Mon cœur s'est ranimé ; mon sang a repris son cours ; la joie depuis si longtemps bannie de mon ame a brillé sur elle comme une douce rosée ; j'ai senti que le plaisir ne m'était pas étranger. Serait-il donc pour moi quelque route ouverte à la félicité ? Je n'ose m'en flatter. C'est en vain que ma mère me nourrit de cette illusion : que peut-elle faire ? que peut toute la nature contre le père le plus absolu ? Cependant je me laisse aller à ces riantes chimères, et le temps se passe ! Nous composons entre ma mère, le Curé, Faldoni et moi, une société charmante. Il loge chez ma nourrice : mais il vient tous les jours, et nous nous quittons le moins qu'il nous est possible. Le Curé va quelquefois le chercher dès le matin, et il l'amène dîner au château. J'é-

prouve un noble orgueil de voir mon choix justifié par l'amitié de ce digne pasteur. Je suis fière de l'estime que Faldoni inspire à tous ceux qui le connaissent : il m'est doux de penser que l'univers avouerait ma faiblesse pour le plus aimable des hommes. Qu'il est intéressant : chère cousine ! on ne peut réunir à un plus haut degré toutes les qualités sociales : je ne le vois jamais sans une secrète vénération ; c'est bien lui qui me fait sentir que l'homme est né pour protéger sa compagne ! Il a cet air de grandeur qui en impose à la témérité et qui repousse l'audace ; son regard mâle et ferme annonce la hauteur de son ame ; on voit qu'il s'apprécie, et que sans trop de vanité, il sent tout ce qu'il vaut. Que toutes ces misérables conventions humaines, ces titres, ces honneurs, ces richesses, sont peu de chose auprès de la vertu et de ses distinctions personnelles ! Dans le rang le plus obscur, Faldoni eût été digne de s'asseoir sur le trône. Il aime les hommes ; il est bon, généreux, sensible ; et je dis avec joie : Voilà l'époux que je me suis choisi.

Comme nous sommes voisins du Forez, nous avons fait, ces jours derniers, le projet d'aller

voir le rivage du Lignon et les fertiles plaines qu'il arrose : un parent de ma mère, qui possède une terre auprès de Montbrison, nous a déterminés à ce voyage. Nous sommes partis au point du jour : la matinée était charmante : le soleil, en se levant, dorait cette belle chaîne de côteaux, qui se présente quand on arrive dans le bas Forez. Nous vîmes cette vallée si fameuse par les amours d'Astrée et de Céladon : on y respirait encore un air pastoral; les collines d'alentour étaient couvertes de troupeaux; des bergères qui rappelaient celles de l'Arcadie, étaient assises auprès de leurs bergers : on entendait le son des chalumeaux et le chant joyeux du pâtre qui menait ses brebis. Ah, Constance! que les images de la vie champêtre donnent à nos sens un calme pur! En contemplant ces riants paysages, j'étais attendrie : les passions tumultueuses faisaient place dans mon ame à une douce mélancolie. Qu'elles étaient heureuses, me disais-je, ces Dianes, ces Astrées qui venaient couler ici leur vie dans la société de leurs amants! Rien n'altérait leurs plaisirs ; aucun préjugé ne s'opposait à leurs penchants ; aucune loi tyrannique ne les forçait d'aimer; l'amour était né

de leur choix, et les jours qu'elles lui consacraient, étaient clairs et sereins. Ces réflexions que je faisais dans la route, mêlaient à mes idées une sorte de langueur : Faldoni s'en aperçut, et s'efforça vainemement de m'en distraire. Ma mère nous entretint de l'hôte vénérable que nous allions voir. Monsieur de Thémine est un gentilhomme retiré sur ses terres, et qui s'occupe du bonheur de ses vassaux. Sa maison s'élève sur la pente d'un côteau, d'où l'on aperçoit des plaines émaillées, des collines tortueuses qui s'étendent à longs replis jusqu'au bout de l'horizon, des ruisseaux qui s'échappent de la gorge des vallées et qui vont s'égarer dans des forêts profondes. Le village est au pied du château ; on voit çà et là de petites métairies dont les murs blancs paraissent à travers quelques bouquets d'arbres ; des haies d'aubépine forment l'enceinte de ces habitations rustiques, autour desquelles il règne une confusion charmante d'agneaux qui paissent, d'enfants qui folâtrent, de laboureurs occupés à la charrue, de femmes qui travaillent dans les potagers.

M. de Thémine nous fit beaucoup d'accueil; on voyait dans son abord l'ami de l'hospitalité.

Le luxe était suppléé chez lui par une élégante simplicité qui ne laissait rien à desirer. Le coup-d'œil des jardins me ravit ; l'art s'y cachait sous des formes champêtres : on n'y remarquait point cette pesante symétrie qui aligne nos bosquets, découpe nos arbres, et lutte péniblement avec les aimables fantaisies de la nature : ici c'était un bois touffu, là des prés verdoyants ; plus loin, des rochers revêtus de coquillages présentaient des grottes fraîches, et des sources qui tombaient de leurs sommets, allaient se perdre avec un doux murmure sous l'ombrage des tilleuls. Vous ne voyez, nous dit monsieur de Thémine, qu'une nature brute et sauvage : mais cette variété bizarre répandue dans ses ouvrages, est, à mon gré, la vraie cause de l'intérêt qu'elle inspire. Qu'on se rende compte à soi-même de l'impression qu'on éprouve à l'aspect de nos maisons royales et de leurs jardins fastueux, où l'industrie humaine a réuni ses efforts pour annoncer la majesté du maître : la première vue n'excite qu'une admiration froide, et l'ennui vous gagne insensiblement au milieu de cette magnificence uniforme. L'imagination n'aime point à se voir resserrée dans les limi-

tes des arts : partout où elle découvre la main du travail, elle juge qu'il était possible de mieux faire, et son attente n'est point remplie. L'homme a beau s'ériger des monuments; ils sont circonscrits par sa faiblesse : mais les productions de la nature sont sublimes comme elle.

Monsieur de Thémine nous faisait remarquer les fruits de l'industrie qu'il avait établie : elle offrait une sorte d'aisance, un ordre simple et riant, l'image de la paix et de la liberté. Il descendait avec ses villageois dans tous les détails domestiques, jugeait leurs différents, leur donnait des avis, s'informait s'il y avait des malheureux, leur faisait fournir des instruments de labour, ou leur distribuait des arpents de terre. Je ne donne point d'argent, nous disait-il; c'est une charité mal entendue; il faut semer pour recueillir. Si vous procurez au peuple les moyens de vivre sans s'occuper, vous étouffez son industrie. Je me suis attaché à favoriser l'agriculture par des récompenses placées à propos, par des facilités accordées aux laboureurs pour améliorer leurs fonds : comme j'ai rendu chaque habitant possesseur de son terrain, il est animé d'une noble émula-

tion, à laquelle ajoute le plaisir de travailler pour soi. C'est ainsi que j'ai fais renaître dans cette heureuse contrée ce beau siècle pastoral qui donnait à nos pères une idée de l'âge d'or, et qui a rendu si fameuses les campagnes du Lignon.

Vous ne verrez ici aucun homme de justice : mes villageois n'ont d'autre arbitre que moi. Mon tribunal est un vieux chêne où je vais m'asseoir dans des jours marqués. Le dimanche, toute la jeunesse se rassemble dans la prairie et s'exerce à différents jeux : des vieillards sont les juges des prix que j'accorde aux vainqueurs. On danse le soir, au son de la flûte et du tambourin : c'est là que se forment les premières amours de ces cœurs innocents : j'aime à voir leurs unions naissantes ; elles me rappellent des moments heureux ; je m'informe des mœurs et du caractère des amants, et je les marie quand ils se conviennent.

N'admires-tu pas comme moi, cousine, ce digne mortel ? N'es-tu pas tentée d'aller vivre dans un si beau lieu ? Pour moi, je n'ai jamais tant aimé les champs, et il me vient des envies de laisser tout là, de prendre la houlette et d'aller garder les brebis sur ces riantes colli-

nes; bien entendu que je n'y serais pas seule, et que mon berger m'y suivrait. Je suis réellement éprise d'un pareil genre de vie. Quelle félicité! quelle paix! Point de soucis! point de tourments! tous nos jours se leveraient purs et brillants: toutes nos heures seraient filées d'or et de soie.

Je reviens à M. de Thémine: le pasteur et moi, disait-il, nous faisons alternativement la tournée du village. Les malades sont transportés par mes ordres dans une maison salubre, et, jusqu'à leur convalescence, leurs champs sont cultivés par d'autres villageois à qui je tiens compte de ce surcroît de travail. Il est rare que mon infirmerie soit occupée; car l'exercice réglé, le plaisir, le contentement du cœur, les aliments sains et l'air pur, les font parvenir au plus grand âge, sans aucune des incommodités qui suivent la vieillesse.

Souvent j'assiste à leurs veillées; j'écoute leurs chansons naïves; elles me font souvenir d'un temps auquel je ne songe pas sans émotion; j'y retrouve des situations qui m'ont été chères, et je me crois tout-à-coup reculé de trente ans: alors je soupire de me voir seul au milieu de ces couples heureux; je regrette

les jours où l'univers n'était pas encore désert pour moi ; toute ma raison suffit à peine pour écarter ces idées ; quand elles viennent m'assaillir, l'édifice de mon bonheur est ébranlé ; je frémis de ma solitude ; je regarde autour de moi avec douleur : mes livres, mes pinceaux, mes jardins, rien ne me plaît : mais je me réfugie dans mon hameau ; les larmes de joie que je fais couler arrêtent les miennes ; en faisant des heureux, je cherche à l'être, et je parviens à me remettre dans un état tranquille.

C'est trop vous occuper de moi, poursuivit-il en souriant ; allons chercher dans cette vallée fraîche, au bord de cette source ombragée, un dîner frugal qui nous attend. Souvenez-vous que vous êtes ici parmi des bergers, et qu'il n'y faut point espérer le luxe de vos villes.

Nous arrivâmes par des sentiers bordés de chèvrefeuille au pied de la colline, et nous trouvâmes, près d'une fontaine aussi claire que le cristal, un dîner charmant préparé sur l'herbe. Quoique la chaleur fût extrême, et que nous fussions dans le moment le plus ardent du jour, nous goûtions sur ce rivage une fraîcheur délicieuse : on eût dit que tous les zéphirs du canton s'étaient refugiés sous les ombres qui

nous couvraient. Les poires, les grenades, les prunes pendaient de tous côtés aux arbres, et semblaient nous inviter à les cueillir ; un lait nouvellement exprimé écumait encore dans des vases de terre élégamment tournés ; des mets simples et choisis étaient parfumés par des corbeilles de fleurs qui couronnaient ce banquet rustique.

Cette petite société qui réunissait ce que j'avais de plus cher, cet air champêtre, ce lieu, ce repas, ces ombres, cette fraîcheur, tout me charmait ; une satisfaction pure coulait dans mes veines. Faldoni enchanté disait au Curé : Dressons ici des cabanes, et oublions l'univers : vous serez le grand druide Adamas, et vous nous gouvernerez. Il se leva, et grava nos noms sur les arbres voisins. Le Curé s'écria dans son ravissement : Que les hommes sont insensés d'aller chercher loin d'eux un bonheur qu'ils ont sous leurs mains ! Que ne viennent-ils dans ces campagnes, quand ils sont tourmentés par les passions des villes ? Ici, les animaux sauvages, les habitants de l'air, le plus humble vermisseau, tout est libre et content. O nature ! tu nous appelles à toi : tu nous offres partout des abris contre le be-

soin : voilà des plaines, des bosquets, des vergers couverts de fruits, des ruisseaux limpides, une terre féconde, un beau ciel, et l'on devance l'aurore pour assiéger l'antichambre des grands ! et l'on vend ses jours à d'orgueilleux protecteurs ! et l'on va demander des fers pour de l'or, quand ce coin de terre, du pain et la liberté nous suffisent ! Ah ! que vos cités sont tristes ! qu'on y jouit peu de son existence ! Quel séjour pour une ame fière, indépendante et pleine de son énergie ! Que le faste et la grandeur fatiguent les yeux d'un sage ! Où est la destination de la nature ? où est l'égalité des êtres ? Tout est confondu dans la société : l'homme a bâti des degrés pour l'orgueil, et après avoir forgé la statue de Jupiter, il s'est prosterné devant elle. Ici du moins, je ne m'incline que devant le roi de l'univers : si je lui porte mes vœux, il m'écoute, et je n'ai point de rebuts à craindre. Lorsque dans un beau jour de printemps, assis au pied d'un arbre avec Plutarque ou Fénelon, je vois toute la nature briller autour de moi ; quand j'entends la musique harmonieuse des bois, quand l'esprit des fleurs, porté par un vent frais, éveille mon odorat ; alors dans l'ivresse de

mes sens, j'élève jusqu'à Dieu mes actions de grâces ; je le bénis de ce qu'il m'a tiré du néant, de ce qu'il m'a donné des sens pour jouir des beautés de la nature, de ce qu'il a rassemblé sous mes yeux les vrais biens de la vie et les spectacles charmants de sa création.

Cet entretien fut interrompu par le bruit des flageolets et des cornemuses que nous entendîmes autour de nous. Une troupe villageoise, vêtue proprement et avec goût, parut : on se mit à danser ; on se confondit avec elle ; le soir nous surprit au milieu de ces jeux que nous prolongeâmes encore à la clarté de la lune. Il fallut enfin partir : je vis ce moment à regret : il semblait que j'avais joui du dernier beau jour de ma vie. Je tournais mes regards vers cette belle contrée comme pour lui dire adieu. Hélas ! qui sait si je la reverrai jamais ? Tout change, tout se succède, et les plaisirs de la veille ne reviennent plus le lendemain.

LETTRE XLIV.

FALDONI A THÉRÈSE.

O Thérèse ! la délicieuse promenade que nous fimes hier ! je me croyais transporté auprès de vous dans les campagnes de la Thessalie, au milieu des nymphes et des bergères. Quelle charmante habitation ! quelle heureuse contrée ! Ah ! quittons le monde ! abandonnons les villes et leur triste peuple ! allons jouir de la nature ; allons vivre avec ces bonnes gens qui goûtent si bien le bonheur ! Une solitude fleurie, une maison simple et sans faste, un jardin, des bosquets coupés par des eaux vives, voilà nos richesses. Si nous pouvons y joindre quelques arpents de vigne exposés sur une côte favorable, un champ de bled que nous verrons ondoyer au gré des vents, un petit étang qui nous offrira le divertissement de la pêche, et une basse-cour bien peuplée, que manquera-t-il à nos vœux ? Des voluptés champêtres et variées rempliront nos jours, et chaque nouvelle aurore amenera de nou-

veaux plaisirs. Nous entasserons ainsi les années, et nous vieillirons sans nous en apercevoir. Je serai moi-même le premier cultivateur de mon jardin : vous me verrez, aimable amie, courbé sur la herse et baigné de sueur, solliciter la nature de nourrir ma famille, et vous serez touchée de mes efforts. Nos enfants s'instruiront par mon exemple à fuir l'oisiveté ; ils sauront que l'homme est né pour le travail, et qu'il doit payer à la terre le prix de ses bienfaits ; ils apprendront à respecter l'état du laboureur, et jugeront qu'il vaut mieux cultiver son jardin que d'aller corrompre ses mœurs à la ville. Nous rassemblerons autour de nous d'honnêtes villageois, et nous ne ferons tous qu'une même famille. Nos repas seront animés par la joie franche et par la liberté : l'agriculteur viendra s'y délasser de son travail ; notre fermier, sa femme, ses enfants, le curé du hameau, quelque vieux militaire retiré du service, et que nous aurons déterré dans ce coin de campagne, formeront le cercle de nos convives. A table, on ne parlera point des vices ou des ridicules des absents ; mais l'un dira quelle est la meilleure façon d'ensemencer les terres, quels sont les remèdes les plus sûrs contre les

maladies des troupeaux ; l'autre citera quelques traits de bienfaisance, ou fera le tableau de sa félicité domestique. O mon amie! nous dirons quelle route conduit à la sagesse; ce qui fait la tranquillité de l'ame et sa parfaite jouissance; comment on peut s'élever au dessus des calamités humaines, et conserver dans les maux de la vie une humeur toujours égale, et comment la modération des desirs fait trouver l'opulence dans une humble fortune. Félicité céleste! paix inaltérable! délices ignorées des hommes corrompus ! venez enivrer nos cœurs! Eh ! que nous faudra-t-il encore avec le repos de l'esprit, la possession des vrais biens de la nature, la jeunesse et la santé?

Je ne sais, ma chère Thérèse, si vous éprouvez comme moi tout le charme d'un état si doux; mais la seule peinture d'une vie champêtre me ravit et m'enflamme: la vue d'une belle campagne fait sur moi l'impression la plus vive: je ne vois jamais un pré fleuri, un bois touffu, un vallon couvert d'ombre et de verdure, sans ouvrir mon ame à des voluptés inexprimables; c'est un calme intérieur, un tranquille abandon, une molle indolence que je ne puis vous peindre. Dans cet air pur et balsamique chargé

de l'esprit des fleurs et de l'odeur végétale de toutes les plantes, je respire avec liberté ; je sens se dilater mes organes et mon sang couler avec aisance : mes pensées sont plus faciles, mon esprit plus léger, mon cœur plus paisible ; j'oublie les hommes, leurs passions, leurs intrigues, les maux qu'ils m'ont faits, leur misérable orgueil, et leurs préjugés barbares : des hauteurs où je suis placé, je m'élève jusqu'à la Divinité ; je converse avec elle ; je lui parle de mes plaisirs, et je crois qu'elle daigne y sourire. Souvent j'interroge ma raison : je descends au fond de mon cœur, j'y dresse un tribunal où je juge mes faiblesses ; là, je me condamne ou m'absous : je médite sur le bien qui me reste à faire, je ne sors jamais de ces douces rêveries sans avoir la volonté de devenir meilleur. Dans une nuit tranquille, embellie par les rayons de la lune, il m'arrive quelquefois de songer aux contrées qu'elle éclaire et que j'ai parcourues : je traverse les mers ; je les vois argentées par cet astre, et telles que je les admirais dans ces nuits brillantes où je voguais sur l'océan, à la faveur de sa lumière : je me retrouve dans les Antilles, au milieu des personnes que j'ai con-

nues : toutes ces images portent dans mon ame une foule de pensées attendrissantes ; il semble qu'avec ces souvenirs je recouvre les plaisirs de mon premier âge. Souvent aussi dans mes promenades solitaires, je forme des projets pour le bonheur de mes amis et pour le mien. Que d'heures charmantes j'ai déja passées dans ces aimables chimères ! je jouissais en idée des biens que mon imagination créait ; je voyais s'élever autour de moi des tableaux enchantés. Et vous, ma chère Thérèse, je vous parlais ; j'étais à vos côtés ; je vous conduisais dans une humble cabane qui brillait de votre éclat, et qui me paraissait plus belle que la demeure des rois : là, je vous suivais dans le détail de vos soins domestiques : je vous voyais sensible et bienfaisante appeler auprès de vous l'infortuné qui retournait content, soulager de pauvres familles, heureuses d'être connues de vous et d'attirer vos regards. Avec quel transport je contemplais vos vertus modestes ! oh ! quand verrai-je s'accomplir le vœu de mon cœur ! Le temps fuit ; les heures s'échappent, et je me consume dans l'attente ! et votre jeunesse elle-même va s'éteindre et se flétrir, comme une rose frappée par le midi !

O ! ma Thérèse ! faut-il longtemps encore brûler, espérer, languir, me désespérer ? faut-il voir les jours du bonheur s'écouler sans l'avoir goûté ? Si nous devions être immortels, je dirais à mon ame ; Attends, et tu seras heureuse : mais chaque instant emporte une portion de ma durée, et je la vois périr sans fruit et sans retour. Ne nous abusons pas, aimable amie ! il est des plaisirs pour tout âge : mais cette sève active qui augmente et nourrit en nous l'existence, cette flamme élémentaire qui se précipite avec impétuosité dans nos veines, et qui donne à l'amour son énergie, aux sens leur ivresse et leur chaleur, ces trésors sont perdus quand la fleur de la vie est fanée. Les desirs s'émoussent : la maturité des ans, en nous apportant des jours plus tranquilles, nous enlève l'enchantement de nos amours.

Que faisons-nous sur la terre, dans la triste incertitude où nous flottons ? Quoi! notre félicité dépendra des volontés arbitraires d'un homme, quand la suprême justice nous forma l'un pour l'autre, et nous rapproche avec une force invincible! Quoi ! l'arrêt d'un despote changera nos destinées, et nous arrachera peut-être aux dispositions de cette nature éternelle, pour

nous jeter dans un abîme de souffrance! Quelle est donc la loi gravée sur l'airain qui nous force à plier la tête sous un joug aussi cruel? N'entendez-vous pas cette voix intérieure qui vous crie: Sois heureuse; saisis rapidement l'éclair du plaisir qui ne fait que se montrer; demain, ce soir, dans une heure, il aura peut-être fui pour jamais? Oh! je vous en conjure par l'amour! n'attendons pas les funestes chances de l'avenir; ne risquons pas le sort de notre vie, en nous berçant des chimères de l'espérance.

O vous que j'ai osé nommer un instant mon épouse! vous qui m'êtes plus chère que moi-même! mon amie! ma compagne! charme et délice de mon cœur! cédez à ma prière, et puisqu'une tendre mère consent à mon bonheur, daignez-vous donner à moi pour jamais! laissez-vous conduire aux autels! Ah! venez ma chère Thérèse! venez y recevoir le serment que je fais de vous adorer jusqu'au dernier soupir de ma vie! Mon cœur est plein; il ne peut suffire à l'abondance de son amour: il languit, il sèche, il se consume: une affreuse tristesse m'environne; partout où je ne vous vois pas, le monde me paraît désert, c'est un deuil universel; c'est un

nuage qui couvre à mes yeux tous les objets. Je ne peux plus vivre sans vous; ma flamme s'augmente avec l'impatience de vous posséder, et jusqu'à ce jour, mille fantômes créés par mon esprit malade, assiégent mon chevet, empoisonnent mes veilles, et me suivent même au retour de la lumière. Ce n'est qu'auprès de vous que je retrouve le calme et la sérénité. Vous dissipez toutes ces vapeurs funèbres, comme l'éclat d'un beau matin dissipe les ombres: un mot de votre bouche, un seul de vos regards me rassure et m'encourage. Ah! laissez votre opulence, et venez seule avec vos graces! Quel trésor peut les valoir? Notre asyle est prêt; la nature a pris soin de l'orner, et le plaisir l'embellira: mon humble fortune suffira pour nos besoins. Qu'aurions-nous à souhaiter encore? Le goût du superflu ne produit que de superbes indigents, et le vrai pauvre est celui qui ne sait pas se borner.

LETTRE XLV.

THÉRÈSE A FALDONI.

Comme les heures du plaisir s'écoulent ! J'avais passé une journée charmante ; et lorsque vous m'avez quittée, il m'a paru que toute la nature m'abandonnait ! Hélas ! comment soutenir l'idée de cette séparation que vous semblez prévoir ? Vous, mon bien-aimé, vous que rien ne remplacera jamais dans mon cœur ! pourquoi me contrister de vos plaintes ? pourquoi ne pas jouir des moments heureux que la fortune nous accorde ? Laissons les sollicitudes de l'avenir, et ne nous faisons pas un tourment de ce qui peut n'arriver jamais. Votre mélancolie m'afflige : vous n'avez pas un sentiment que je n'éprouve. Je voudrais vous voir content ; et si votre félicité pouvait être mon ouvrage, je sacrifierais la mienne à ce prix. Que ne puis-je dans ces belles campagnes, auprès de ce sage vieillard et de ces bons villageois, oublier avec vous l'univers, et riche de la possession de votre cœur, laisser au reste du monde l'intérêt et l'ambition qui le gou-

vernent ! Que me feraient alors toutes les fortunes de la terre ? Une chaumière et vous, mon cher Faldoni ! voilà tout ce que j'ambitionne. N'êtes-vous pas ma richesse, et manquerais-je d'être heureuse dans l'asyle où le sort nous confinerait ensemble ? Oui, mon ami, que le ciel m'unisse à vous, et je me soumets à toutes ses rigueurs. Avec vous, je supporterai la misère, l'infortune, l'abandon, la mort même : avec vous, un désert me plaira mieux que le palais le plus superbe. Vous m'y verrez dépouillant un luxe frivole, et quittant pour la bure les vains ornements de mon sexe, exercer mes mains au travail, partager vos fatigues, et me consoler de mes peines par l'espoir de soulager les vôtres.

Vous me demandez si j'ai comme vous le goût des plaisirs de la campagne. Ah ! sans doute ils me sont chers ! ils ne laissent après eux ni regrets ni repentirs, ce sont les seuls qui nous conviennent. Dans les villes a-t-on le temps de s'aimer, au milieu du tourbillon des affaires et du mouvement des sociétés ? C'est dans les champs que deux cœurs unis peuvent s'entendre et se répondre : environnés des objets ravissants de la nature, ils

sont portés d'eux-mêmes à s'épancher : leur sensibilité devient plus vive et moins distraite. A l'aspect d'un beau paysage, il semble qu'on ait besoin d'exprimer le charme qu'on éprouve : c'est là que le bonheur aime à se communiquer. On dirait qu'auprès d'un ami la campagne est plus riante, l'air plus pur, le jour plus doux : l'enchantement de sa vue embellit tout ce qui l'entoure. Oui, je me fais d'avance une félicité de la vie que nous menerons : une seule chose manque au succès de nos desirs, c'est l'aveu de mon père : mais Dieu qui dispose du cœur des hommes, ne peut-il pas changer le sien ? et si notre union est arrêtée dans les décrets de cette auguste Providence, tous les efforts humains parviendront-ils à l'empêcher ? Croyez-moi, Faldoni ! nous devons tout espérer de l'immortelle justice qui distribue les biens et les maux, qui châtie et récompense, et qui garde aux vertus un prix quelquefois tardif, mais toujours assuré.

Vous craignez que le temps n'affaiblisse mon amour, et qu'il ne laisse dans mon cœur les ruines qu'il laissera sur mon visage ! Hélas ! que vos craintes sont injustes ! Est-ce moi dont vous redoutez l'inconstance, moi qui vous aimais

avant de vous avoir vu, moi que votre nom seul intéressait, et qui n'entendais point parler de vous sans rougir? O Faldoni! combien vous m'étiez cher, dans le temps même où j'ignorais vos sentiments! Que n'ai-je point souffert pour me contraindre, avant que ma mère approuvât mon penchant! que de combats à soutenir avec moi-même! Je n'y résistais plus; ma santé s'épuisait; vous osâtes m'écrire; j'eus l'imprudence de vous répondre; mon cœur se soulagea, mais aux dépens de mon devoir; je me trouvai plus libre après avoir déposé mon secret dans votre sein: mais je connus les remords, et si quelque chose adoucit en moi le sentiment de ma faute, ce fut l'idée de vos vertus. J'exigeai des sacrifices: votre obéissance, en me prouvant votre amour, mit le comble au mien: vingt fois je fus tentée de vous rappeler de cet exil où la frayeur de vous sentir auprès de moi m'avait forcée de vous reléguer: j'étais au point de souhaiter de vous revoir quand vous accourûtes de votre solitude. Le danger d'un père vous rappelait en Italie; vous vîntes faire vos adieux: quels adieux! quelle scène! le souvenir ne s'en effacera jamais de mon esprit. Ma mère que mes

aveux auraient dû révolter, en fut attendrie; prévenue par son pasteur, elle s'intéressa pour nous; et c'était ce moment que vous alliez choisir pour me quitter ! Je ne pus d'abord me défendre contre vous d'un mouvement de dépit : mais que je fus prompte à vous justifier ! Comment refuser toute mon estime à ce noble effort de la piété filiale? Plus il m'avait touchée, plus je sentis le poids de votre absence : ma langueur s'en accrut; je tombai dans une consomption mortelle, et j'allais périr, lorsqu'enfin vous avez reparu. Dirai-je que votre présence m'a rendu la vie ? dirai-je que l'espoir de vous être unie a fait passer dans mes sens presque éteints l'amour de l'existence ? Oh que le plaisir de pouvoir vous aimer sans trouble et sans mystère, avait de charme pour moi ! que j'étais orgueilleuse de ma tendresse ! Comme tout prenait à mes yeux une forme enchantée ! comme la nature me paraissait belle ! Rien ne m'était indifférent ; la surabondance de mes sentiments semblait s'étendre sur tous les objets : je n'ai jamais été plus heureuse, et je consentirais volontiers à passer ainsi toute ma vie. Réfléchissez-y bien, Faldoni, et vous conviendrez que vos plaintes sont déraisonnables.

Que manque-t-il à notre félicité ? notre amour ose éclater sous les yeux de ma mère; elle accorde à nos vœux l'honnête liberté que nous pouvons desirer ; nous nous voyons pendant des jours entiers ; vous arrivez ici le matin, et vous n'en sortez que le soir ; mille amusements variés remplissent nos heures et les abrègent. Rappelez-vous ce concert où nous chantions ensemble cet air si simple et si touchant ! nos larmes coulaient aux accents de la tendresse, et nous fûmes obligés de nous interrompre. Tout ce que la plus douce intelligence a de volupté, nous l'éprouvons. Nos yeux ne se baissent plus quand ils se rencontrent : nous pouvons y lire sans réserve notre félicité mutuelle. A peine ai-je le temps de remplir mes devoirs près de mon adorable mère. Tyran que vous êtes ! homme avide et insatiable ! c'est vous qui usurpez tous mes instants. Je ne fais pas un mouvement, je ne dis pas un mot dont vous ne soyez l'objet. Autrefois je ne laissais échapper aucune semaine sans écrire à ma cousine ; mais je l'ai négligée ; je l'oublie ; j'oublie tout pour vous ; je ne songe qu'à vous ; je ne vois que vous dans l'univers. Quand je veux penser, je con-

sulte vos regards ; j'y cherche, hélas ! ce que je dois dire ou faire. Citez-moi quelqu'un dont l'amour soit plus tendre que le mien, et je suis prête à l'imiter. Non, Faldoni, on n'aime pas comme moi ; on ne sent pas les tourments qui me saisissent, quand je passe une heure sans vous voir : non, je ne crois pas qu'on puisse vous desirer avec plus d'ardeur, vous attendre avec plus d'impatience, vous revoir avec plus de transport ! O mon bien-aimé ! vous dont le seul sourire me comble de joie ! dites, s'il est possible d'être plus amante ! et vous n'êtes pas satisfait ! vous vous plaignez encore ! Vous me proposez de m'unir à vous sans l'aveu de mon père ! Oh ! si j'avais la folie d'y consentir, doutez-vous qu'il ne vînt m'arracher de vos bras, et peut-être vous accabler du poids de sa vengeance ? Ma mère elle-même voudrait-elle se prêter à votre impatience ? Il ne faut pas vous en flatter : cette bonne maman est trop jalouse de mon bonheur, pour oser me permettre une démarche imprudente et prématurée. Je vous préviens qu'elle est ma confidente, que je lui ai communiqué votre lettre et la mienne, et que c'est sous sa dictée que j'écris cet article. Elle attend, d'un jour

à l'autre, madame d'Armiane qui a beaucoup de crédit sur l'esprit de mon père, et qu'elle sollicitera de nous appuyer de tout son pouvoir.

Voilà, mon aimable ami, la position où nous sommes : je n'y vois rien de fâcheux. Cessez donc de vous livrer à une tristesse qui me désole. Au nom de Dieu ! cachez-moi vos peines, laissez-moi croire au moins que je suis la seule qui souffre ! Il est possible que nos projets de félicité s'écroulent ; mais ne sera-t-il pas temps de gémir si ce malheur vient ? et faut-il que la peur du mal empoisonne le bien dont nous jouissons ? Vous allez perdre un ami pour quelques mois : M. le Curé est forcé de nous quitter pour aller régler avec son successeur les affaires de son ancienne paroisse : mais vous aurez la société de ma chère Constance ; cette bonne cousine arrive avec sa mère, et vient passer l'automne aux Ormes : c'est une promesse qu'elle acquitte. O Faldoni ! ne troublez point ma joie par vos murmures ! partagez plutôt le bonheur que j'aurai de la posséder. C'est un autre moi-même : elle vous dispute mon cœur, et l'amour ne peut avoir des sentiments plus vifs que notre amitié. Que

de choses aurons-nous à dire après six mois d'absence ! Hélas ! quand je l'ai quittée, qui m'aurait prédit alors que vous seriez l'arbitre de ma destinée, vous qu'à peine j'avais aperçu? Mais il était écrit que vous alliez porter dans mon faible cœur les orages des passions. Cette tendre amie ! elle pressentait ce qui m'arrive. Aimez-la, Faldoni, aimez-la de toute votre ame ! vous lui devez plus que vous n'imaginez. C'est elle qui par ses consolations célestes, adoucissait en moi la frayeur d'un sentiment nouveau : c'est elle qui la première avait prononcé votre éloge, avant que mes yeux eussent reçu le fatal bandeau, avant même que vous me fussiez connu : mais je ne lui en veux point de toutes les peines dont elle est la cause innocente, et qu'elle n'aurait pu m'épargner, puisque mon sort était de vous aimer.

LETTRE XLVI.

FALDONI AU CURÉ.

Revenez donc, mon cher Mentor ! que faitez-vous loin d'ici, loin d'un ami qui vous regrette et vous desire ? Qu'est devenu le temps où j'allais verser dans votre sein mes secrètes inquiétudes ? Vous étiez mon consolateur, mon guide et mon appui : je n'avais pas une pensée dont vous ne fussiez le dépositaire : vous receviez mes larmes : vous me rendiez la joie et l'espérance. Hélas ! ils ne sont plus ces jours de confiance et de paix où je voyais la sagesse, sous les traits d'un vénérable ministre, descendre jusqu'à nous, et se mêler à nos folâtres amusements ; où mon digne ami jouissait de la félicité de deux amants, et partageait les tendres émotions de leurs cœurs. O mon bienfaiteur ! vous avez emporté mes plaisirs avec vous. D'où vient cette tristesse qui m'accable, et de quoi donc ai-je à me plaindre ? On me comble ici de bontés et d'égards ; mademoiselle de Saint-Cyran n'a point changé pour moi ; et cependant je laisse

échapper des pleurs involontaires ! Depuis que madame d'Armiane et sa fille sont arrivées, les deux amies ne se quittent plus. Il semble que Constance m'ait ravi une partie des sentiments de Thérèse. Je porte envie à leur amitié, à leurs entretiens, à leurs moindres caresses. Cette paisible jouissance me paraît bien préférable aux transports tumultueux de l'amour ! Il est trop vrai que mon bonheur n'est plus le même : je vois s'approcher les jours de l'infortune : déja nous commençons à nous disperser. Il est affreux de se quitter quand on a formé la douce habitude de se voir : le cœur s'arrache avec douleur à la société qu'il s'est choisie : mais est-il rien de constant sur la terre ? Nous vivions dans une parfaite intelligence ; il faut la rompre ; et c'est ainsi que la nature nous dispose à la dernière séparation. Le temps vole et chasse devant lui les amitiés humaines, comme le vent balaie la poussière. On s'éloigne ; on ne se rapproche plus ; ou si l'on revient sur les scènes passées, on est surpris de n'être plus ému si vivement : le cœur n'a point changé, mais les situations ne sont plus les mêmes. Triste variété qui détruit le charme d'une possession durable et tranquille !

Je conserverai toute ma vie le souvenir d'un ami que j'avais acquis dans mon enfance. Il était assez rare de voir un homme grave et mûr accueillir un polisson, l'associer à ses promenades et le produire dans ses connaissances. J'arrivais chez lui, chargé de la poussière de ma classe, avec toute l'étourderie de quatorze ans ; je feuilletais ses livres et ses estampes, je les emportais ; quelquefois je lui crayonnais de mauvais dessins qu'il faisait encadrer soigneusement. Je me rappelle avec plaisir ces soirées d'hiver, où, assis au coin de son feu, près de son vénérable père, image des antiques patriarches, âgé de plus de quatre-vingts ans, nous faisions des lectures intéressantes. La gouvernante, debout derrière nos chaises, écoutait, et joignait ses réflexions aux nôtres. Son logement était resserré comme sa fortune, et le plus souvent nous passions ces soirées charmantes dans une petite pièce qui lui servait de cuisine. Là, tandis qu'un souper frugal se préparait, nous poursuivions nos entretiens graves ou plaisants : le bon vieillard nous racontait longuement les histoires de sa jeunesse, et, les pieds étendus sur les tisons, nous nous amusions à l'entendre. Je n'ai

jamais goûté d'heures plus agréables ; j'étais tout fier d'occuper une place dans la société, et de converser avec des hommes, moi qui ne vivais encore qu'avec des enfants. L'instant où j'accourais chez mon voisin, était une jouissance. Avec quelle vitesse je montais ses dégrés ! Comme le cœur me battait de joie quand il m'ouvrait sa porte ! Dans les jours de fête ou de congé, j'arrivais de bonne heure : il prenait son bâton, appelait son chien, et nous allions dans les campagnes d'alentour. Souvent même pendant la froide saison, et dans une belle gelée de janvier, nous répétions ces promenades qui me semblaient délicieuses.

Bientôt mes études finirent ; je partis pour mes voyages, et je perdis de vue cet honnête homme. A mon retour dans ma patrie, je m'empressai de le chercher ; mais, hélas ! quel ravage les années font autour de nous ! Il avait quitté son ancien logement, ce lieu qui m'était si cher ! Son vieux père était mort : sa gouvernante seule lui restait. Je le trouvai ; mais ce n'était plus lui : des revers de fortune avaient renversé son cerveau ; il végétait dans un état d'enfance. Je

détournai les yeux pour lui cacher mes larmes. Pauvre espèce humaine, dont un coup de vent détruit la raison ! Ayez donc de l'orgueil ! osez vous prévaloir des avantages de l'esprit, vous qu'une roue dérangée dans cette frêle machine peut réduire à l'instinct des brutes ! Mon ami n'a pas survécu longtemps à l'altération de ses organes ; il avait déja fini sa carrière, et la mort n'a fait que saisir le reste de sa proie. Avant sa disgrace, il n'y avait point d'homme plus heureux : tout l'amusait, il était content de tout, et il avait l'art d'attacher un prix aux moindres choses.

Pardonnez-moi ces longs détails : qui plus que vous, monsieur, est fait pour les apprécier ? En les écrivant, mon cœur se soulage, et je goûte une sorte de plaisir à payer ce tribut de reconnaissance à l'amitié, devant un ami qui m'a si bien consolé de ma perte.

LETTRE XLVII.

AU MÊME.

Nous avions invité madame d'Armiane, sa fille et quelques étrangers, à faire une promenade dans le parc. En entrant dans l'orangerie, nos deux hôtesses ont été frappées d'une surprise agréable, à la vue d'un pavillon de verdure orné de festons qui semblaient pendre naturellement sur toutes les branches. Des bancs de gazons semés de roses, d'œillets, de tubéreuses, bordaient l'intérieur du pavillon, et entouraient une table couverte de crême, de pâtisseries et des meilleurs fruits de la saison. Nous nous sommes placés confusément autour de la table, au bruit d'un ruisseau qui coulait à nos pieds, et d'un chœur d'oiseaux qui gazouillaient sous les ombrages. Madame d'Armiane et sa fille, à qui l'on faisait les honneurs de la fête, en étaient enchantées. Tandis qu'on buvait à leur bien-venue, un concert est parti des bosquets d'alentour: le son des instruments accompagnait des voix

légères et flexibles, et a fait naître l'envie d'aller entendre cette musique de plus près : l'assemblée est accourue dans une grande salle formée par des arcades de feuillages, et bordée d'un amphithéâtre de verdure qui servait de siége à tout un peuple attiré des villages voisins, dont la foule a paru d'autant plus merveilleuse, que la tranquillité de ces bois leur donnait un air de solitude. Différentes scènes étaient représentées sous les arcades : des enfants y jouaient des pastorales avec toute l'ingénuité de leur âge : ailleurs des groupes de jeunes garçons et de jeunes filles, au milieu desquels étaient de bons vieillards et de vénérables mères, imitaient leurs veillées villageoises. Tous les acteurs se sont levés, et, formant deux bandes, ils ont commencé à danser aussitôt que l'orchestre en a donné le signal. Une jeune fille, vêtue de blanc et d'une beauté touchante, a paru au milieu du cercle, amenée par un jeune homme de la figure la plus heureuse : ils avaient à la main des bouquets qu'ils ont présentés à madame d'Armiane et à sa fille : l'aimable couple venait ce jour même d'être uni par l'hymen, et c'était mademoiselle de Saint-

Cyran qui, de ses épargnes et de quelques générosités faites par sa mère, avait doté la jeune épouse : elle avait fixé l'époque de leur union à l'arrivée de sa cousine : elle voulait, disait-elle, jouir à-la-fois de tous ses plaisirs, et consacrer ce beau jour à faire des heureux.

Les jeux finis, nous avons passé dans une allée de grands arbres où se trouvait préparé un repas somptueux. Les femmes se sont rangées à table; les hommes, debout derrière elles, les servaient et en étaient servis. C'était un tableau charmant de voir cette longue file de jeunes paysanes toutes vêtues uniformément, et les villageois avec les rubans qui flottaient à leurs chapeaux. L'expression de la joie qui brillait sur tous les visages, le rire éclatant, les bons mots, les contes plaisants, les chansons, l'heureuse et franche liberté, tout cela ne peut se rendre. L'image de leur bonheur se communiquait jusqu'à moi, et faisait couler dans mes veines des torrents de plaisir. Thérèse et Constance, occupées à faire les honneurs de la fête, n'avaient point de repos. Mille voix portaient leurs noms jusqu'au ciel, et la bénédiction des convives se mêlait au bruit de leurs couplets rustiques.

Le repas a duré jusqu'au soir : alors un feu d'artifice est parti du milieu du canal. La façade du château, toutes les allées du parc et tous les parterres ont paru illuminés. Les portiques de lumière qui brillaient au dessus des berceaux en fleurs, les gerbes qui retombaient en millions d'étoiles, et qui nous couvraient tout-à-coup d'une clarté éblouissante, l'illusion d'une nuit charmante, le son des instruments, les chants et les voix confuses de l'assemblée, se réunissaient pour former le plus beau des spectacles. Je vais me reposer : car, pour vous avouer mon secret, j'ai été chargé de diriger la fête, d'instruire les enfants, de leur apprendre leurs rôles, de disposer les décorations, et de veiller au bon ordre. Depuis quinze jours je n'étais occupé que de ces préparatifs, et la crainte d'échouer m'a fait passer plus d'une mauvaise nuit. Celle-ci sera tranquille, je l'espère ; et je vais dormir sur mes lauriers, s'il est vrai que le sommeil puisse approcher de moi.

O mon ami ! comment l'oublier un instant ? comment cesser de voir cette figure angélique environnée de tous ceux dont elle fait le bonheur, et partageant leur joie ? Quel triom-

phe, et qu'il était digne de son cœur ! Jamais je n'entendis d'éloge plus touchant que celui de tous ces paysans qui la chérissent. Oui, Monsieur, j'en ai vu se mettre à genoux devant elle, d'autres baiser sa robe et s'en aller contents, d'autres paraître tout fiers d'en avoir obtenu un sourire ! Ce n'est pas être aimée ; c'est jouir des droits de la divinité.

Je conduisais cette nuit les deux cousines dans le parc au milieu de cette foule joyeuse : nous avons marché quelques moments dans un bosquet écarté, d'où le bruit ne se faisait entendre que dans l'éloignement. Thérèse tenait la main de sa cousine, et soupirait : son mouchoir est tombé ; en le relevant, je l'ai senti baigné de pleurs. Ah ! lui ai-je dit, je vois qu'il est plus aisé de faire le bonheur des autres que le sien ! Mon ami, m'a-t-elle répondu, cette journée est trop belle ; je ne dois plus m'attendre qu'à des disgraces. Pour chasser sa tristesse, Constance nous a ramenés dans le cercle où la joie, le tumulte et le mouvement nous ont distraits. On a dansé jusqu'au point du jour : alors Thérèse a pris le bras de sa cousine et le mien ; nous avons été nous asseoir sur un tertre élevé qui est au milieu du

parc. On voyait de là les premières couleurs de l'aurore ; l'étoile de Vénus brillait de tout son éclat ; des nuages de pourpre et d'argent étaient répandus sur toute la surface de l'horizon : la nature, autour de nous, reposait dans un calme parfait : on entendait à peine le bruit des violons dans le lointain. Thérèse a levé ses yeux humides vers le ciel, et les a baissés sur moi avec une tendresse inexprimable. Une douce mélancolie nous pénétrait. Nos réflexions sont devenues sérieuses. Thérèse m'a rappelé les premiers temps de nos amours, ces temps si doux et si promptement écoulés : nous étions heureux, a-t-elle ajouté ; mais le serons-nous toujours ? le serons-nous longtemps ? tout passe, et le bonheur surtout. Nos cœurs même, nos cœurs ne sont-ils pas sujets aux révolutions de la nature ? J'ai trop appris à connaître l'instabilité des événements pour compter sur un plaisir durable. Et voyant que je pleurais : Pourquoi vous affliger, mon ami ? il faut s'attendre aux revers ; les jours de la félicité sont peut-être finis pour nous. Ne nous abusons pas sur notre état ; il est dans la main de la Providence qui peut le rendre à jamais fortuné : mais vous voyez combien de

périls nous environnent ; bénissons le ciel si nous obtenons encore quelques beaux jours ; pour moi je n'en espère plus. Je crois donc que la sagesse humaine doit se borner, non pas à prévenir des maux que nous redoutons sans pouvoir les éviter, mais à goûter paisiblement les biens actuels qui nous sont accordés. Aimons-nous, mon cher Faldoni, avec autant d'excès que si nous devions nous séparer demain. Nous séparer ! non, c'est mal dire, mais quitter la vie : car je me flatte, a-t-elle repris avec un ton qui me perçait l'ame et en me tendant la main, je me flatte que cet engagement est l'affaire de notre vie. Je couvrais cette main de baisers et de larmes. Elle s'est levée, et détachant le bouquet qu'elle avait à son sein, Consacrons, a-t-elle dit, ce lieu où j'ai joui peut-être de mes derniers plaisirs. A ces mots, elle a placé ses fleurs sur le gazon où elle s'était assise. Lieu charmant ! je ne m'en approcherai qu'avec vénération. Son bouquet se fanera ; mais nos cœurs, ah ! j'en jurerais, nos cœurs seront toujours les mêmes.

LETTRE XLVIII.

THÉRÈSE A FALDONI.

Le soir est calme et serein : on n'entend dans le vallon que le murmure éloigné d'une cascade. Où êtes-vous, mon philosophe ? les sentiers secrets de la montagne sont abandonnés, et les bois agitent vainement leurs cimes touffues. Voici l'heure de nos promenades, et vous ne venez pas ! Les deux cousines se plaignent d'être seules ; et Constance, qui dicte à son amie ces phrases poétiques de sa lettre, ne vous pardonne point votre absence. Nous sommes sous l'arbre et dans la prairie où nous avons coutume de vous attendre. Le nom de Faldoni frappe l'écho des rochers, et revient tristement. Chaque pas qui se fait entendre sur la route, me donne une subite émotion ; je crois toujours vous voir : mais mon espérance est déçue, et mes soupirs sont emportés par les vents avec la poussière qui s'élève sous les pieds des voyageurs.

Nous avons déja dit vingt fois : Pourquoi ne

vient-il pas ? et nos yeux demeurent fixés sur la plaine. Est-ce lui que je vois dans le chemin qui borde la forêt ? Non, dit Constance ; c'est un villageois occupé de ses travaux. — Mais que fait-il donc ? — Il va venir. Il doit venir. Il viendra sûrement. Voilà tous nos entretiens. Arrivez, mon bon ami ! venez calmer nos inquiétudes. S'il y a des termes plus doux, plus touchants que ceux de l'amitié, je les emploierai pour hâter votre retour.

J'ai reçu ce matin des roses d'une pauvre femme à qui j'avais rendu quelques services. C'était un tribut de reconnaissance digne de vous être offert : j'en avais fait pour vous une guirlande. Mais hélas ! mon espérance et mes roses se sont flétries !

P. S. Ma cousine est une curieuse ; elle se souvient que vous lui avez parlé quelquefois d'une relation de vos voyages ; elle brûle de l'entendre, et me charge de vous l'écrire. Arrangez-vous pour la satisfaire : mais je vous préviens que je n'ai point de part à sa prière, et que je n'aurais jamais osé la risquer pour mon compte.

LETTRE XLIX.

FALDONI A THÉRÈSE.

MALGRÉ l'impatience où j'étais d'aller jouir aux Ormes des plaisirs de ma soirée, je n'ai pu refuser à des malheureux qui imploraient mon secours un temps qui m'était bien cher. Je pars, charmante amie, au moment où je reçois votre messager, et j'emporte mes mémoires. Je crains bien qu'ils n'altèrent l'opinion généreuse que vous avez conçue de moi. L'histoire de ma jeunesse est celle de mes erreurs, mais vous secondez le projet que j'avais lepuis longtemps de me dévoiler à vos yeux : l est juste en effet, qu'avant d'unir votre desinée à la mienne, vous me connaissiez tout ntier ; et je prends le ciel à témoin qu'il n'y ı pas un moment de ma vie dont je voulusse ous faire un mystère.

MEMOIRES

DE FALDONI.

Je suis né à Livourne. Mon père occupait une des premières places de l'Etat, et ses richesses égalaient son crédit; mais de malheureuses entreprises risquées dans le commerce, et des disgraces multipliées, le forcèrent d'abandonner ses charges: il n'avait sauvé des débris de sa fortune qu'une petite terre où il se retira. Je l'avais peu vu depuis mon enfance: élevé dans des écoles publiques, je m'accoutumais à me regarder comme un citoyen du monde; et quand je rentrai dans la maison paternelle, j'y vécus en étranger. Je vis bientôt que dans ma terre natale je n'avais rien à prétendre: né avec un cœur superbe, amoureux de l'indépendance, ennemi des bassesses, que pouvais-je faire? je me sentais oppressé: l'humeur me bourrelait. Je préférai la misère et l'éloignement: je quittai mon père et ma patrie, et je leur payai le tribut de quelques larmes. Je me trouvais perdu dans une autre contrée, sans amis, sans parents, sans fortune et sans état.

J'y traînai longtemps une vie obscure, poursuivi par le sort, déja tourmenté par les passions naissantes, heureux cependant et satisfait de moi-même. Mon cœur n'avait pas encore abandonné la vertu, et je respectais cette voix secrète qu'on n'étouffe jamais impunément : un moment d'erreur vint troubler mon repos, et me laissa des remords que le temps n'a pu calmer.

J'avais été passer quelques jours à la campagne, dans une terre à dix lieues de Paris. La famille de mon hôte était composée d'un père et de ses deux filles : l'aînée, douce, aimable, intéressante, rachetait par ses graces ce qui lui manquait dans les agréments de la figure. Je n'avais jamais connu l'amour, et malheureusement elle ne m'apprit point à le connaître ; mais elle fit naître en moi cette émotion qu'on ne peut refuser à la jeunesse parée de tant de charmes. Pour elle, son cœur surpris dans un moment malheureux, se livra sans défense. Je trouvais dans cette maison une vie tranquille et réglée, des vertus domestiques, l'hospitalité, la bienfaisance, et une bonne foi qui ne soupçonnait pas même un abus de confiance. On passait trois saisons

à la campagne, et on retournait dépenser à Paris, pendant l'hiver, un modique revenu qui suffisait pour y maintenir la famille avec décence, et y traiter quelques amis dont le nombre était borné. Les jeunes personnes renfermées dans un cercle étroit, ignoraient l'usage du monde et l'art perfide des sociétés : leurs ames franches étaient telles que Dieu les avait faites, et elles n'avaient ni ôté ni ajouté à leurs facultés originelles. J'avais eu l'occasion d'obliger leur père ; il me pressa avec la chaleur de la reconnaissance de l'aller voir à sa terre : après plusieurs excuses, je me rendis à ses instances. Malheureux vieillard, qui me sollicitait, sans le savoir, d'aller porter chez lui le trouble et le déshonneur ! Le soir après le souper, quand nous étions encore rangés autour de la table, on me faisait raconter souvent l'histoire de mes voyages, et, pendant ce récit, Louise témoignait le plus grand intérêt qu'elle manifestait par ses larmes. Quand je peignais les situations d'une vie agitée, les horreurs de l'infortune où j'avais langui, les dégoûts qu'il m'avait fallu dévorer auprès de l'altière opulence et de la grandeur fastueuse, cette succession rapide

d'états divers que j'embrassais et fuyais sitôt que j'y sentais le poids de mes entraves ; quand je me représentais luttant comme un forçat avec la destinée, portant avec moi cet amour de la liberté qui me faisait rejeter toute idée d'assujettissement, malheureux par mon sort, plus malheureux par mon esprit d'indépendance, qui ne m'offrait dans l'avenir qu'une perspective désolante ; alors avec une agitation marquée, Louise écoutait, les yeux fixés sur moi, croyant sentir mes peines, soupirant, et quelquefois m'interrompant par des exclamations généreuses. Elle aimait mon courage ; cette hauteur dans la misère ne lui déplaisait pas ; elle estimait la fierté avec laquelle j'avais quitté ma patrie, et elle me disait avec douleur que je la retrouverais en France. Je passais les jours entiers avec elle et sa sœur ; l'habitude d'être ensemble resserrait de plus en plus les nœuds d'une amitié naissante : j'étais sans projet d'aimer et de séduire, et c'est un aveu dû à mon cœur, que je repoussai souvent la cruelle idée de troubler la paix de ces timides colombes. Le père me livrait ses filles avec une confiance, hélas, cruellement déçue ! Mais l'honnête homme peut-il voir dans autrui

le vice qu'il ignore ? Un matin, j'allai me promener avec les deux sœurs dans les campagnes voisines ; le tableau du soleil levant, le chant de mille oiseaux, la mollesse et la fraîcheur de l'air, et je ne sais quelle volupté répandue sur toute la nature, disposaient le cœur à s'attendrir. Je m'enfonçai dans l'épaisseur des bois avec Louise ; sa sœur, occupée à cueillir des fraises, nous perdit ; elle nous appela longtemps ; nous revînmes enfin ; mais nous reparûmes comme deux coupables, avec la rougeur sur le front, et j'avais de plus le remords dans l'ame. Louise que j'avais vue si gaie, si folâtre, si tendrement naïve, ne fut plus la même. Un morne silence enveloppait ses pensées ; la tristesse voilait son visage ; elle me fixait souvent d'un air doux et pénétré, et baissait ses humides regards dès qu'elle rencontrait les miens. Quand je lui parlais, elle rougissait ; quand je m'éloignais, elle pleurait ; quand je touchais sa main, elle tremblait comme si elle eût eu le frisson. Un jour elle me disait : Vous m'avez rendue bien misérable ! vous êtes cause que je n'ose plus lever les yeux. Une autre fois je la trouvai assise à terre, au pied d'une chaise, la tête cachée

dans ses mains, et poussant des sanglots; je la conjurai de se calmer; je lui représentai qu'il ne fallait pas ajouter à notre malheur celui de le faire connaître. Hélas! dit-elle, si vous pouviez m'apprendre à l'oublier! ces discours m'étaient d'autant plus sensibles, que je n'avais aucun moyen de me justifier. Toute l'horreur de mon crime se présentait à moi; je croyais entendre son père infortuné me dire avec des ruisseaux de larmes: homme ingrat! qu'as-tu fait? je t'ai donné l'hospitalité; je t'ai reçu dans ma maison; je t'ai traité comme mon fils; j'ai laissé à ta discrétion le trésor de ma vie, la tendre image d'une épouse qui n'est plus, les seuls fruits de mon amour: je t'ai confié deux innocentes créatures qui n'avaient pas même aperçu de loin l'ombre du vice. Tu as dit dans ton ame: corrompons ces cœurs simples qui se livrent à ma foi: affligeons cet honnête vieillard dans la plus chère partie de lui-même, et qu'il pleure éternellement ses bienfaits. A la fin, fatigué de mes regrets, je partis de cette maison où je laissais après moi l'horreur, le désespoir, la honte et le repentir. Arrivé à Paris, je me jetai dans le tourbillon; je m'évitai moi-même; je cherchai des

distractions : au bout de quelques mois, je parvins, sinon à perdre l'idée de Louise, au moins à l'affaiblir, et je ne vis plus que dans l'éloignement ce fantôme qui m'obsédait. L'hiver ramena dans la ville ma victime et sa famille ; un billet que je reçus du père, toujours tranquille et confiant, m'avertit de les aller revoir ; je me présentai chez eux ; le vieillard était absent : Louise ne me reprocha point la manière dont je l'avais quittée, les six mois que j'avais passés sans donner chez elle un signe de vie, et l'oubli où je semblais l'avoir laissée : sa bouche ne s'ouvrit que pour me rendre des actions de grace de ma visite, et de l'intérêt que je témoignais pour elle. Je la trouvai prodigieusement changée ; son état de maigreur et de consomption me frappa ; je lui demandai si elle avait été malade, non, me dit-elle avec un sourire amer ; mais j'ai eu des peines : ce peu de mots me perça le cœur ; j'étais tenté de me jeter à ses pieds, si la présence de sa sœur ne m'eût retenu. Aimable fille ! ne pas même se permettre la moindre plainte ! toujours une égale tendresse et si peu de retour ! Elle vit mon émotion, et elle y fut sensible ; sa main que je tenais serra doucement

la mienne, et elle soupira : le tribut d'estime que je lui payais, était trop faible pour tant d'amour ; elle le sentait, et son ame en était déchirée. Je la vis s'éteindre par degrés. Affligé du spectacle de ses maux, et tourmenté du reproche intérieur de les avoir fait naître, je diminuai le nombre de mes visites : insensiblement je ne parus chez elle qu'après de longs intervalles. Ce procédé cruel ne changea rien à son humeur ; je la trouvai toujours tendre, affectueuse et prévenante : mais son dépérissement s'accroissait à vue d'œil ; elle passait par toutes les gradations de la langueur, et voyait la mort s'approcher pas à pas. Un jour qu'elle était seule, je lui témoignai la vive inquiétude où j'étais de sa santé : je la conjurais de se conserver pour ses amis ; je mettais dans mon langage l'émotion dont j'étais plein, et lui prenant la main avec une affection que je lui avais peu marquée jusqu'alors, je la pressais contre mes lèvres ; elle la retira et me dit tristement : Ah, monsieur ! vous me faites boire un calice bien amer ! un tendre coloris se répandit sur ses joues pâles et éteintes ; elle leva ses mains vers le ciel, et d'une voix attendrie, mon Dieu, poursuivit-elle, donnez-moi la force

de soutenir mes résolutions! Alors elle me fit asseoir à son côté, et me priant de ne pas l'interrompre, elle me dit avec un ton de douceur et de dignité que je ne puis vous rendre: Il y a longtemps que je me propose de vous entretenir; vingt fois, les paroles sont venues sur ma bouche: une fausse honte, la crainte, ou je ne sais quel autre sentiment m'a toujours retenue; il faut enfin vous parler, et je conjure la suprême clémence de me protéger dans le cruel effort que je vais faire sur moi-même. Vous vous êtes aperçu de l'impression que fit sur moi votre premier aspect: elle n'était que trop visible: j'avais toujours vécu dans l'intérieur de ma famille, et je connaissais trop peu le monde pour me défier d'un penchant qui semblait me promettre le bonheur: je m'y livrai sans scrupule et avec toute l'ingénuité de mon âge. Quelques égards, quelques soins, des attentions particulières que vous paraissiez m'accorder et que je pris pour un retour de tendresse, achevèrent de m'égarer. Qu'une amante est aisément trompée! Je vous voyais flatter mes goûts, me prévenir dans tous mes vœux, chercher constamment mes regards, vous placer auprès de moi à la

table, au jeu, dans les promenades, me parler avec un air d'intérêt que vous n'aviez pour personne, me reprendre de mes fautes avec une douceur qui m'enchantait; je me croyais aimée, et vous ne songiez point à me désabuser! Quand vous osâtes descendre dans mon cœur pour en tirer le secret de ma faiblesse, je vous fis tous les aveux que vous desiriez avec une simplicité qui m'étonne aujourd'hui; et vous ne me désabusiez point! Enfin l'heure de mon infortune arriva : je ne m'arrêterai pas sur cette fatale époque de ma vie; vous et moi, nous aurions trop à rougir, et je ne veux point vous reprocher une faute que j'ai partagée; mais comment justifier votre conduite depuis ce temps? Je sortais à peine de vos bras, et mes yeux étaient encore baignés des larmes du repentir, quand vous m'avez quittée! Vous partiez, peut-être pour toujours, et je restais seule avec la honte et la douleur! Vous n'avez point vu mes pleurs; vous n'avez pas entendu mes cris; vous étiez loin de moi, dissipé par le plaisir, et peut-être occupé de nouvelles amours; peut-être n'avez-vous pas songé une seule fois qu'au moment où votre cœur nageait dans la joie, il était une famille obscure,

mais honnête et vertueuse, qui vous devait son opprobre, et une fille malheureuse que vous aviez rendue coupable. Ces idées sont affreuses, et je crains de m'y livrer. Cependant, six mois s'écoulèrent, et sans un billet de mon père que j'avoue lui avoir fait écrire, je présume que nous ne vous aurions jamais revu : vous revîntes ; mais vous n'étiez plus le même : je vous trouvai distrait, taciturne, chargé d'ennuis ; vous pouviez voir mes craintes ; je ne les cachais pas, et vous m'y laissiez en proie avec la froideur d'un homme qui n'aime plus ou qui n'a jamais aimé. Avec quelle amertume je repassais sur ces jours où je vous avais vu si empressé ! Quelle différence de vous à vous-même ! Vous me ravissiez tout le charme de ma vie ! Celui que j'avais goûté dans la certitude de votre amour, ne se retraçait à mon esprit que comme un songe agréable dont le réveil était horrible. Ma santé déja plus faible acheva de s'en altérer : je vis approcher mon dernier moment comme le terme de mes peines : alors je conçus le dessein de rompre avec vous toute société, et de m'abandonner sans réserve à cet être souverain que j'avais trop longtemps oublié. Mais, vains projets d'un

cœur trop tendre ! je vous voyais, et chaque jour mes résolutions s'affaiblissaient : une seule de vos paroles me faisait oublier toutes vos injustices et me replongeait dans mes incertitudes. Il a fallu pourtant me résoudre : si l'amour est pardonnable, c'est quand on est payé de retour ; mais il est inexcusable de s'obstiner à aimer qui ne nous aime point : d'ailleurs je n'ai plus longtemps à vivre : je dois bientôt aller rendre à mon juge un compte rigoureux ; je n'ai pas trop, pour m'y préparer, du reste d'une vie éteinte : il faut renoncer à mes erreurs, et je vous ai prié de m'écouter pour recevoir mon éternel adieu : ce jour est le dernier où je vous verrai, et ces paroles les dernières que vous entendrez de moi. Alors se levant avec majesté, elle me laissa confus, humilié, courbant la tête et accablé comme un criminel à qui on vient de prononcer son arrêt. Une révolution subite se fit dans mon cœur : l'amour parut y entrer quand cette infortunée le chassait du sien. Un mot, lui dis-je en la ramenant sur le siége qu'elle avait quitté : je me condamne ; je reconnais mes torts ; tout ce que vous m'avez dit, je me l'étais dit à moi-même, et cent fois plus encore.

J'avoue, en gémissant, que je suis coupable envers vous de la plus horrible ingratitude : mais n'est-il point d'espérance de pardon ? ne puis-je obtenir la grace de réparer toutes mes injustices ? Dites, mademoiselle ! qu'ordonnez-vous d'un criminel repentant qui se jette à vos pieds et qui vous conjure de lui rendre le bien qu'il a perdu ? Et en disant ces mots, j'embrassais ses genoux. Des réparations, dit-elle ! il n'est plus temps d'y penser ; de quoi serviraient-elles à une fille mourante ? Des réparations, a-t-elle ajouté avec chaleur ! en est-il qui puissent tenir lieu de l'amour que je vous prodiguais, et me consoler des maux que vous m'avez faits ? Croyez-vous, pouvez-vous croire que je consente aujourd'hui à recevoir un dédommagement de tant de peines ? Non, Monsieur ! la pitié ne peut payer l'amour, et je suis trop fière pour ne devoir qu'à la reconnaissance, ou à quelque sentiment plus humiliant encore, le retour que vous m'offrez. J'insistai ; je la conjurai de m'accorder le nom de son époux. Il fut un temps, reprit-elle, où j'ambitionnais ce titre : mais vous voyez mon état ; ces nœuds seraient rompus presqu'aussitôt que formés ; il faut y renoncer : la seule

grace que je vous demande, c'est d'épargner d'autres victimes! je vous en supplie par votre ame qui m'est encore chère : abandonnez ces honteuses séductions qui ne laissent que des suites douloureuses : ne corrompez jamais une ame simple et vertueuse : quelle gloire en peut-on recueillir? c'est un triomphe si facile! Croyez-moi! les lois envoient à l'échafaud des malfaiteurs moins coupables qu'un odieux suborneur qui porte la mort au cœur de l'innocence.

Ici finit cet entretien dont toutes les paroles sont restées dans ma mémoire ; ce fut aussi le dernier jour où je la vis; je me présentai plusieurs fois à sa porte, et ne fus jamais reçu : quelques mois après, on me dit qu'elle était morte. Le fantôme de cette fille infortunée ne me quittait plus ; je portais dans le cœur un ver rongeur qui troublait tous mes plaisirs. Je cherchai des secours auprès de nos sophistes : ils disaient que la moralité des actions n'est fondée que sur l'opinion; que le bien et le mal sont de pures relations ; que ce qui est vertu chez un peuple, est vice chez un autre ; que la probité n'est que l'utile mis en pratique : ils ajoutaient que le bonheur

consiste à jouir de tout, et la sagesse à bien user des jouissances; que la pudeur est une vertu de préjugé; que dans une infinité de pays la corruption des mœurs est autorisée par les lois, et même consacrée par la religion....Je rougis de poursuivre. Oh! qu'un esprit qui veut s'égarer trouve de portes ouvertes à l'erreur! Je recueillais tous les jours une multitude d'assertions qui venaient à l'appui de cette affreuse doctrine. Enfin je parvins à établir dans mon esprit, comme des vérités primitives, le néant de la vertu et la nécessité des passions. Dès que j'eus bien fixé ma croyance sur cette morale destructive, je m'affranchis de mes remords, et j'acquis dans le désordre une sorte de calme à peu près semblable à celui que l'opium procure aux convulsions du délire. Je ne me souvins plus alors que j'avais un père infirme à qui je devais mes secours. Fasse le ciel que je trouve dans ma vieillesse les soins et les consolations que j'ai négligé de lui donner! Mais si la justice souveraine me réserve le sort des fils ingrats, je dois m'attendre à un affreux abandon dans le déclin de ma vie. Cependant je l'aimais tendrement, et je suis persuadé qu'il l'ignorait;

car je n'ai jamais songé à lui en donner des preuves.

Combien de voluptés on se dérobe en renonçant à la vertu! Au milieu de mes vains plaisirs, je n'étais pas heureux : je me rappelais quelquefois les premières leçons de mon enfance, en comparant mon état présent à celui dont j'avais joui, je regrettais mes principes; je sentais qu'il n'est de bonheur constant et réel que dans un cœur en paix avec lui-même. Ce combat des passions avec la raison me jetait dans une pénible anxiété; il fallut en sortir; la main du ciel me frappa pour m'avertir de mon néant; des revers accumulés me réveillèrent comme d'un long sommeil; je restai seul et sans secours, forcé de traîner une misérable vie en butte à tous les hasards, de m'accrocher comme un reptile à tous les êtres dont j'espérais un appui. Une noire misanthropie me dégoûta du monde; je me sauvai dans la solitude pour m'y nourrir de fiel et d'amertume : la retraite où je vivais ne me parut point assez profonde; je résolus de traverser les mers, et de chercher sous un nouveau ciel des déserts inhabités où je ne fusse connu que de moi seul. En arrivant à Nantes,

j'essuyai une maladie mortelle: dans une ville où je n'avais aucunes liaisons, je trouvai des soins hospitaliers dignes des premiers âges, et des vertus qui me reconcilièrent avec l'humanité. Un négociant m'offrit sa bourse; il m'avança généreusement tous les frais de mon voyage, et vint au devant de mes besoins, sans que j'eusse auprès de lui d'autre titre que celui d'infortuné. Dès que je fus rétabli, je m'embarquai pour l'Amérique, et j'allai descendre dans une des Antilles : je m'étais attendu à trouver des déserts et des sauvages; je vis un peuple doux, civil et bienfaisant, des cœurs droits, des mœurs pures, une terre féconde, enrichie par les soins du cultivateur. Je ne sais quelle impression me saisit en arrivant dans ces belles contrées; je me sentais renaître; mes passions se calmaient; l'humeur mélancolique et sombre que j'avais apportée d'Europe, était dissipée par le baume et la douceur de l'air, par le tableau riant d'un printemps éternel et d'une nouvelle nature. Je visitai plusieurs habitations; je fus accueilli partout avec la même bonté : j'enviais le sort de ces heureux Colons vivant sans faste au sein de leur opulence. J'avais conservé quel-

ques livres, et je partageais mes heures entre la lecture et la promenade : je cultivais un coin de terre qu'un généreux Créole m'avait abandonné, ainsi que la cabane qui me servait d'asyle : je n'ai jamais coulé de jours plus tranquilles. Libre des soins du lendemain, je trouvais dans les fruits de mon petit domaine de quoi fournir abondamment à mes besoins. Mon bienfaiteur ne me laissait manquer de rien ; son attentive prévoyance allait même au devant de mes desirs : un esclave qu'il m'avait donné me soulageait de mes travaux : sans les souvenirs qui me tourmentaient, j'aurais été le plus heureux des hommes. J'étais content de finir mes jours dans cette solitude, et revenu des illusions du monde, je n'ambitionnais plus d'autre félicité. On va chercher la fortune dans ces contrées ; j'y trouvais le repos et un ami que la fortune ne peut payer ; j'y jouissais du plus beau spectacle que l'homme puisse contempler : la nature n'est nulle part aussi majestueuse que dans ces climats voisins du soleil qui les embellit de tout son éclat.

J'avais toujours vécu dans une sorte d'apathie sur toutes les idées religieuses, et il m'était

rarement arrivé d'élever mes regards vers l'Etre suprême. Je me bornais à recueillir quelques lambeaux du système de nos Sceptiques modernes, d'après lesquels je me figurais la Divinité comme un être passif, indifférent sur les scènes de ce monde, sans bonté, sans malice, et l'univers comme une végétation animée, éternelle, existant par son mouvement, et se conservant par une succession infinie d'altération, de changement et de reproduction. Un jour que je traversais les hautes montagnes de l'île, je m'arrêtai comme en extase, au moment où le soleil venait de se lever et jetait sur toute la nature un voile éclatant de lumière. Une longue chaîne de rochers rangée autour de moi, recevait et renvoyait ses rayons à travers l'espace qui paraissait comme sillonné de mille couleurs brillantes : d'immenses forêts élevées en amphithéâtre formaient une draperie de verdure depuis la voûte du ciel jusqu'au fond des abîmes, et des fleuves roulant par cascades allaient s'ensevelir sous un ombrage éternel : la mer, à l'extrémité de l'horizon, terminait ce tableau magnifique. Saisi d'enchantement et de surprise, je me prosternai sur la terre, et j'adorai, pour la

première fois peut-être, avec un respect religieux, le souverain Créateur de ces merveilles : alors apostrophant les bois, les fleuves, les rochers et les mers, je leur criais : Si vous vous êtes faits vous-mêmes, animez-vous, et parlez ! Oh ! quelle vaste idée nous donne de son auteur cette profusion de richesses ! Comment suppose-t-on que les éléments aient pu se combiner de manière à produire d'eux-mêmes l'ordre étonnant, le concours et l'harmonie de toutes les parties de cet univers ? Insensés raisonneurs qui n'oseraient attribuer aux chances du hasard, aux combinaisons d'une matière inanimée, le moindre ouvrage sorti de la main des hommes, et qui osent prêter à ces aveugles agents les phénomènes de la création !

Je rentrai chez moi frappé de ce que j'avais vu ; et dès ce moment je me livrai à des études réfléchies sur ces objets sublimes, que je n'avais qu'effleurés dans le tumulte et la dissipation du monde. Je reconnus alors la vérité de ce que dit Bacon, qu'un peu de philosophie fait des athées, mais que beaucoup de philosophie les ramène à la religion : convaincu que nul effet ne peut exister sans cause, et remon-

tant d'origine en origine jusqu'au suprême Auteur, je trouvai la divinité que je cherchais. Je me disais : Les incrédules, en supposant l'éternité de la matière, ne font que substituer à un principe que j'adore sans le comprendre, un autre principe inexplicable : ils affligent mon cœur sans contenter ma raison : ils n'offrent qu'une hypothèse inintelligible et désolante, en sapant les fondements d'une croyance qui faisait mon bonheur : ils appellent des noms vagues de nature, de hasard, de nécessité, cette cause souveraine que j'appelle Dieu. Du moins sont-ils forcés de reconnaître une cause primitive, et peut-être ne disputent-ils que sur les termes. Oui, je suis persuadé qu'il n'est aucun athée de bonne foi, et que tout homme, dont la bouche affirme qu'il n'y a point de Dieu, ment contre sa conscience.

Il y avait quelque temps que je goûtais dans la retraite les charmes de la méditation, quand je fus distrait par de nouveaux troubles. Mon bienfaiteur était resté veuf avec une fille de treize ans qu'il élevait sous ses yeux, et qui faisait la consolation de sa vieillesse. Susanne promettait d'être belle et avait déja des grâces : son ame était simple et naïve : avant qu'elle

eût parlé, on savait ce qu'elle pensait. L'aimable enfant s'était attachée à moi, et venait souvent me chercher dans ma cabane, suivie d'une esclave qui l'avait nourrie. Nous nous promenions sur le bord de la mer, dans des bois de palmiers qui couvraient le rivage. Là, tantôt j'amenais nos entretiens sur les beautés de la nature; tantôt j'essayais d'imprimer dans son ame tendre les premiers principes de la morale, et j'avais le plaisir de voir par degrés se développer sa raison naissante. Quelquefois nous faisions des lectures utiles; je lui donnais des leçons de dessin, et j'éprouvais une joie secrète à payer ainsi à son généreux père un tribut de reconnaissance. Je n'avais pas encore réfléchi sur ma situation, et je recevais sans m'alarmer les innocentes caresses de ma pupille; ses bras me pressaient avec tendresse; elle aimait à me sourire; elle me quittait rarement, et toujours avec peine. Un jour qu'en folâtrant avec elle je la tenais contre mon cœur, une émotion violente s'y fit sentir; ce trait de lumière commençant à m'éclairer, je me promis bien de veiller sur moi-même et d'éviter des jeux si redoutables : mais l'habitude de nous voir rendait ce projet difficile : je repris

bientôt un genre de vie auquel je trouvais mille douceurs. Susanne croissait et s'embellissait tous les jours; son esprit s'était formé; aux graces naïves de son enfance avait succédé l'ingénuité décente et timide d'un âge plus réservé; ses yeux se baissaient devant moi; je surprenais quelquefois ses regards doux et modestes, et je ne les rencontrais jamais sans trouble. Une fois, je la voyais dessiner, et j'osai porter mes lèvres sur sa main; elle me fixa tendrement et rougit : un feu séditieux me pénétra; les idées les plus coupables allaient m'entraîner; je me sentais perdu : je me levai brusquement; je sortis et je courus dans ma cabane. Là, me frappant la poitrine, et versant un torrent de larmes : Homme dénaturé, me disais-je, va donc sacrifier encore cette enfant; va désoler ton bienfaiteur; ajoute ce crime à tous les autres. Non, poursuivais-je en sanglottant, non je ne suis pas digne de voir la lumière, et de vivre avec des hommes! Je passai tout ce jour, renfermé, pleurant et rejetant toute nourriture. Mon ami me vint voir; il ne concevait rien à mon état : je me jetai à ses pieds et je lui fis l'aveu de mon horrible pensée; il me releva gaiement, me serra dans ses

bras et me dit : Cessez de vous affliger, et reprenez l'assurance des belles ames. Personne n'est à l'abri des séductions; mais il n'est donné qu'à la vertu d'en triompher, et la vôtre a subi noblement cette épreuve. Au reste, ajouta-t-il en souriant, c'est pour vous-même qu'il faut surveiller le trésor que je vous confie. Je n'ai point ici d'amis qui me soient plus chers que vous, et mon dessein est de vous unir à ma famille par des nœuds plus étroits : voilà le plan que je m'étais fait, et dans lequel la connaissance de votre caractère me confirme tous les jours. Je retombai à ses genoux, et je murmurai quelques mots de remercîment : il me ramena auprès de sa fille, et lui recommanda de me chérir désormais comme un homme qui devait être son époux. Le front de Susanne se couvrit d'une aimable rougeur, et je vis que je ne lui étais pas indifférent. Nous passions des jours tranquilles dans l'attente du bonheur, quand la mort m'enleva mes espérances. Susanne mourut d'une fièvre maligne, et j'eus la douleur de perdre en même temps son vénérable père. Je leur rendis les derniers devoirs avec une amertume que je n'avais jamais éprouvée.

Je voyais s'évanouir les idées de félicité que je m'étais formées pour l'avenir ; je perdais à-la-fois une épouse, un bienfaiteur, un ami, le charme et la consolation de ma vie : tout était disparu : je me trouvais seul, dans un lieu sauvage, errant parmi des cercueils et sur les froides cendres de ceux que j'avais aimés. Je n'habitais plus qu'à regret cette île qui m'avait paru si belle ; je ne pouvais me supporter dans mon désert ; chaque pas m'y rappelait des plaisirs passés et des pertes présentes ; chaque objet nourrissait en moi des souvenirs déchirants : une affreuse mélancolie retombait sur mon cœur ; mes anciens remords, suspendus long-temps par la douceur d'une société paisible, se réveillaient avec une force terrible ; tous les jours j'allais pleurer sur le tombeau de mes amis, et quand je rentrais chez moi, je me regardais avec horreur dans ce funeste abandon. Je pris le partis de quitter l'Amérique ; je vendis les possessions que mon bienfaiteur m'avait laissées, et après avoir dit un éternel adieu à cette solitude où j'avais coulé de si beaux jours, je revins en Europe.

LETTRE L.

THÈRÈSE A FALDONI.

Quel récit vous m'avez fait ! je ne cesse d'y penser ! Fallait-il revenir sur d'anciennes erreurs, et présenter à votre amie des tableaux affligeants? Cependant, j'aime votre franchise ; et dans vos fautes mêmes, je reconnais ce caractère qui ne vous a jamais quitté. Je plains cette pauvre Louise d'avoir aimé ; je la plains, surtout, de n'avoir pas été payée de retour : elle méritait si bien de l'être ! Il est affreux pour vous d'avoir causé son malheur : mais vos remords ont assez expié cette imprudence. N'en parlons plus, mon ami ! le temps a passé sur les égarements de votre jeunesse, et votre raison s'est mûrie par l'expérience de ses écarts. Je ferais peu de cas d'un homme qui n'aurait jamais commis de fautes. Rappelez-vous ce que je disais, il y a quelques jours, quand vous lisiez devant ma cousine et moi le roman de Grandisson : ce personnage m'a toujours paru peu intéressant, parce qu'il est trop parfait : un être aussi supérieur à l'humanité ne

peut être aimé que des anges ; il me ferait continuellement rougir de l'excès de son mérite, et mon amour-propre avec lui ne serait jamais satisfait. Ce n'est pas que j'ose excuser votre conduite, et justifier des attentats contre l'innocence. Vous avez senti vous-même toute l'horreur de ce crime et vous avez prévu mes reproches. Vous convenez que le souvenir de cette aimable fille a fait le supplice de votre vie. O Faldoni ! comment un séducteur ne songe-t-il pas aux regrets qui l'attendent ? En vérité, je plains bien vos gens à la mode, de se tant tourmenter pour se préparer un repentir ! Combien les femmes sont malheureuses ! il semble que les usages politiques se soient attachés à détruire, dans cette moitié du genre humain, le germe de tout ce qu'il y a de noble et de grand, pour en faire le jouet et l'amusement des hommes, et pour les immoler au premier corrupteur qui s'en empare ! Elles sont douées pourtant d'un goût délicat, d'un sentiment exquis ; je dirai même qu'elles vont plus loin que vous, quand leur ame est exaltée par la vertu : l'amour, qui chez elles est si vif et si tendre, leur prête une énergie que vous avez rarement dans cette passion ; non, vous

ne savez pas aimer comme nous : vous ne pensez qu'à dérober une volupté fugitive, et l'amour vous échappe. Mais nous, hélas ! tout entières à l'objet de notre penchant, nous ne voyons, nous n'entendons que lui : honneur, fortune, félicité, grandeur, nous ne voulons rien que pour le lui donner. Fières de nos faiblesses mêmes, quand notre gloire est perdue, nous jouissons de nos sacrifices, en songeant qu'il en est l'objet. Eh ! n'est-ce point par lui que nous vivons, que nous pensons, que nous sommes tristes ou gaies, fortunées ou misérables ? Connaissons-nous un intérêt plus fort que le sien ? Cherchez parmi vous ces déchirements d'un cœur trahi, ces tortures qui consument une amante, et qui la traînent lentement au tombeau ! Vous autres hommes, vous êtes distraits et dissipés par le tumulte ; mille objets peuvent vous écarter de celui qui vous occupe ; mais nous, dans la solitude où notre éducation nous enchaîne, nous sommes toujours avec nos pensées, toujours près de cette image adorée, toujours livrées à des souvenirs qui la nourrissent ! Nous avons à combattre, et vos séductions, et nos desirs plus puissants encore, et la sensibilité de nos organes, et la

faiblesse de nos cœurs, et la crédulité de nos esprits ! Et c'est contre des êtres si fragiles, que vous vous armez de toutes les forces de la nature et de l'art ! Pourquoi l'homme qui fait les lois ne rend-il pas sa compagne digne de tous ses hommages, en lui donnant le degré de perfection dont elle est susceptible ? Craindrait-il de perdre l'empire, s'il déployait les talents et les vertus des femmes ? ou bien aurait-il choisi pour elles l'éducation la plus favorable à ses principes de corruption ? Sans doute il faut le croire ; autrement leur laisserait-il si peu de moyens de défense, quand lui-même se produit avec tant d'avantages ? Dirigerait-il leurs premières vues vers des objets de luxe et de frivolité, au lieu de former leur cœur et d'éclairer leur esprit ? Si elles ont peu de caractère et de suite dans les idées, ne devrait-il pas réunir contre ce vice essentiel tous les efforts de l'institution ? Alors ils les eût prémunies contre les dangers de la séduction ; il leur eût préparé des jouissances pour l'avenir : une femme ferait dans tous les âges les délices de la société ; l'amour, fondé sur l'estime, ne serait plus l'amusement d'un cœur oisif, et on verrait éclore entre les deux

sexes, une rivalité de force et de grandeur qui tournerait à leur profit mutuel.

Cette pauvre Louise se présente encore sous ma plume. Combien elle a dû souffrir ! aimer sans retour, après avoir tout immolé à celui qu'on aime ! Ah dieu !.....Ce n'est point sa mort que je pleure; ce sont ses maux; c'est l'idée qui devait la tuer, de n'avoir fait qu'un ingrat! La mort! Eh! peut-on la comparer à ces mouvements du désespoir, à ces convulsions de la rage qui nous font maudire l'existence? Quelle folie à nous, d'écouter une passion rarement heureuse, et presque toujours suivie d'inépuisables regrets!....Pardon, je ne finis pas; je devrais vous égayer, et je suis rejetée malgré moi dans mes réflexions. Vous êtes cause que j'ai passé la nuit la plus cruelle, agitée de toutes vos scènes, vous suivant partout, vous accusant d'avoir laissé mourir..... allez! ne m'en parlez plus! j'ai de l'humeur contre vous, et je serais tentée de vous haïr tout de bon.

Je ne sais si je dois attribuer à cette lecture la situation de mon ame: je suis aujourd'hui d'une tristesse accablante : tout m'afflige et me déplaît. Je voudrais, pour beaucoup, que

cette semaine fût écoulée ; j'imagine les choses les plus funestes ; je ne vois que fantômes autour de moi. O mon ami ! venez me consoler ! venez dissiper toutes ces illusions d'un cœur trop sensible : ce n'est qu'auprès de vous que je puis être heureuse.

Je vous attends demain ; il faudrait arriver de bonne heure, pour prévenir la chaleur et nous donner plus de temps. Apportez vos romances : nous chanterons celle que vous aimez, celle qui fut l'occasion de vos premiers aveux, et qui depuis m'a fait verser tant de larmes. Dans la matinée, nous irons visiter le bois de la Saulaye que ma cousine n'a pas encore vu ; vous nous donnerez le bras ; on déjeûnera avec des œufs frais dans la ferme que vous connaissez ; nos mamans nous prendront en voiture, et nous retournerons ensemble. Dieu veuille qu'il ne survienne pas d'obstables à tous ces beaux projets ! car je m'accoutume à ne plus compter sur rien.

LETTRE LI.

FALDONI AU CURÉ.

O Monsieur ! quel affreux événement ! Madame de Saint-Cyran se meurt. Elle eut hier un accès de fièvre qui l'empêcha d'exécuter une partie projetée ; nous restâmes auprès d'elle : le soir, il lui survint une toux pénible, une ardeur d'entrailles ; elle avait le frisson, le tremblement, tous les symptômes d'une pleurésie. La nuit a été terrible ; on désespère de sa vie ; elle est, à tout moment, sur le point d'être suffoquée. On court ; on se précipite ; les domestiques sont sur les chemins ; les médecins se succèdent ; une partie du village est dans la cour du château ; la frayeur et la désolation se peignent sur tous les visages. Thérèse immobile est à genoux auprès du lit de sa mère, et ne fait que pleurer. Madame d'Armiane et sa fille sont au milieu des femmes, donnent les ordres, veillent la malade, et semblent se multiplier dans tous les lieux. Au milieu de ces mouvements, il règne dans l'éten-

due de la maison un silence morne et lugubre ; on n'entend que des sanglots étouffés.

On a fait revenir de son couvent la jeune de Saint-Cyran, pour recevoir la bénédiction de sa mère ; cette pauvre enfant nous a fait fondre en larmes. Tant de sensibilité dans un âge si tendre ! mais c'est la digne sœur de Thérèse ! il faut les voir toutes deux autour de leur mère expirante : ce tableau déchire le cœur. On a écrit à M. de Saint-Cyran et à son fils : le Chevalier qui est plus près a déja reçu l'avis, et ne peut tarder d'arriver. Venez, Monsieur ! hâtez-vous de recueillir les derniers soupirs d'une mère qui vous appelle à tous les instants : mais hélas ! je crains bien que vous n'arriviez trop tard.

LETTRE LII.

THÉRÈSE AU CURÉ.

TOUT est fini pour moi! ma mère, mon amie, ma bienfaitrice n'est plus ! et je respire encore ! et je ne descends pas avec elle dans le tombeau ! Malheureuse ! j'ai tout perdu ! Je ne sais comment j'existe ! un horrible avenir s'ouvre devant moi ; le poids de la douleur m'écrase ; je me sens mourir à tous les instants. J'ai voulu vous écrire ; mes pleurs m'aveuglent ; mes sanglots me suffoquent ; je n'ai pas la force de tracer deux lignes..... O mon Dieu qui me l'avez ravie ! pourquoi nous séparer ? que ne mourions-nous ensemble ? Je la vois encore ranimant ses efforts pour me conjurer de vivre, priant le ciel de me rendre heureuse .... O ma mère ! moi ! que je sois heureuse quand tu n'es plus ! Que ta fille puisse avoir un instant de bonheur sans toi ! Non, non, je n'y dois plus compter ; il faut traîner le reste de ma vie dans les larmes, et je prévois qu'elle ne sera point longue. Oh ! quand viendra le temps où j'irai me réunir à tes cendres vénérables, reposer

mon cœur auprès du tien, et trouver dans ton sein la paix que les hommes me refusent? Ta vertu était ma sauve-garde; je me craignais moins quand tu m'avais parlé; la douce persuasion coulait de tes lèvres; j'allais te confier mes peines et j'étais consolée.

O mère adorée et digne de l'être! si j'ai joui de quelque plaisir, c'est à toi que je l'ai dû! Combien de fois tu portas dans mon ame l'espérance du bonheur! Ta présence me rendait la joie; ton regard m'avertissait de mes devoirs. Je me rappelle encore les douces idées de mon enfance et des beaux jours que je passais avec toi. Quels soins tu prenais de me former! quel charme tu répandais sur tes leçons! avec quelle force ta moindre parole s'imprimait dans mon cœur!.... Ah, j'étais trop heureuse, et tant de félicité n'appartient pas à ce monde où nous sommes. Je vois maintenant le dernier terme, comme l'objet de mes vœux. Hélas! qui resterait pour me consoler? vous le savez, Monsieur; vous savez si elle me chérissait! vous étiez le confident de ses pensées: vous avez vu comme elle volait au-devant de mes desirs, comme une seule de mes larmes [illegible]ait son ame maternelle, comme

elle me couvrait de tous ses regards ! Que de pleurs quand nous nous séparions ! quelle joie quand nous étions réunies ! quelle tendre inquiétude sur mes moindres peines ! On eût dit que tout lui manquait dès qu'elle ne voyait plus sa fille. Non, je ne l'ai point assez aimée ; j'étais trop occupée de ma folle passion, et maintenant je pleure sur une froide poussière qui ne peut plus m'entendre ; je lui adresse mes plaintes ; je l'appelle ; je la cherche et je ne la vois plus ! ce lit, cet appartement, ces meubles, ces lieux où je l'ai vue, ces vêtements qu'elle portait, tout m'irrite et me désespère. Je ne la trouve nulle part, et tout me la représente ! Je n'ai d'autre douceur que de verser mes larmes dans le sein de ma cousine : cette consolation me sera bientôt ravie ; elle et sa mère n'attendent pour partir que le retour de mon père qui doit être ici dans peu de jours.

Votre ami ne paraît plus ; je l'ai prié d'interrompre ses visites, et il en sent la nécessité ; d'ailleurs, quelle espérance désormais de nous unir ! il n'y faut plus penser ! Ah malheur ! malheur à moi, d'avoir nourri cette illusion ! Comment pouvais-je croire à la félicité ? c'est

un vain nom ; elle n'existe que dans le cercueil.

O tendre et généreuse mère ! élevée maintenant au dessus de nos tristes joies et de nos peines cruelles, si tu daignes jeter les yeux sur les misères de l'humanité, si tu conserves pour ta fille quelque étincelle de cet amour qui brûlait dans ton sein, veille sur elle du haut des cieux ! sois encore son guide et son appui ! ô ma mère ! ne permets pas qu'elle s'écarte des lois de l'austère honneur et des vertus dont tu lui donnais l'exemple ! attire à toi cette infortunée qui ne fera plus que languir, jusqu'au moment où elle ira dans tes bras se délasser de ses souffrances ! Voilà, Monsieur, ce que je lui crie sur sa tombe où je passe des jours entiers, baignée de larmes, désespérant de la revoir, et ne pouvant m'arracher à cette pierre insensible qui nous sépare.

LETTRE LIII.

LE CURÉ A THÉRÈSE.

Que m'apprenez-vous, ô ciel ! une mort si subite, si imprévue ! Mais cette digne mère de famille était depuis longtemps résignée à sa dernière heure : elle n'avait pas attendu les approches de ce fatal instant, pour disposer son ame à paraître devant Dieu : elle lui a porté des jours purs et remplis par la vertu : elle jouit d'une paix céleste, et elle nous laisse en proie aux orages de la vie ! Ah ! quels tristes moments sont préparés pour ma vieillesse ! quels chagrins vont se mêler aux infirmités qui me menacent ! J'étais malade quand j'ai reçu votre lettre ; mes douleurs s'en sont accrues ; je suis maintenant dans le lit, affligé de vos maux et des miens. Que l'humanité est misérable ! Il faut traîner une pénible existence à travers une foule de tourments, et tant d'efforts pour vivre n'aboutissent qu'à la mort ! Je serais déja près de vous, si j'étais en état de faire la route ; je souffre excessivement de vous abandonner à vous-même, dans ce moment de

douleur et d'effroi. Au nom du ciel ! ne vous laissez pas abattre par le désespoir ! élevez-vous, ma chère fille, jusqu'à l'Etre immortel qui frappe et qui console.

Eh ! qui sommes-nous, vils atômes, enfants de la poussière, pour oser murmurer des châtiments qu'il nous envoie ? Qui de nous est assez parfait pour n'avoir point mérité la rigueur céleste ? Humilions-nous sous ses fléaux ; rendons-lui graces de ne les avoir point réservés pour un autre monde, et d'épuiser sur cette vie passagère la coupe de sa justice ! La félicité n'appartient pas à l'homme, tant qu'il est condamné à ramper dans cette vallée de larmes : souffrir, vieillir, et mourir, voilà sa destinée. Elle pourrait être plus douce ; mais le moment que nous appelons la vie, n'est-il pas pour nous un temps d'épreuve qui doit nous conduire au bonheur ? Dans l'idée de la clémence infinie, on peut, sans présomption, espérer un meilleur monde et de plus beaux jours. Oh ! quand serai-je délivré des entraves qui m'arrêtent ! Quand pourrai-je dire au Dieu que j'adore ! j'ai fourni la tâche de travaux que tu m'avais imposée ; cette terre dont je suis sorti a plus d'une fois été trempée de mes sueurs

et de mes larmes; j'ai soutenu tous les combats imposés à la vertu, et maintenant je viens te demander ma récompense : je viens t'offrir, avec les faiblesses attachées à l'humanité, quelques bonnes œuvres qui les réparent. J'étais homme, sujet à l'erreur, en butte aux passions! mais j'ai fait le bien quand je l'ai pu, et je m'assure en ta bonté.

Séchez vos pleurs, ma chère Thérèse! cette tendre mère offre pour vous ses vœux à l'Eternel; ses regards sont encore attachés sur son enfant; elle ne souffrira pas que le malheur vous accable : c'est à présent qu'elle va puiser à la source immortelle de toute vertu les secours dont vous avez besoin. Pourquoi gémir? pourquoi pleurer? O ma chère fille! qu'est-ce que le monde auquel nous tenons tant? un lieu de passage où les voyageurs se succèdent avec une vitesse effrayante. C'est un amas de débris qui s'accumulent depuis la naissance des âges. Il faut que tous les nœuds se rompent, que toutes les amitiés se détruisent, et que toutes les pensées qui regardent la terre s'anéantissent. Mais votre mère ne vous a point laissée pour toujours : vous la reverrez, ma fille; elle vous a devancée; elle vous attend;

encore quelques années, et vous ne vous quitterez plus. N'avez-vous jamais appris à supporter l'absence ? à l'heure solennelle qui vous rappellera dans son sein, qu'il vous sera doux d'être réunies ! Oui, je l'espère ; un temps viendra que nous serons tous ensemble, et que la sainte amitié nous rapprochera. Heureux séjour où l'intérêt, l'ambition, la haine, les petites passions de l'humanité n'auront point d'accès, où les sentiments épurés seront des vertus, où rien que de noble et de divin n'entrera dans nos ames !. . . . .Hélas ! je veux vous encourager, et mes larmes coulent, et l'image de cette femme céleste vient accabler ma pensée ! O perte irréparable ! ô amie dont rien ne me consolera ! je ne tarderai pas à te suivre. Déja mon corps sent les approches de sa ruine ; le poids des années m'afflige ; la mélancolie empoisonne les jours de ma vieillesse ; un nuage s'est abaissé entre le monde et moi ; la joie m'échappe ; l'espoir m'abandonne, et je n'ai plus à desirer aussi que l'asyle du tombeau.

LETTRE LIV.

FALDONI A THÉRÈSE.

Voulez-vous gémir éternellement, et n'est-il pas un terme aux regrets, quand les maux sont sans remède ? Ah, cruelle amie ! j'ai vu le temps où j'avais quelques droits sur vos jours; vous me promettiez de n'exister que pour moi, vous chérissiez la vie pour me la consacrer toute entière : ce temps n'est plus, je le sais; je n'en suis que trop convaincu : mais l'amitié (si ce n'est pas l'amour) ne suffit-elle pas pour vous retenir au monde ? On dit que vous êtes noyée dans vos larmes, que la douleur absorbe en vous tous les autres sentiments, que vous avez formé le projet de suivre au tombeau ma bienfaitrice ! Ah, Thérèse ! ne voulez-vous pas que nous la pleurions ensemble ? refusez-vous de m'associer à vos douleurs, ou si vous songez à mourir, ne me jugez-vous pas digne de vous suivre ? Si les tendres supplications de l'amour peuvent pénétrer jusqu'à votre cœur, je vous conjure de les écouter ! Nos malheurs sont communs ; il faut nous

aider à les supporter. Que l'image de cette vertueuse mère soit toujours présente à nos regards pour nous animer ! Respectons sa volonté dernière ; vous savez qu'elle fut de nous unir.

Que ne vit-elle encore, cette femme adorée qui ne respirait que pour faire le bien ! Je n'aurais pas à redouter les maux de l'avenir ; les jours de ma félicité s'écouleraient encore sous ses yeux : beaux jours dont je n'ai pas assez connu le prix ! doux et rapides moments qui ne reviendront plus ! bientôt la voix paternelle va se faire entendre ; vous aurez à combattre une autorité qu'il est difficile de vaincre ; vous êtes sensible et généreuse ; les prières d'un père, ses larmes, ses instances vous forceront de céder, et je tomberai du comble de mes espérances dans un abîme de misère. O dieu ! me faudra-t-il renoncer à votre cœur ! à vous que je ne cesserai d'aimer qu'en cessant de vivre ! ô mon amie ! me l'ôterez-vous, ce trésor que je possède ! Tout redouble mes craintes ! déja vous me défendez de vous revoir ; ce n'est qu'en tremblant que je vous écris ; nos amis se dispersent ; l'une est allée habiter le séjour des justes ; l'autre est au moment de la

suivre; ce vénérable pasteur languit sous le poids des infirmités; nous le perdrons bientôt peut-être. Hélas! il n'est pas fait pour ce monde. Les méchants, les persécuteurs vivent et s'éternisent : c'est en vain qu'on attend leur mort pour respirer; ils vivent; ils tiennent à la terre par de fortes racines; leurs ames d'airain ne sont altérées ni par les peines d'autrui qu'elles ignorent, ni par leurs propres maux qui les éprouvent impassibles. Aussi les années roulent sur leurs têtes, et le soleil les voit fournir en paix la révolution d'un siècle. Mais l'homme sensible est l'esclave des éléments, des climats, des saisons, de la nature entière; tout l'affecte et l'ébranle; les larmes de l'étranger font couler les siennes; dans sa passion mélancolique, il va partageant toutes les douleurs; il s'épuise de bonne heure, et tombe au milieu de sa course.

Depuis que je ne vous vois plus, je ne sais ce que je deviens: je parcours les bois et les rochers; je cherche tous les endroits où je vous ai vue; je repasse sur ces promenades charmantes que nous faisions tous les jours; je ne vois qu'un désert immense. Le déclin de l'automne ajoute à la noirceur de mes pensées;

ces feuilles qui tombent de toutes parts, cette campagne flétrie, ces images de deuil et de désolation me remplissent de terreur; je soupire de me trouver seul au milieu des ravages du temps : cette puissance destructive répandue dans l'univers me fait songer au moment où vous et moi ne serons plus. Hier, le soleil couchant jetait un doux éclat sur la prairie; je voyais cette belle vallée et les bords du fleuve où je vous avais accompagnée tant de fois; vous n'y étiez plus; je m'ennuyais, et je n'ai pu m'y fixer un quart d'heure. En entrant dans le verger, je me souvenais d'y avoir cueilli des fruits avec vous; j'ai regardé ce noyer d'où je faisais tomber à vos pieds une grêle de noix : vous ne sauriez croire l'impression de tristesse qui m'a saisi. Je ne peux plus supporter les lieux où vous n'êtes pas. Souffrez que je vous voye! vos parents sont-ils des tigres, et ne peut-on approcher de leur demeure?

O ma chère Thérèse! que votre absence est terrible! depuis vingt jours, je ne vis que pour éprouver tous les tourments. Plus de repos; si je m'endors un instant, mon réveil fait mon supplice; je n'ai plus l'espérance de vous revoir le

reste du jour. La seule crainte de ne vous revoir jamais me fait desirer la mort : je l'appelle à mon secours ; je l'appelle en vain : mais combien ma situation devient plus horrible, quand je me représente ce que vous devez souffrir ! Je me dis quelquefois ; si elle ne m'avait point aimé, elle serait heureuse : un autre plus fortuné eût mérité sa foi : mais, chère Thérèse ! t'aurait-il aimée comme moi ? Ah, mon ange ! mon aimable amie ! gardez-vous de le croire ! gardez-vous surtout de vous reprocher mes peines ! elles font mon bonheur ; je jouis de mes larmes ; votre souvenir me console ; l'espoir de vous intéresser, mêle à l'horreur de mon supplice un charme ravissant : que me fait le sort et sa rigueur, quand j'ai l'estime de mon amie ?

LETTRE LV.

THÉRÈSE A FALDONI.

On vous a donc parlé de mon état ! je voulais vous le cacher ; c'est surtout dans cette vue que je vous éloignais; je voulais me navrer seul et à loisir de ma douleur : cet avenir redoutable qui ne m'offre plus que des privations, des absences, des persécutions, des sacrifices, ce temps auquel je frémis de songer, me plonge dans des angoisses mortelles. Il est trop vrai que les jours du bonheur sont passés : cette tendre maman les emporte avec elle dans le tombeau. Adieu douce espérance ! amour ! union des cœurs ! adieu tout ! il faut pleurer, mon bon ami, sur nos plaisirs perdus et sur les maux qui nous menacent. Si nous avions du moins la consolation de nous écrire, si mes lettres vous parvenaient tous les jours, s'il m'était possible de vous envoyer des preuves de ma tendresse et de mon souvenir, votre éloignement me serait moins pénible. Mais attendre du hasard un moyen sûr de nous entretenir, n'oser même prononcer votre nom,

c'est un tourment affreux ; je ne le soutiendrai jamais. O mon ami ! unique objet de mes affections ! se peut-il que notre félicité se soit évanouie, que nos beaux jours soient passés sans retour ! Il ne nous reste donc plus que des regrets déchirants ! quel état ! combien vous devez souffrir ! je sens vos peines ; je ne sens qu'elles ; les miennes ne sont rien. Que tous les maux m'accablent ; mais que vous soyez heureux : voilà le vœu de votre amante !

O mon cher Faldoni ! ne m'oublierez-vous pas ? m'aimerez-vous toujours ? Au milieu de mes supplices, l'assurance de votre amour peut me consoler. Je parais tranquille ; j'affecte un calme, hélas, bien éloigné de mon cœur ! je ne m'afflige qu'en secret et dans les bras de ma cousine ; elle se flatte d'essuyer mes larmes, d'en tarir la source : je lui laisse cet espoir, puisqu'il lui fait plaisir ; mais je sens qu'elles couleront jusqu'au moment où je recouvrerai le bonheur que j'ai perdu. Combien elle est ardente à me servir ! avec quelle complaisance elle m'écoute ! Après vous, je n'ai que son amitié pour m'aider à supporter ma pénible existence. . . . Grand dieu ! quel changement ! Voici l'heure où vous avez coutume

d'arriver ; elle revient, et je ne vous vois plus! je vous desire ; je vous cherche ; mon cœur vous appelle sans cesse. Mon ami ! mon bien aimé! Ah, venez ! je ne puis soutenir plus long-temps cette épreuve; elle est au dessus de mes forces. Venez ! que je vous aperçoive, et je serai contente. Je suis restée hier, pendant des heures entières, appuyée près d'une fenêtre qui donne sur la plaine, et je ne vous ai point vu une seule fois ! Toute la nature passait, excepté vous ! Qu'êtes-vous donc devenu? J'attendais vainement; mes pleurs ont redoublé, et je me suis couchée dans un désespoir nouveau...

Je viens de quitter cette fenêtre chérie, et je n'ai que la force de m'asseoir ! O mon ami, je vous ai vu et je vous ai fui ! mes genoux se dérobaient sous moi ; je n'existais plus; je meurs à chaque instant. Je croyais être plus calme, et ma douleur augmente ! mon désespoir est extrême; j'ignore où il me conduira.... Mais, mon cher Faldoni ! je vivrai pour t'aimer; souviens-toi de tes serments, et sois sûr de mon amour: l'univers réuni ne m'y ferait pas renoncer. Je me sens un esprit de résistance supérieur à tous les obstacles. Homme

adoré ! ton cœur est dans le mien : voilà ma force ! va ! nous serons encore heureux. Je désespérais de te revoir jamais, et maintenant je suis tranquille autant que je puis l'être. L'hiver va bientôt nous rapprocher ; nous aurons mille occasions d'être ensemble ; nous pourrons nous rencontrer partout ; en ménageant ces instants, il nous sera facile de les multiplier. Ne nous écrivons plus, à moins qu'il ne s'offre une voie sûre de nous faire tenir nos lettres. Si notre correspondance était découverte, j'en mourrais de douleur. Je crois aussi qu'il est dangereux de prolonger votre séjour chez ma nourrice : mon frère dans ses courses de chasse peut aller de ce côté ; nos gens peuvent parler ; vous n'avez aucune raison à donner pour choisir une pareille habitation dans notre voisinage ; elle serait suspecte et pourrait nous nuire.

Le chevalier vient d'arriver avec mon père : le premier m'a serrée dans ses bras avec tant d'amitié, que j'ai été obligée de détourner la tête, afin qu'il ne s'aperçût pas de mon attendrissement. Pourquoi ce qui m'eût autrefois comblée de joie me fait-il une impression si contraire ? pourquoi ces pleurs ? Mais aussi

pourquoi cette distinction particulière? Ah! qu'on me laisse en paix! Je ne leur demande rien! je ne veux rien d'eux! puissent-ils m'oublier! Je m'attends à des persécutions; je suis surveillée avec une rigueur inouie : on ne me permet plus de sortir du parc, et quand je m'y promène, c'est avec ma tante ou ma cousine. On a su que vous étiez venu souvent au château pendant cet été; il faut y faire une visite de décence et n'y plus reparaître. Venez, demain, dans la soirée; je vous attendrai. Ah, sans doute je resterai.

Ingrat! pouvez-vous me laisser voir vos craintes sur ma tendresse? Est-il une force au monde qui puisse me faire changer? O mon cher Faldoni! est-ce quand on vous aime qu'on peut renoncer à vous? qu'ils ne s'en flattent pas! Le ciel et la terre se sont unis pour serrer nos nœuds; cette généreuse mère qui vous nommait son fils, a fixé mon destin; il est de vous aimer jusqu'à mon dernier soupir.

O ma mère! tu les avais prévus ces orages qui nous environnent : mais ta bonté se promettait de les dissiper. Tu avais juré dans ton sein maternel de changer les résolutions d'un père. Eh! que ne pouvait la douceur de tes

paroles, tes larmes séduisantes, tes aimables caresses? mon amant, mon époux, celui que ton cœur adopta était digne de ton choix; c'est pour lui que je t'implore; nous irons jurer sur ta tombe d'accomplir tes volontés et de garder à jamais nos nœuds que tu formas. Concevez-vous, mon ami, combien ces souvenirs redoublent mon courage? Ah, que l'avarice et l'orgueil se déchaînent contre nous : je suis prête à tout souffrir, tout jusqu'à la mort, plutôt que de renoncer à ma foi : voilà mon serment; je le fais devant Dieu, ou plutôt je le répète, et vous pouvez y compter.

LETTRE LVI.

AU MÊME.

Est-ce bien vous que j'ai revu? est-vous que je croyais ne plus revoir? oui, c'est vous; c'est votre voix que j'ai entendue, ô mon cher Faldoni! que n'ai-je osé attacher mes yeux sur les vôtres! Mais on nous observait; j'examinais la contenance de mon père; il n'était point à son jeu; il était avec nous. Hélas! je ne vous ai rien dit, rien qui vous marquât ma tendresse; et je vous aime! Ah! vous n'en doutez pas! Avec quel intérêt je vous écoutais! chaque mot que vous prononciez me causait la plus vive émotion. Avez-vous lu dans mon cœur? avez-vous vu la contrainte où j'étais de n'oser m'exprimer? avez-vous senti que mes distractions étaient l'effet de ma prudence? Il fallait dissimuler ou nous perdre; il fallait paraître vous voir avec indifférence. Quel horrible tourment! Trahie à chaque instant par ma douleur, j'étais auprès de vous, et j'avais peine à retenir mes larmes. Vous m'avez quittée si tôt pour la dernière fois! Que

ne prolongiez-vous votre visite d'un seul moment ! Il vous était si facile de rester ! Mais le vouliez - vous, dites-moi ? Sans doute vous n'avez fait que céder à la cruelle nécessité de nous séparer. Votre départ m'a plongée dans un accablement qui ressemblait à la stupidité ; je me rappelais ces heures tranquilles que nous avions passées dans la plus douce intelligence. O ! combien je me félicitais ! combien j'étais fière de mon amour, quand vous m'assuriez qu'il vous avait rendu au plaisir ; et hier vous étiez replongé dans de nouvelles peines ! Mais ne vous laissez point aller a la tristesse : il faut me le promettre, ou je douterai de mes droits sur votre ame. Vois, mon cher Faldoni, ton amie, ton amante à tes pieds, te conjurer de veiller sur ta vie ! Pense à l'avenir ! Retrace-toi ces moments si doux que nous avons passés ; ils pourront renaître : le ciel peut faire des miracles en faveur de notre amour.

On ne me dit rien encore ; je vois sur le visage de mon père un froid qui me glace : je tremble que ce calme apparent ne couve quelque orage ; mais je suis prête à tout.

Hier, après votre départ, madame d'Armiane et Constance étaient montées chez elles ;

je restai avec M. de Saint-Cyran; je pris mon tambour et me mis à broder. Il se promenait en silence et me lançait de temps en temps des coups-d'œil terribles. Je n'osais lever les yeux, effrayée de rencontrer les siens. Fatiguée de cette scène muette, je sortis pour aller retrouver ma tante, et en arrivant auprès d'elle, mes larmes commencèrent à couler. O Madame! lui dis je, c'en est fait, j'ai perdu sans retour l'amitié de mon père. Je lui racontai ce que j'avais vu; elle m'embrassa, me consola, m'offrit de m'emmener avec elle à Paris, pour me distraire de mes chagrins: je baisai la main de cette généreuse tante, et je lui exprimai tout le desir que j'avais de la suivre; mais j'ajoutai qu'il était bien à craindre que mon père ne s'y refusât. Elle doit le lui proposer: mais quel succès puis-je attendre? le passé ne m'a que trop appris à redouter l'avenir! Insensée! est-ce à moi d'espérer le bonheur?...

à 2 heures du matin.

Je suis libre, et je reprends ma plus chère occupation. O Faldoni! quelle destinée est la nôtre! Je ne cesse d'y rêver. C'est dans le

silence et l'obscurité que nos maux se représentent sous une forme plus horrible. Je me flattais d'obtenir quelque repos : la nuit pouvait-elle me calmer ? Suis-je moins éloignée de vous? Le motif de mon affliction n'est-il pas toujours le même? Hélas! en vous voyant sortir hier, je disais ; c'est la dernière fois que cette porte s'ouvre pour lui. Mes yeux vous suivaient. Quelle solitude m'environne? Comme tout est sombre autour de moi! que j'aime ces vêtements lugubres, et ce deuil qui est l'image de mon cœur! En me rappelant mes pertes, ils me nourrissent de ma douleur. Je ne me plais que dans les larmes; j'en arrose mon chevet : le sommeil me fuit; le sommeil qui console les malheureux, ne revient plus que pour m'apporter de tristes songes plus affreux que mes veilles. Je n'ai d'autre soulagement que celui de vous écrire. Avec quelle impatience j'attends ces heures de ténèbres pour me rapprocher de vous! Tout dort maintenant, et je n'ai que ce temps qui m'appartienne. Ah, qu'ils dorment! je n'envie pas leur repos : vaut-il le tourment même que j'éprouve à me rappeler votre idée?

Quelle impression m'a laissée la douceur

que nous goûtions avant notre infortune! Jamais, mon aimable ami, jamais je n'oublierai ces moments de paix et de sérénité ! Souvenez-vous de cette nuit charmante où, dans le tumulte et le bruit d'une fête, j'étais auprès de vous et de ma cousine : je pleurais ; mais ces larmes n'étaient point amères, et cependant je pressentais déja le terme de mon bonheur: c'était un mélange de peine et de plaisir qui me causait une mélancolie délicieuse. Dès que j'eus perdu la plus tendre des mères, je vis toute l'horreur de mon sort ; je vis qu'il fallait renoncer à vous ; je voulus essayer de me vaincre, et je laissai passer un mois dans une guerre perpétuelle avec mon cœur. Mais que vous étiez puissant, ô mon ami ! que l'absence vous donnait de force ! j'aurais peut-être mieux résisté à vous-même qu'à votre image. Je me la représentais avec tous ses charmes, et l'éloignement l'embellissait encore. Vous avez paru comme un ange consolateur, et tous mes sens flétris se sont ranimés à votre aspect. J'ai sentis ma joie renaître ; il me semblait que vous me tiriez d'un abîme, et quand vous m'avez quittée, j'y suis retombée. L'air dont mon père me regardait m'est encore présent: mille

pressentiments m'accablent ! suis-je destinée à être éternellement malheureuse ? n'ai-je point assez souffert ? C'est demain que ma tante doit hasarder la périlleuse demande de mon voyage ; c'est demain que mon arrêt sera prononcé....

Tout est dit ; tout est consommé. Plus d'espoir ! le malheur, le malheur va fondre sur moi. Mes sanglots m'étouffent. O dieu ! je l'avais bien prévu ! et que d'affreuses circonstances accompagnent ce refus ! J'ai besoin de reprendre mes sens. Comment vous écrire ?... Il le faut cependant ; ma tante va partir ; Constance se chargera de ma lettre, et je n'ai que le moment de vous tracer ces caractères qui sont baignés de mes larmes.... O ciel impitoyable ! et je n'ai pas le courage de me délivrer d'une vie odieuse ! Ah ! sans la crainte de vous donner la mort, vous auriez déja reçu mes derniers adieux. Homme infortuné ! lisez, et connaissez toute l'étendue de nos maux.

M. de Saint-Cyran avait paru assez gai pendant le dîner ; son front était moins sourcilleux ; il m'adressait quelques paroles, et mon faible cœur s'ouvrait aux charmes de l'espérance. Après le repas, on a profité d'un

rayon de soleil, pour se promener sur la terrasse. J'ai dit; voilà l'instant critique, et je suis restée dans le sallon avec Lolotte. Une heure après, on est rentré; mon père avait les yeux rouges et étincelants; madame d'Armiane baissait les siens avec un air grave et austère : Constance s'est mise dans un coin pour pleurer. Je me suis levée, ne sachant quelle contenance me donner : je restais debout, après avoir fait quelques pas vers ma tante : elle m'a fait un signe de la main d'aller m'asseoir, et elle s'est jetée dans un fauteuil avec un mouvement de dépit. Toute cette scène muette que je vous retrace, a fait sur moi l'impression la plus terrible, et j'attendais dans un silence d'effroi quelle en serait la suite. Mon père a dit à Lolotte de sortir : alors m'apostrophant, il m'a demandé d'une voix sévère si j'étais lasse de vivre avec lui. Je ne répondais point; il a répété la même question avec une voix plus forte. Moi, Monsieur ! lui ai-je dit, moi lasse de vivre avec vous !. . . . Eh bien ! n'ai-je pas raison ? Vous craignez de poursuivre; une faible pudeur vous retient : vous n'avez pas encore assez d'audace pour avouer que je vous gêne, que mon œil clair-

voyant nuit à vos sourdes intrigues. — O Monsieur ! ô mon père ! — ô mon frère, a dit madame d'Armiane, ne faites point cet outrage à ma nièce : le projet de ce voyage n'est venu que de moi : j'ai crû devoir le lui proposer pour la distraire de sa douleur; je la voyais accablée de la mort d'une mère, environnée d'objets qui lui retraçaient sa perte, et j'imaginais que quelques mois d'absence pourraient la dissiper. Quoi donc, lui a dit mon juge, vous êtes dupe de ses larmes? Allez, Madame, ce n'est pas une mère qu'elle pleure, c'est un amant. Je me suis écriée; mes bras se sont tendus involontairement vers le ciel. O ma mère ! venez à mon secours ! venez justifier votre malheureuse fille ! O la meilleure des mères ! comment ne pas vous pleurer, moi qui perds tout avec vous ! Je ne savais ce que je disais; le désespoir m'égarait; je crois que je me suis levée, et que j'ai frappé la terre comme pour en faire sortir l'ombre de cette généreuse femme. Constance m'a dit ensuite que mes yeux, mes traits, et tout mon visage exprimaient le désordre de mon esprit. Mon père s'est approché, et m'a regardée fixement. Que veut cette fille? est-elle folle? il faudra l'enchaîner; et

il faisait le mouvement d'aller appeler ses gens. Monsieur ! Monsieur ! a dit ma tante, y pensez-vous ? et toi, Thérèse reprends tes sens : à quoi bon tout ce tumulte ? on ne te permet pas de me suivre ; eh bien ! ma chère ! il faut rester, aimer ton père, même dans ses rigueurs, et tâcher par la tendresse filiale de gagner la sienne. Ah ! Madame, ai-je dit, j'aime mon père ; mais. . . . . achevez, Mademoiselle, a dit une voix qui ne m'est que trop connue : mais il ne m'aime pas, voulez-vous dire ? Je me taisais. . . . Non, si c'est manquer d'amitié que de ne pas donner les mains à votre folle passion, non, je ne t'aime pas, fille ingrate, et jamais tu ne rentreras dans mon cœur, tant que tu ne chasseras pas du tien le téméraire qui ose y prendre ma place : crois que je suis instruit, que je vois tout, que je sais tout, et qu'on ne m'abuse point par une lâche hypocrisie. Ne connais-je pas l'homme qui m'offense et qui te déshonore ? N'a-t-il pas eu le front, il y a deux jours, de paraître devant moi ? N'ai-je pas vu vos regards furtifs et vos signes d'intelligence ? La flamme de cette fille insensée n'a-t-elle pas éclaté sous les yeux d'un père ? Me croit-on aveugle ! et dans quel temps

ose-t-elle se livrer à sa poursuite amoureuse ? Vous le voyez, Madame ! c'est quand la cendre de sa mère est encore fumante ! Je me suis approchée, les mains jointes, les genoux pliés et tremblants : grace ! grace ! épargnez-moi ! qu'ai-je donc fait pour donner lieu à ces horribles reproches ? Si j'ai marqué des attentions pour la personne dont on me parle, j'y étais autorisée par ma mère ; j'avais son aveu ; elle a connu toutes mes pensées ; elle a vu toutes mes démarches ; je me serais fait un crime de les lui cacher. Et moi, a-t-on repris, je ne méritais point d'avoir part à de si beaux secrets : j'étais l'ennemi dont il fallait se garder ; et tandis qu'une mère faible et trompée souffrait qu'un aventurier osât annoncer des prétentions sur ma fille, et se loger, pour plus de commodité, à deux pas de ma maison, cette amoureuse créature tremblait que je n'arrivasse : à peine m'a-t-elle revu, qu'elle brûle de me quitter, sans doute pour être plus libre : mais j'y saurai mettre ordre, et je lui déclare ici devant ma sœur, que jusqu'au moment où elle aura reçu la foi de l'honnête-homme que je lui destine, et engagé la sienne aux autels, elle ne quittera point ce château,

dussé-je y mettre des gardes : j'empêcherai bien qu'elle n'en sorte pour courir après son infâme séducteur : je lui donne sa chambre pour prison ; qu'elle y pleure à loisir ses folies ! Quand une fille a passé les bornes du devoir, un père a le droit de franchir celles de la rigueur, et les jours de ma justice vont commencer pour elle. . . .

O mon ami ! comment vous répéter tout ce qu'il a dit, cet homme barbare que je n'ose appeler mon père ! Il m'a menacée de toute sa vengeance, si après un temps écoulé je ne subissais l'affreuse union qu'il veut m'imposer ; il a rejeté les prières, les larmes, les instances de sa sœur ; rien n'a pu le fléchir : en vain ma chère Constance s'est précipitée à ses pieds, le conjurant de m'être favorable : j'ai risqué de me prosterner aussi devant lui ; j'entrelaçais mes bras autour de ses genoux ; je lui ai dit au milieu des larmes et des sanglots : souvenez-vous que je suis votre fille ; ayez pitié de moi ; ne me traitez pas avec tant de rigueur ; je vous en conjure au nom de cette tendre mère qui m'a bénie à son dernier moment ! O Monsieur ! ayez pitié de votre sang, si vous voulez que l'Etre suprême vous traite un jour avec bonté !

je ne suis pas si vile que vous le pensez ; je n'ai point déshonoré ma naissance ; je ne suis point une fille perdue ; on ne m'a point séduite : les sentiments d'honneur que vous m'avez transmis me sont encore chers. O ! souffrez que je vous appelle mon père, et que je réclame auprès de vous la clémence paternelle ! Ne me faites pas mourir de douleur ! N'ôtez pas la vie à celle qui la tient de vous ! Hélas ! un jour viendra peut-être où vous gémirez de m'avoir traitée ainsi, et il ne sera plus temps. Je serrais tendrement ses genoux, en lui parlant. Loin de moi, serpent, a-t-il dit, et en agitant ses jambes, il m'a repoussée à dix pas de lui, sur le parquet : sa fureur était au comble ; il a fait un serment horrible que j'épouserais son ami, ou qu'il irait m'enterrer dans des lieux dont je ne sortirais que pour descendre au tombeau : il a juré que si je vous revoyais, vous, mon cher Faldoni, si j'osais vous parler ou vous écrire, il m'accablerait de tout le poids de sa malédiction : sans vouloir rien entendre, il nous a brusquement laissées, et nous sommes demeurées comme frappées de la foudre.

Suis-je assez malheureuse ? Le ciel me réserve-t-il encore de nouvelles tortures ? Oh !

que ne suis-je déja dans le caveau de mes pères! Que m'importe une triste vie qui ne sera plus mesurée que par les peines? Ah! mourons! délivrons-nous de cette affreuse existence! je ne sens plus; je ne pense plus; je ne suis plus à rien; le désespoir m'oppresse; je ne vois que des bourreaux, des supplices, un enfer. Mais pourquoi vous envelopper dans mon malheur? Fuyez-moi plutôt! fuyez, homme adoré et digne d'un meilleur sort! pourquoi vous obstiner à aimer une infortunée qui court à sa fin, et qui ne vous laisserait après elle que des regrets? O l'ami de mon cœur! ô le plus cher des hommes! pourrez-vous me quitter! le pourrez-vous! mon image ne vous suivra-t-elle pas? n'avez-vous pas à craindre qu'elle empoisonne tous vos instants? S'il est possible qu'une autre vous dédommage de ma perte, aimez-la, j'y consens: si du fond de mon cachot j'apprenais que vous êtes heureux, je bénirais encore le ciel! Allez, trop généreux ami! allez vivre loin d'une terre de douleur où vous ne verriez que deuil et désolation. C'est la dernière fois que je vous écris. Qu'aurais-je à vous dire encore? vous parler de mon infortune? vous affliger par le récit de mes tour-

ments? porter dans votre ame le poison qui me tue? Non, je veux souffrir seule; je veux dévorer mes larmes et les cacher à toute la nature. Adieu! oubliez-moi; ne m'écrivez plus; ne soyons plus rien l'un à l'autre; il le faut.... O mon dieu! je n'y pourrai survivre; la vie n'est plus pour moi qu'une mort; mon esprit s'égare dans ce déluge de maux; ma tête s'affaiblit; ma raison s'en va; je meurs; je meurs mille fois avant de mourir..... Adieu, mon ami! mon bien-aimé! toi qui me fus cher et qui me le seras jusqu'au dernier soupir. Il faut donc le dire cet adieu? Quel mot terrible à prononcer! mon cœur se déchire; je n'existe plus: bientôt peut-être vous apprendrez que tout est fini pour moi.

Des bords de ma tombe où je vais entrer, ô Faldoni, écoutez la voix de votre amie! elle vous conjure de vivre et de rendre le calme à votre ame! Renoncez pour jamais à cette passion cruelle qui fait le supplice de ses victimes! Ah! n'aimez plus! n'aimez jamais! que l'exemple effrayant des maux que nous souffrons soit toujours devant vos yeux! Je vous disais de m'oublier; il n'est pas en vous d'y parvenir, et j'ose croire que vous le tenteriez vai-

nement : mais pardonnez-moi les douleurs que je vous cause ; ne me haïssez pas ! O mon ami ! pourrais-tu m'en vouloir ? serais-tu bien assez injuste pour haïr ton amante ? Hélas ! elle n'aurait plus le pouvoir de se justifier : ce cœur qu'elle t'avait donné sera dans le tombeau : ses cendres, où le feu de l'amour vivra peut-être encore, attesteraient ton injustice. Sois toujours l'ami de ton amie ! que le temps et l'absence ne puissent détruire en toi la douce chaleur de notre ancienne tendresse ! Quand les années auront rendu ces impressions moins vives, que le souvenir attendrissant de ta maîtresse se réveille quelquefois dans ton cœur, sans y causer d'amertume ! Songe à ces beaux jours dont nous avons si peu joui, à cette félicité qu'on ne goûte pas deux fois dans la vie ! Rappelle-toi nos jeux, nos entretiens, ce sentiment immortel d'un premier amour, cette flamme victorieuse de tous les efforts humains ! Songe à cette amie qui n'a point regretté de mourir pour toi, et si tu peux visiter le coin de terre qui l'enfermera, ô mon bien-aimé ! n'y passe jamais sans donner une larme à sa mémoire ! Adieu ! adieu ! les sanglots me suffoquent ! je ne vois plus qu'à travers un nuage de pleurs.... ô Faldoni ! adieu pour jamais !

P. S. Ma cousine vous remettra vos lettres; c'est un sacrifice affreux, mais nécessaire; il serait dangereux de les garder : reprends-les, mon ami! je n'ai pas besoin de ces marques de ton amour; j'en ai qui ne s'effaceront jamais! je les porte au fond de mon cœur : rien ne les en arrachera. Il faut donc cesser de t'écrire, et je n'avais plus d'autre consolation! Combien je suis malheureuse! ô mon cher Faldoni! adieu!....chaque mot me fait frémir! dites à M. le Curé de venir me voir; faites-lui part de ma situation; qu'il vous console : je n'ai pas la force de lui écrire : quel état! ô ciel! mais qu'importe? ne vais-je pas mourir?

LETTRE LVII.

LE CURÉ A THÉRÈSE.

Je viens d'avoir avec M. de Saint-Cyran la scène la plus vive. Votre père, ma chère enfant, est un homme bien difficile ; j'ai vainement essayé de le gagner par tous les motifs de l'honneur, de la justice et de l'humanité. Je lui ai représenté que madame votre mère avait consenti à l'union qu'il rejetait ; il s'est irrité contre votre mère et contre moi ; il a prodigué les noms les plus insultants, au zèle que j'avais montré pour vous, et il m'a déclaré que si sa fille osait lui désobéir, la punition la plus sévère serait le prix de sa révolte. J'ai laissé passer ce premier emportement ; alors prenant la parole, j'ai commencé par lui rappeler l'engagement que j'avais contracté à votre naissance de vous servir de père, et les soins dont lui-même m'avait chargé à votre égard. Après avoir bien établi le droit que j'avais d'embrasser votre défense, et de lui parler avec le tendre intérêt d'un tuteur en faveur de sa pupille, je lui ai demandé s'il voulait faire

le bonheur de sa fille. En doutez-vous, s'est-il écrié? j'ai poursuivi. D'après ces dispositions, comment pouvez-vous former un mariage aussi mal assorti? Il allait m'interrompre : j'ai élevé la voix : oui, l'homme que vous lui destinez est indigne d'elle; ses mœurs.... Vous vous moquez, m'a-t-il dit; et depuis quand les mœurs d'un homme sont-ils un obstacle à de pareils arrangements? S'il ne fallait marier que des Catons, où en serions-nous? Mon zèle s'est enflammé : quoi, Monsieur, vous ne rougiriez pas d'abandonner votre fille au plus vil débauché! vous ne frémiriez pas d'exposer son honneur, sa vie, sa destinée pour ce monde et pour l'autre! Est-ce là le langage d'un père? Je veux que la corruption du siècle ait fait jeter un voile sur le désordre des mœurs, et qu'un libertin soit accueilli dans la société, quand il s'y produit sous des dehors aimables: c'est là que chacun, occupé de son propre intérêt, donne peu d'attention aux choses qui l'environnent : c'est là qu'on peut être impunément vicieux, quand on ne fait tort qu'à soi-même. Mais vous, père de famille, vous, chargé par la providence de veiller au bonheur de vos enfants, que répondrez-vous à Dieu,

quand il vous demandera compte de ceux qu'il vous a confiés ? J'ai sacrifié ma fille, lui direz-vous, à des vues de fortune et d'ambition : j'ai fait pour elle un enfer anticipé d'une union créée pour la consolation de l'homme dans les misères de la vie. Mais, Monsieur, qu'arrivera-t-il, si vous la forcez d'épouser un homme qu'elle abhorre ? Avez-vous prévu tous les dangers de cette union et tous les désordres qui peuvent la suivre? Ne craignez-vous pas d'en être un jour responsable? voyez des enfants malheureux, détestés de leurs parents, vous accuser de tous leurs maux; voyez votre fille languir, sécher dans les larmes, et finir sa carrière avant le terme établi par la nature. Après quelques autres considérations, je l'ai ramené sur votre situation actuelle, et le trouvant inébranlable, j'ai déployé toute la force de la vérité pour lui faire sentir qu'il sortait des bornes prescrites à l'autorité paternelle; que la violence dont il usait envers vous était loin d'être conforme aux lois divines et humaines; qu'il allait devenir le meurtrier de sa fille dont la vie était dans le plus grand péril, et qu'il vous exposait à recourir à la protection des magistrats, s'il continuait de vous traiter avec une

barbarie dont il n'y avait point d'exemple : je n'ai pas craint d'ajouter que si vous embrassiez ce parti, je serais le premier à vous soutenir; que je n'avais ni son crédit, ni sa fortune; mais que j'étais prêt à consacrer tout mon bien pour une si juste cause. Sa colère s'est rallumée; il m'a demandé si j'étais venu pour l'insulter : sans attendre ma réponse, il s'est approché d'une fenêtre, et a juré que si je ne sortais sur le champ, il me ferait jeter hors de chez lui. Il a crié d'une voix de tonnerre que le monde entier ne changerait rien à sa résolution; que tant qu'il lui resterait une goutte de sang dans les veines, Faldoni serait l'objet de ses poursuites; qu'une lettre de cachet ne tarderait pas à lui faire raison de l'insolent qui aspirait à son alliance, et que pour vous, malgré vos zélés protecteurs, il vous enverrait si loin, qu'il n'entendrait plus parler de vos folies. A ces mots, il m'a conduit vers la porte, en me délarant qu'à l'avenir elle serait fermée pour moi. Je lui ai répondu : Monsieur, je reviendrai toutes les fois que mon devoir me rappellera, parce que j'ai promis à votre épouse de n'abandonner jamais son enfant. Vous pourrez m'outrager, me frapper,

me jeter hors de chez vous par les fenêtres, comme vous m'en avez menacé, parce que je suis un prêtre infirme, un vieillard faible et sans défense; mais vous ne m'empêcherez point d'être fidelle à ma promesse pour la plus vertueuse des mères et la plus malheureuse des filles. Au reste, prenez garde à ce que vous allez faire : nous vivons sous un gouvernement doux et bienfaisant où le souverain lui-même se soumet aux lois qu'il impose. Songez bien qu'un père n'est le chef de sa famille que pour la protéger et non pour l'opprimer ; que la justice publique a l'œil ouvert sur ses démarches, et le bras levé pour l'arrêter, s'il sort des limites de son pouvoir; ne croyez pas avoir le droit de faire disparaître à votre gré ce précieux dépôt qui vous est confié par la nature, et que les lois ont laissé pour un temps sous votre garde; bientôt vous les entendriez tonner pour le réclamer. Ne croyez pas aussi qu'il vous soit facile de troubler la liberté d'un citoyen, et de faire servir à vos ressentiments particuliers les armes de l'autorité destinées contre des malfaiteurs; s'il vous arrivait de surprendre à ce point la religion du prince, j'irais me jeter au pied de son trône; j'y porterais les

plaintes de mon ami, de l'honnête homme que vous méprisez, quoiqu'il soit au dessus de vous: on m'écouterait ; on serait touché de voir un pauvre ecclésiastique, accablé d'années, braver les fatigues et les frais d'un long voyage pour sauver l'innocence, et vous seriez déshonoré. Je l'ai quitté en achevant ces mots, bien résolu de suivre le projet que j'annonçais.

Vous voyez quel avenir on vous prépare : M. votre père est capable de ce qu'il dit; mais n'oubliez pas que je suis à vous, mon enfant, à la vie et à la mort. Si l'on vous persécute, mon asyle vous est ouvert; venez y chercher le repos. Vous savez que ma fortune est bornée; mais ma tendresse ne l'est pas, et je me flatte qu'elle vous consolera de ce que vous perdez. C'est votre ami, votre mentor, votre parrain qui vous parle; c'est un homme blanchi dans les travaux d'un ministère vénérable. En vous tenant ce langage, je serai blâmé par quelques esprits vulgaires; mais, en m'efforçant de prévenir ou de repousser votre infortune, je ne puis perdre l'estime de moi-même, ni compromettre votre honneur, et cela me suffit. Si vous préférez une habitation sur les terres de M. de Thémine, je suis chargé de sa

part de vous l'offrir : il est indigné, comme moi, de tout ce qu'on vous fait souffrir, et si je ne l'avais retenu, il voulait aller lui-même vous arracher à vos tyrans. M. de Thémine, en qualité de parent de votre mère, a le droit sans doute de vous prêter son appui, et c'est un défenseur ardent sur lequel vous pouvez compter. Voici le plan qu'il vous trace : dans l'alternative d'épouser le plus vil des hommes, ou de subir la vengeance du plus féroce des pères, vous pouvez vous réfugier dans un cloître et réclamer le secours des lois ; elles sont les tutrices de l'enfant à qui la nature ou les passions ont ravi son père ; elles sauront qu'une respectable mère vous avait destiné pour époux l'homme vertueux qu'on vous refuse, elles apprendront quel est le misérable auquel on menace de vous vendre, et leur sage équité fixera votre sort.

LETTRE LVIII.

THÉRÈSE AU CURÉ.

Ah, Monsieur ! quelles idées vous réveillez en moi ! Douce et chère espérance ! Serait-il vrai que je ne t'aurais point perdue ? cette union si desirée pourrait se faire ! mes jours s'écouleraient enfin dans le repos ! j'aurais autour de moi les objets de ma tendresse ! je serais libre et contente ! je ne verserais plus de larmes ! Oh ! non, je ne devrais plus y songer. Il faudrait quitter la maison paternelle, et le repentir suivrait une fille fugitive, et livrée à la pitié d'autrui. Je suis pénétrée de vos bontés ; mon cœur, mon triste cœur en conservera le souvenir jusqu'au tombeau : je rends grace à M. de Thémine de ses offres généreuses ; mais que devenir, au milieu des contrariétés qui m'agitent ! Je ne vois que des maux et des regrets, soit que je reste ou que je parte : il faut m'attendre à souffrir, ou les tourments qu'on me prépare, ou mes propres remords.

Qui moi ! moi recourir aux lois, les invoquer

contre mon père ! Ah ! c'est alors qu'elles devraient punir une fille criminelle ! Non, Monsieur, votre amitié vous emporte et vous ne tarderiez pas à me condamner vous-même. J'irais donc élever dans les tribunaux une voix séditieuse et me plaindre de ce qu'on me refuse mon amant ! Juste ciel ! que la terre s'ouvre plutôt pour cacher ma honte ! Je veux que la patrie écoute un enfant qui peut avoir quelques droits de se plaindre ; je veux que les rigueurs employées contre moi passent la mesure de l'équité ; je veux enfin qu'on m'accorde la liberté de disposer de mon sort : mais où fuirais-je, si devant mes juges, et dans l'instant de ce vain triomphe, je rencontrais les regards de mon père ? O grand dieu ! ses regards ! les connaissez-vous, Monsieur ? Vous les peignez-vous comme moi ? Ils m'anéantiraient ! je ne verrais plus dans ce moment que ma révolte : il me faudrait fuir jusqu'au bout de la terre, et cette image effrayante m'y suivrait encore.

O mon bienfaiteur ! pardonnez si votre fille ose se permettre avec vous des réflexions que vous n'avez pu manquer de faire. Je sais combien de justes raisons viennent à l'appui de

votre lettre, et je n'ai que trop de pente à les croire ; mais en vérité, je ne serais jamais heureuse : j'aime mieux souffrir ce qu'on me réserve. Que peuvent-ils me faire de plus, que de m'ôter la vie ? S'ils me tuent, ils abrégeront la durée de mes peines, et je les bénirai de ne m'avoir point fait languir. Je prévois jusqu'où peut aller la vengeance de celui que je frémis de nommer. N'ai-je pas vu l'instant où il me foulait sous ses pieds ? Ne m'a-t-il pas maudite quand j'étais prosternée devant lui, privée de sentiment ? Sa cruauté peut-elle aller plus loin ? Non, j'ose désormais le défier, et la terreur de ses menaces ne peut m'ébranler. Ce n'est pas que je regarde comme une erreur de me dérober aux tortures qui m'attendent : la première loi, sans doute, est d'obéir au cri de la nature qui nous dit de fuir la douleur ; je sais aussi que votre sublime vertu répugnerait à me proposer un parti contraire au véritable honneur. Qui mieux que vous peut apprécier la moralité des actions ? et pensez-vous que mon faible cœur ne me retrace pas à tous les moments la peinture enchanteresse d'une félicité que je pourrais connaître ? Cet infortuné que je comblerais de joie, n'est-il pas là ? ne

l'entends-je pas qui me prie, qui me conjure de fuir auprès de vous? Non, non, Faldoni! non, vous avez beau me presser; rien ne me fera changer de résolution ! laissez-moi mourir; je vous le dis dans la vérité de mon cœur. Je veux que vous viviez; je vous le demande : mais ma course est faite, et vous n'entendrez plus parler de moi.

O mon digne ami! vous le voyez; ma pauvre tête est bouleversée; je ne sais plus lier deux pensées : je voulois vous remercier de vos bontés, et je m'égare dans un abîme de réflexions. Où en étais-je ? que vous ai-je dit ? Que je ne pouvais accepter vos secours ! Je le voudrais bien ! mais croyez-vous que mon père n'irait pas me poursuivre dans la retraite où je me serais cachée? Si je le voyais paraître, si j'entendais sa voix, si j'apercevais son ombre.... je mourrais de frayeur! Dites-moi donc si sa malédiction ne percerait pas le secret de mon asyle? O mon dieu! m'avoir maudite! m'avoir rejetée loin de lui, comme un vil objet de rebut! Mon dieu! vous l'avez entendu, et vous savez si je méritais cet horrible traitement! Mais, me répondez-vous aussi, Monsieur, que mon cœur n'aura point de remords? Ah! voilà

ce qui m'épouvante ! j'ai beau réfléchir sur ma démarche ; il m'est impossible de la faire. Comment ne pas me repentir ? si j'allais affliger mon père ? je le crains, je le crains ! malgré tous ses emportemens, je crois que mon père m'aime. Eh ! pourquoi ne m'aimerait-il pas ? Je l'ai toujours chéri ! Oui, je me flatte qu'au fond de son cœur il ne me hait pas. Jugez quel serait son regret d'avoir perdu sa fille ! j'aimerais mieux verser mille larmes que de lui en coûter une. Cessez donc de vous intéresser à mon sort ! vous m'offrez en vain l'image d'un bonheur qui n'est plus fait pour moi ! Il est trop vrai que la mort seule peut m'ôter le souvenir des beaux jours qui me sont ravis ; mais si je me les rappelle, hélas ! ce n'est que pour en pleurer la perte. Si vous voyez votre ami, suppliez-le de travailler à se guérir d'une passion trop malheureuse. Ah ! Monsieur, quelle consolation pour moi, si j'apprenais qu'il ne se laisse point domter par la douleur ! ranimez son courage ! voici le moment de l'exercer. Il est homme, il a des ressources : mais qui suis-je pour lutter contre ma destinée ?

LETTRE LIX.

LE CURÉ A FALDONI.

J'APPRENDS que vous cédez au découragement; le chagrin vous accable; vous fuyez le monde; vous négligez jusqu'à l'amitié; ce sentiment qui fait le charme du malheureux, vous trouve insensible: et moi qui croyais avoir des droits sur votre cœur, vous m'oubliez! je ne vous vois plus! Homme infortuné: viens dans les bras de ton ami verser les larmes du désespoir! viens! je les recevrai; je te consolerai; je te dirai comment l'ame du sage peut s'élever au dessus de ses maux. Tant que j'ai cru pouvoir nourrir vos espérances, j'étais ardent à vous servir; mon intérêt ne m'eût pas été plus cher que le vôtre: je parvenais à établir votre félicité sur une base inébranlable: un coup du ciel a renversé tous mes travaux; il faut adorer la main qui vous frappe; il faut croire que l'accomplissement de vos vœux n'était point dans l'ordre éternel de la providence. N'avez-vous pas été pendant trois mois le plus

fortuné des hommes? le temps de la disgrace est venu ; sachez l'endurer. Hélas! il est quelqu'un plus malheureux que vous: il m'est affreux de vous en instruire; mais c'est à l'amitié de remplir cette tâche pénible.

J'ai vu mademoiselle de Saint-Cyran : son désespoir, ses cris, ses larmes, ses sanglots m'ont brisé le cœur. Je ne crois pas qu'elle puisse longtemps tenir à un état si violent. J'ai vainement essayé de la calmer; elle ne voyait ni n'entendait. On dit qu'elle ne parle plus, qu'elle refuse tout aliment, qu'elle appelle la mort: je l'ai trouvée baignée dans les larmes; elle a eu peine à me reconnaître; je suis parvenu à me faire écouter un instant; tout-à-coup il lui survenait une pensée; son cœur se gonflait et ses pleurs recommençaient. Au nom de Dieu, n'ajoutez point à son malheur! Songez que sa vie tient à la vôtre, et que vos douleurs sont les siennes. Elle desire que vous supportiez votre infortune; elle dit qu'elle sera moins à plaindre si elle apprend que vous avez soin de vos jours : donnez-lui l'exemple du courage ; efforcez-vous de faire encore ce dernier sacrifice; celui que vous avez fait vous rendra tous les autres moins sensibles : car je

ne dois point vous le cacher ; elle a reçu vos derniers adieux, et vous ne pouvez plus vous attendre à la revoir. Tyrannisée par un père inflexible, absolu, violent, qui ne vous pardonnera jamais d'avoir gagné le cœur de sa fille, elle n'a plus l'espérance de vous être unie : cessez d'y prétendre ; cessez de nourrir un penchant qui n'aurait désormais que des suites cruelles ! Je gémirai toute ma vie de l'avoir favorisé. Dieu qui voit mon cœur, sait que je voudrais vous servir encore : mais que produiraient contre un père irrité les secours de mon zèle ? O combien vous adouciriez mes regrets si vous renonciez à des sentiments qui ne peuvent plus vous rendre heureux ! je vous le demande comme une grace inestimable. Allons, mon ami ! faites un noble effort sur vous-même ; n'achevez pas la ruine de cette infortunée, en vous obstinant à fomenter une passion sans espoir.

Vous êtes jeune ; vous avez toute l'énergie de votre âge ; vos sens ne sont point flétris par le vice ; votre ame a conservé l'instinct de l'honneur, et la vertu vous est encore chère. Regardez autour de vous ; le monde vous ouvre son théâtre ; assez et trop longtemps déja

vous avez enfoui vos talents ; il faut les tirer de l'oubli : spectateur insensible, sortez enfin de cette triste apathie ; rentrez dans la classe des êtres ; allez prendre un rang dans la société, et lui payer la somme de travaux qu'elle impose à tous ses membres. Serez-vous le seul immobile au milieu de ce mouvement universel ? N'est-il pas temps d'agir et de féconder le germe des sentiments sublimes que le ciel mit en vous ? Combien de fois n'ai-je pas vu vos yeux émus au récit des actions généreuses ? Vous brûliez de les imiter ; vous portiez envie à ces grands hommes que l'enthousiasme éleva au dessus des scènes vulgaires de l'humanité; un transport divin vous faisait tressaillir aux tableaux immortels de leur gloire. Croyez-vous qu'ils n'avaient point appris à se vaincre ? Leurs cœurs étaient-ils moins ardents que le vôtre ? l'amour les avait-il épargnés ? Ah ! sans doute ils étaient livrés à tous les orages de la vie : mais ils foulaient aux pieds les passions enchanteresses ; ils repoussaient la volupté ; ils s'arrachaient aux séductions de l'amour ; la vertu les embrâsait ; son divin modèle était devant leurs yeux ; ils ne voyaient

qu'elle, et, pour l'atteindre, ils marchaient sur les flammes.

Loin de moi toute philosophie austère qui n'accorde rien au plaisir! vous avez vu si j'approuvais ce stoïcisme insensé qui fait de l'homme un enfant de douleur, et de la vie un cercle étroit de peines, de combats et de travaux. Tout le monde aussi n'est pas né pour l'héroïsme; il est peu de ces ames grandes qu'un feu céleste emporte hors de la sphère commune aux humains : le grand art de la vie est de savoir trouver les vraies limites des choses, et de revenir sur ses pas quand on les a franchies. Ne jugez point de l'avenir par le présent; vous ne serez point toujours affligé; vous ne serez point toujours amant : un temps viendra que le délire de votre imagination sera calmé, que les illusions de votre cœur s'évanouiront comme un songe, et que cette fièvre d'amour fera place au sommeil de vos sens : alors vous regretterez les moments trop chers perdus dans la mollesse et dans l'oubli de vos devoirs : vous regretterez d'avoir si peu vécu et d'être chargé d'années : vous pleurerez sur une fille imprudente dont vous avez fait le malheur, sur un

ami que vous n'avez pas écouté, et qui ne sera plus le témoin de vos regrets. Je vous conjure de suivre mes avis, tandis qu'il me reste encore quelques heures à passer sur la terre: vous ne m'aurez plus longtemps : vous voyez que je gagne à grands pas ma dernière demeure. Oh! si je pouvais vous laisser paisible et libre de vos chaînes, je m'en irais plus content. O mon cher fils! ayez pitié de ma vieillesse! ne me laissez pas emporter au tombeau l'affreuse pensée d'avoir aidé à votre illusion! Que feriez-vous désormais de cette erreur? Il faut la rejeter; il faut songer à vivre, et donner à la vertu toutes les forces de votre ame que l'amour avait usurpées. J'attends de vous cette victoire : mais si vous trompez mon espérance, vous couvrirez mes cheveux blancs d'un deuil éternel, et vous aurez fait un malheureux de plus.

LETTRE LX.

THÉRÈSE A CONSTANCE.

Et toi aussi tu m'abandonnes ! le seul être qui pouvait m'entendre est loin de moi ! O ma chère Constance ! pourquoi m'as-tu quittée ? Hélas ! les malheureux sont seuls ; l'air qui les environne est empoisonné ; tout s'en éloigne : mais toi ! toi ma fidelle amie ! devais-tu me laisser en proie à mes bourreaux, livrée à tout ce que la tyrannie a de plus barbare ? Je ne suis plus au monde ; une prison, des menaces, des persécutions, des larmes, voilà le partage de mes jours et de mes nuits.

Eh, grand dieu ! faut-il que parmi tant d'erreurs, cette image adorée me poursuive encore ! O Faldoni ! Faldoni ! qu'avez-vous fait ? pourquoi m'avez-vous aimée ? J'étais tranquille, j'étais heureuse ; mes jours coulaient dans la paix de l'innocence : vous avez porté dans mes entrailles l'ardeur qui les consume ; vous êtes venu comme un incendiaire embrâser un cœur trop sensible ; vous avez troublé

mon esprit, égaré ma raison, bouleversé mes sens; vous m'avez perdue ! un feu dévorant court dans mes veines. Un délire fougueux me transporte. Devoir, religion, sagesse, tout me manque à-la-fois. Où fuirai-je loin de vous? Ces parents cruels ont étouffé la voix du sang; ils m'ont traitée comme la fille de l'étrangère; ils m'ont repoussée de leurs bras. Les insensés! en croyant vous nuire, ils vous servaient; ils m'auraient forcée de vous aimer si j'avais pu balancer. Et cette tendre mère! hélas! elle ne vit plus; elle n'essuiera plus mes larmes; sa voix consolante n'ira plus chercher au fond de mon cœur un reste de joie. Ah! si elle savait ce qu'on me fait souffrir, si elle entendait mes plaintes, je la verrais quitter le tombeau pour me défendre: elle viendrait secouer son linceuil sur la couche où elle me donna le jour, et jeter le remords dans l'ame de mon persécuteur. On a renvoyé ma pauvre Deschamps: elle m'aimait trop; il me faut des argus, des geoliers impitoyables! on attache à mes côtés une fille qui ne me quitte pas plus que mon ombre. Je prends pour t'écrire le temps de son sommeil; et, pour te faire tenir ma lettre, il me faudra recourir à mille ruses: j'ai honte en

vérité de tous ces vils mystères! voilà pourtant à quoi je suis réduite ! Ma chère Lolotte qui me console et me sert de toute son ame , est parvenue à gagner le vieux concierge: ce bonhomme s'est chargé de mes commissions. S'il faut te l'avouer, mon amie, je sens que je n'en aurai pas longtemps besoin: ils ont épuisé sur moi la coupe de la douleur. Depuis ton départ, j'ai vu tant de fois la mort que j'y suis accoutumée.

Mais ce pauvre délaissé ! que devient - il ? comme il doit souffrir ! Je ne lui écris plus; je n'entends plus parler de lui. O! cousine! quel ami j'ai perdu! avec quelle tendresse il aimait! où trouver des cœurs comme le sien ? Non, non, il n'en faut pas chercher. Nous étions si près du bonheur ! quels projets nous faisions pour l'avenir! quel brillant horizon s'offrait à nos espérances ! La mort est venue; elle a soufflé sur ces fantômes, et l'enchantement a disparu ! Le monde ne m'offre plus qu'un désert et des ruines : là c'était un palais, ici des jardins; on foule des tombeaux; on passe à travers des ronces, et on arrive par des chemins affreux aux bords d'un vaste abîme où tout va s'engloutir. Eh bien ! cet abîme, il est tout près;

je le vois; j'y touche, et je ne sais quel mouvement inconnu me pousse à m'y précipiter. Je roule dans ma tête les desseins les plus noirs.... Hélas! quand je quitterais le monde, ma place serait bientôt remplie. On serre les files, a dit quelqu'un, et il n'y paraît plus.

Mon père va partir pour Paris; il me laisse entre les mains de ma duegne, et dans un mois il amènera le monstre qui doit m'acheter. Mais, crois-moi, chère cousine; ce mariage ne se fera pas; j'en jure par tout mon être; et dans ce mois n'est-il pas une infinité d'instants qui peuvent produire des événements inattendus? Il me serait impossible de fuir; je suis renfermée dans ma chambre, et je n'en sors que pour aller à la messe; encore y suis-je gardée. Cependant quand j'aurais la liberté de m'échapper, je sens que je ne pourrais m'y résoudre; l'opprobre suivrait mes pas, et je tiens du moins à la vie par le sentiment de l'honneur: mais le pis aller serait de mourir. Eh, mon dieu! ils n'ont pas beaucoup à faire pour m'achever.

LETTRE LXI.

FALDONI A THÉRÈSE.

Il faut que je vous écrive; il faut que mon cœur se soulage; ce sont les derniers mots que j'oserai vous adresser. Ne me faites pas un crime de violer votre défense; les malheureux sont excusables: on m'a tout ravi; il ne me reste que des plaintes; elles me sont bien permises!

Il fut un temps où les expressions de l'amour se précipitaient sous ma plume avec une douce abondance. Mon ame enchantée ne créait alors que des images riantes; la joie animait mes pensées, et le sentiment de mon bonheur inspirait et embellissait mes lettres. Aujourd'hui je ne suis plus le même; je ne suis plus cet amant fortuné que vous attiriez jusqu'à vous; mon empire est fini; mon trône est tombé; c'est du sein de mon néant que je vous fais entendre une humble voix. O Thérèse ! est-ce vous que j'aimais! est-ce moi qui étais tout, et qui ne suis plus rien! je mesure avec horreur l'espace que j'ai franchi; je suis cet ange de

ténèbres précipité du ciel. De quelle région charmante je suis revenu ! que d'illusions détruites ! je les ai revus tous ces lieux que vous embellissiez ; je leur ai dit mes derniers adieux ; jeme suis prosterné sur la terre que vous aviez foulée ; je l'ai baisée en sanglottant, et je me suis écrié : O terre ! je ne te verrai plus !....

Il va donc vous sacrifier ce père barbare ! il vous vendra au poids de l'or ! Cette monstrueuse union doit se consommer, et moi, je la verrai d'un œil tranquille ! et je n'invoquerai pas toutes les foudres du ciel contre une union formée au mépris des engagements les plus sacrés ! Non ! que l'enfer s'ouvre pour les engloutir les profanateurs de nos serments ! que le feu consume jusqu'à leurs traces ! Mais, Thérèse ! tu ne peux pas le subir cet hymen ; tant que je vivrai, tu ne le peux pas : ta foi est à moi ; le ciel et la terre le savent. Attends que je sois mort ; attends que ma poussière soit le jouet des vents, et qu'ils l'emportent avec les serments que tu m'as faits ! je ne tarderai pas longtemps à te rendre libre.

Vivrai-je, en effet, pour voir un père indigne de ce nom signer ton malheur, et le plus vil mortel passer dans tes bras ? vivrai-je pour

aller végéter dans le fond d'un désert, avec un cœur desséché, une ame sans ressort, des sens flétris, et une jeunesse usée par la douleur ? Fatiguerai-je le ciel de mes plaintes et les hommes du récit de mes maux ? Le ciel m'a délaissé : les hommes n'écoutent guères l'infortuné ; ils ont bien autre chose à faire ! le temps que je leur déroberais serait pris sur leurs plaisirs, et ils sont pressés de les goûter. A quelle porte irai-je frapper pour trouver le bonheur ? faut-il encore le mendier pour quelques misérables jours, et faire bassement ma cour à la destinée ? Non, mon amie ! je l'ai résolu ; je veux mourir. Je veux sortir de ce monde odieux où les distinctions, les honneurs, les rangs, les richesses, l'estime, la renommée sont pour le vice ; où l'honnête homme est renversé dans la boue, et, vingt fois le jour, écrasé par l'orgueil, le crime ou la sottise. Quand le génie de Brutus ou de Caton respirerait dans un corps vulgaire, si la fortune ne le porte sur sa roue, il vivra méprisé, pauvre, obscur, et mourra dans l'oubli. Il faut se plier pour monter ; il faut s'avilir pour briller; il faut avec un front d'airain porter un cœur de glace. Travaillez ! suez ! amassez de l'or ! faites-vous riches ! et qui osera

vous reprocher d'avoir opprimé la veuve et l'orphelin, d'avoir bu le sang du peuple et bravé ses cris? Qui saura que vos premiers pas vous ont couvert d'opprobre, et que vous rampiez devant les idoles du jour? vous êtes sur le faîte, et vos dédains vous vengent de ceux qu'il vous a fallu dévorer! Non, non, j'aime mieux mourir que de voir des atômes enflés de vent s'élever sur ma tête et me fouler aux pieds.

Qui sont donc ces orgueilleux reptiles, et qu'est-il cet homme, si c'en est un, qui m'ose mépriser? c'est un lâche inconnu à la vertu, et qui n'a d'autre enseigne à sa porte que les armoiries de ses ancêtres. Ce qui me console, c'est que leurs titres ne les suivront pas au tombeau; ils y descendront nus et pauvres comme moi, et c'est alors que j'aurai le plaisir de me placer au dessus d'eux. Le monstre qu'il est! n'ose-t-il pas dire que je vous déshonore? Ah! tout mon sang bouillonne; je frémis; je brûle de rage et je serais tenté d'aller lui déchirer le cœur! mais ce monstre est ton père....O Thérèse! pourquoi faut-il qu'il soit ton père?.... et vous voulez que je vive! vous voulez que je respire un air qu'il respire! Resterai-je sur

une terre qui le supporte ? Attendrai-je qu'il l'ait délivrée de son fardeau pour être heureux ? Vain espoir ! il vieillira le barbare, et vous languirez encore dans les fers de ce tyran, quand un lit de pierre pesera depuis longtemps sur le corps de votre ami.

Que puis-je faire au monde ? Je ne suis ni intrigant, ni flatteur, ni fourbe, ni méchant ; mon cœur est sur mes lèvres ; mon pied tremble d'écraser un insecte ; un atôme souffrant me fait gémir ; je ne rencontre pas un infortuné que le sentiment de ses maux ne vienne fondre sur mon ame ; je me crois le plus petit des hommes, et j'ose à peine commander au valet qui me sert. Avec ce caractère, il faut fuir le genre humain, et se sauver dans les rochers du nouveau monde. Mais c'est un pays que j'ai vu ; je n'y retournerai plus : j'y marcherais sur le tombeau de mes bienfaiteurs, et j'irais ajouter des regrets à des regrets. Eh ! quel est le désert, quel est le climat, si lointain qu'il puisse être, où je ne porte la plaie sanglante que tu m'as faite.

Beauté chère et terrible ! image d'un Dieu bienfaisant et sévère ! tourment, délice, enchantement de mon cœur ! ange ou divinité

que j'adore ! Toi, mon amante, ma compagne, mon épouse ! tu peux me dire de t'oublier ! tu me défends de te voir et de t'écrire ! tu me chasses loin de toi, et tu veux que je vive ! Ah cruelle, cruelle Thérèse ! impitoyable amie ! je ne te verrai donc plus ! je ne te parlerai plus ! tu cesseras d'exister pour moi ! O douleur ! ô désespoir ! ô fureur ! va ! laisse-moi finir ma misérable vie ! laisse-moi mourir en pleurant l'instant où je t'ai connue ! laisse-moi verser des larmes de sang sur ces écrits où tu me peignais ton amour ! Les voilà ces lettres brûlantes ! rien ne peut m'en séparer : je les tiens sur mon cœur : je les couvre de baisers : je les conjure d'être fidèles à leur promesse : je répète avec elles ces paroles si tendres ; « toi qui me fus cher « et qui me le seras jusqu'au dernier soupir.... » et vous ajoutez : « ne soyons plus rien l'un à l'autre ! » Ah ! vous ne pouvez cesser de m'aimer qu'en cessant de vivre. Il vous serait impossible de donner à d'autres une foi qui m'appartient. Le ciel, la terre, toute la nature s'écouleraient plutôt que de vous voir changer. Je connais bien votre ame : l'inconstance et la perfidie n'y peuvent entrer : elle est au dessus des variations de l'humanité ; elle est immuable

comme Dieu même ; elle n'a comme lui qu'une pensée qui embrasse tous les temps, et je me flatte d'en être l'objet.

Oh ! mourons, ma chère Thérèse ! mourons ensemble ! il me sera doux, en quittant la terre, de ne pas vous y laisser. O ciel ! concevez notre bonheur ! plus de persécutions ! plus d'obstacles ! un Dieu protecteur de l'innocence et bienfaiteur des hommes ! le père commun de tous les êtres qui fera grace à nos faiblesses, et sera touché des maux que nous avons soufferts ! O mon amie ! nous la reverrons cette tendre mère que vous pleurez ; elle nous conduira aux pieds de l'éternel, et réclamera pour nous sa bonté souveraine : elle lui présentera ses enfants qui n'ont pu trouver d'asyle sur la terre, et qui sont venus se refugier auprès de lui. Ce grand Dieu, ce Dieu de clémence pourrait-il nous faire un crime d'avoir hâté le moment de retourner dans son sein ? Non, ma Thérèse; un crime est une action contraire à l'ordre : mais nous ne ferons de mal à personne ; nous glisserons sans bruit dans la tombe, et nous ne laisserons aucun vide : tout n'en ira pas moins suivant le branle ordinaire ; les méchants n'en seront pas moins oppresseurs ; les bons

n'en seront pas moins victimes. Dieu nous punira, disent-ils ! Dieu punira les hommes cruels, les pères dénaturés : mais nous, hélas ! qu'avons-nous fait pour subir ses vengeances ! En nous aimant, nous remplissions sa volonté ; nous nous laissions doucement aller au penchant de la nature, et nous semions notre route de quelques fleurs ; nos jours étaient pleins de l'Etre suprême ; nous l'appelions dans la jouissance de nos plaisirs ; nous aimions à sentir, à penser, à parler en sa présence. Combien de fois dans des moments de félicité, n'avons-nous pas élevé jusqu'à lui nos vœux reconnaissants ? Nous le bénissions de notre amour ; il recevait nos serments ; il était le témoin de notre foi mutuelle ; . . . . . oui, croyez-moi, Thérèse ! il les a reçus nos serments, et si vous les trahissiez, il n'y aurait plus pour vous de paix ni de bonheur : vous seriez à jamais tourmentée du souvenir de votre ami : son ombre pâle et sanglante, au milieu de vos tristes nuits, viendrait vous faire entendre le cri de sa douleur : vous la verriez errer autour de vous dans les sombres vapeurs de l'automne, aux clartés de la lune, et près de votre couche nuptiale : la frayeur vous arracherait des bras de votre vil

époux.... de ce lâche qui s'obstine à poursuivre un cœur qui l'abhorre.... Ah ! ce nom seul réveille toute ma rage....adieu! je veux mourir! mais toi! vis! vis pour le bonheur du monde! vis pour conserver sur la terre l'image de la vertu : si tu meurs, où sera-t-elle?

O mon amie ! quelle barbarie à moi d'oser vous proposer de me suivre! c'était l'amour, la jalousie, le désespoir qui me faisaient parler: vous, parée de tous les dons de la nature, chère à toute une ville, l'idole et l'appui des malheureux, dans la fleur de l'âge, vous consentiriez de mourir avec moi! Ah! pardon! la douleur m'égare; ma main court sur le papier comme une insensée; je pleure; je m'écrie; je me lève; je marche en furieux; je reprends la plume, et chaque mot est baigné de mes larmes. Adieu! adieu! mon amie! je pars; je m'en vais devant vous; j'irai vous attendre, et je suis sûr de vous revoir.

LETTRE LXII.

THÉRÈSE A FALDONI.

Vous croyez donc que nous nous réunirons dans cette nuit obscure et terrible!....Eh bien, mon ami! venez, et nous mourrons ensemble. Comment pourrais-je consentir à vous laisser aller seul, moi qui ne chérissais la vie que pour vous! Hélas! tu sais que j'aurais voulu l'employer à ton bonheur! O mon bien aimé! viens, je t'attends; je suis prête à te suivre: avec toi, je consens d'être à jamais malheureuse ou fortunée. Que m'importe mon sort, dès que je partagerai le tien? pourrions-nous être ailleurs plus misérables que nous le sommes? Si nous souffrons, du moins nous ne nous quitterons plus. Mais pensez-y mûrement! je n'examine point si nous commettons un crime, si ce crime outrage la nature et les lois, s'il nous expose à d'éternelles douleurs: suis-je en état de rien voir? Ma faible raison m'a quittée; elle me quitta quand j'ouvris mon cœur à l'amour: il me restait encore un peu de sens

et de lumière; mais les maux ont achevé de me l'ôter. Je ne vois plus qu'un père menaçant, et l'affreuse union qu'il me destine, et vous, mon ami, et l'excès de votre infortune, et la foi que je vous ai jurée : toutes ces idées me jettent dans la fièvre du délire. Comment échapper à mon sort ? Si j'étais seule malheureuse ! Mais l'être avec vous, mais ajouter le parjure à ma misère ! je n'y pourrais survivre; je mourrais plus tard, et nous ne serions plus ensemble. Qu'est-ce que dix ou vingt ans de plus sur ma tête ? ils sont courts pour le bonheur; mais qu'ils seraient longs pour la peine !

O mon ami ! j'ai toujours regretté de n'avoir pu m'unir à toi. De quel amour j'aurais payé le tien ! dans quel harmonie céleste auraient coulé nos jours ! Non, tant de félicité nous eût fait goûter sur la terre la condition des anges, et nous ne devions pas l'espérer. Qu'ils vivent donc ces hommes cruels dont nous sommes les victimes ! qu'ils vivent, et puissent-ils jouir de tous les biens qu'ils nous ravissent ! Ce sont les vœux que je fais en les quittant ! Veuille aussi ce Dieu de bonté que nous offensons peut-être, avoir pitié de nous ! Je le conjure de nous faire grace ! je lui demande à genoux de laisser

arriver jusqu'à nos lèvres ce calice d'amertume qu'il a bu lui-même, et de pardonner à la fragilité humaine de rejeter loin d'elle un fardeau qui l'accable....Adieu, mon ami.....adieu! je vous reverrai donc une dernière fois!.... Ce sera dimanche. Mon père est absent: mais il va revenir, et l'occasion pourrait ne plus so'ffrir. Venez à huit heures, à la messe de la chapelle: ayez soin de vous déguiser pour n'être pas reconnu, et de vous cacher dans la foule: je serai dans la tribune; je laisserai sortir tout le monde; j'éloignerai nos gens; et alors.... O mon cher Faldoni!.... songe à cette séparation redoutable qu'un avenir plus affreux peut suivre encore! O mon Dieu! si nous ne devions plus nous voir! si un silence éternel, une nuit immense allait nous envelopper sans retour! si l'adieu que je te dirai en recevant de toi le coup de la mort, était le dernier! Cette pensée me glace d'effroi!....Allons! soutenons notre courage! Ils nous verront les barbares qui nous persécutent; ils nous verront frappés l'un par l'autre; ils verront les ruisseaux de notre sang couler et se confondre; ils gémiront d'en être cause, et le remords les saisira.

LETTRE LXIII.

LA FEMME-DE-CHAMBRE DE THÉRÈSE, AU COMTE DE SAINT-CYRAN.

MONSIEUR,

J'ai à vous annoncer le plus grand des malheurs. Mademoiselle Thérèse et M. Faldoni se sont tués ce matin dans la chapelle. Je suis si troublée que je ne sais comment vous faire ce récit. O Monsieur ! quel désastre, et qui est-ce qui aurait pu le prévoir? Mademoiselle paraissait si tranquille ! hier samedi, elle distribua, suivant sa coutume, quelqu'argent aux pauvres du village, et elle leur disait de prier pour elle. On lui présenta deux petits enfants qui étaient orphelins; elle les plaça chez le concierge, lui recommanda de les élever et promit de payer leur pension. Il vint une vieille femme chargée d'une nombreuse famille, et dont le mari avait été mis en prison pour une cause très-légère : elle écrivit elle-même à M. le Bailli pour demander sa grace : elle se retira ensuite dans son appartement. Comme

Monsieur m'avait défendu de la quitter, je la suivis : elle fut deux heures à faire des lettres, et descendit quand on sonna le dîner. Elle trouva M. le vicaire à qui elle parla longtemps en particulier. M. le vicaire nous a dit aujourd'hui qu'elle lui avait remis alors une somme de vingt-cinq louis pour la distribuer dans la paroisse. En visitant son bureau qu'elle a laissé ouvert, nous avons reconnu que c'était tout l'argent qui lui restait. Pendant le dîner, on observa qu'elle changeait souvent de couleur. M. le chapelain la trouva distraite : elle rêvait profondément ; puis, tout-à-coup, elle s'agitait comme pour rappeler ses esprits. Elle ne mangea qu'un peu de crême. Quelqu'un ayant parlé d'un homme qu'on avait tué sur le chemin de la forêt, elle pâlit et frissonna : mais cette émotion ne parut point étrange, parce qu'on l'avait vue s'affecter souvent jusqu'aux larmes à de pareils récits. On présumait que cet homme s'était battu en duel, parce qu'on ne l'avait point volé : il avait la poitrine percée, et son épée était auprès de lui. L'entretien fut longtemps sur cette histoire. Mademoiselle qui n'avait encore rien dit, impatientée des réflexions morales de ces Messieurs, demanda

s'il n'y avait pas des milliers d'hommes qui se faisaient tuer dans les combats, et dont on ne parlait point. Ils meurent pour leur roi, ajoutait-elle; eh bien ! celui-là peut-être est mort pour l'honneur qui vaut bien un roi; et regardant sa sœur; et toi, Lolotte, ne voudrais-tu pas mourir pour moi ? Mademoiselle Lolotte se leva, et se jetant dans les bras de Mademoiselle ; oui, ma sœur, lui dit-elle, avec l'expression la plus tendre; oui, je vous donnerais tout mon sang, si vous le demandiez. Mademoiselle l'éloigna doucement de ses bras, et dit en détournant la tête pour pleurer; tu es une petite folle ! et elles s'embrassèrent. M. le chevalier avait dîné dehors, et, l'après-midi, il fit seller son cheval pour aller passer quelques jours à Lyon. Ses pistolets avaient été placés sur une table, dans le sallon: Mademoiselle y entra et les trouva; elle en prit un, et demanda froidement à M. son frère comment on se servait de cette arme. Il lui montra des balles et de la poudre : elle resta quelques minutes à les regarder fixement; puis, d'un air tranquille, elle porta le bout du pistolet sur son front: n'est-ce pas ainsi, dit-elle, qu'on prend congé de la vie? Fi donc, lui dit M. le chevalier, on croirait

que tu veux nous quitter? Si cela était, reprit-elle toujours avec le même ton, je laisserais bien des gens étonnés! Elle le ferait comme elle le dit au moins : et il continua de plaisanter. Comme il allait monter à cheval, ne veux-tu pas que je t'embrasse, dit-il à Mademoiselle? Il la serra tendrement dans ses bras, et Mademoiselle se mit à fondre en larmes. Il posa son fouet sur une table, prit la main de sa sœur et la conduisant sur un sopha, il s'assit auprès d'elle : nous te causons du chagrin, lui dit-il; mais aussi pourquoi cette obstination? pourquoi refuser l'époux qu'on te propose! quelle folie à toi de t'amouracher d'un inconnu! Mon frère, répondit Mademoiselle, vos questions ne sont pas raisonnables : demande-t-on à un malade pourquoi il a la fièvre? Au surplus tout est fini entre nous sur ce point; n'en parlons plus. Je le veux, reprit M. le chevalier, mais tu n'en seras que plus à plaindre. Pour moi, tu sais que je ne peux rien dans tout cela : si je t'ai quelquefois tourmentée à cette occasion, je t'en demande pardon; embrassons-nous; oublions le passé, et fais à l'avenir tout ce qu'il te plaira : je te promets de ne m'en plus mêler. Cependant je ne puis m'empêcher de

t'avertir que tu te prépares bien des peines; car tu connais mon père : il est absolu, et il aimera mieux te voir morte que désobéissante. Mademoiselle écoutait, la tête baissée; elle mit le doigt sur sa bouche, comme pour s'empêcher de parler : puis, se levant, adieu donc, mon frère ! et elle lui présenta sa joue qu'il pressa de ses lèvres. Quand il fut parti, elle le suivit des yeux jusqu'au bout de l'avenue; puis elle rentra, et se remit à pleurer. Elle resta jusqu'au soir, assise à la même place, et la tête appuyée sur ses mains. Il commençait à se former un orage violent qui a duré toute la nuit. Le vent sifflait dans les voûtes du château avec un bruit épouvantable; la grêle frappait contre les fenêtres; on entendait le mugissement des montagnes éloignées. Nous étions tous rangés auprès du feu : on proposa des jeux; on folâtra; on rit, et on oublia l'orage. Mademoiselle était de notre partie : elle eut un gage à payer, et on lui commanda de déclarer à quoi elle pensait : elle répondit, à demain. Nous ne fîmes pas d'attention à ce mot, et le jeu continua gaiement. Elle ne voulut pas souper, et se retira de bonne heure dans sa chambre. Quand je montai, elle lisait; je lui demandai

si elle voulait se coucher : elle me répondit qu'elle ne s'en souciait pas, que l'orage l'empêcherait de dormir, et qu'elle aimait mieux rester levée jusqu'à ce qu'il eût cessé. Mademoiselle Lolotte vint frapper à sa porte, disant qu'elle avait peur d'être seule. Quand elle fut assise, elle conta à Mademoiselle qu'en traversant la cour sans lumière, elle avait vu un revenant, qu'il était couvert d'un long voile, qu'elle croyait avoir reconnu sa bonne maman, que le fantôme s'était élevé en l'air comme une vapeur, et avait été se perdre du côté du cimetière. Mademoiselle sourit de sa frayeur, et elle pleurait en même temps au souvenir de Madame. Aurais-tu bien de l'effroi, dit-elle, si quelque nuit mon spectre allait aussi te surprendre? Oh! c'est tout différent, reprit mademoiselle Lolotte; vous n'êtes point morte, et puis, tenez ma sœur, sous quelque forme que vous veniez, vous serez toujours bien reçue : car vous êtes si bonne, que vous ne pourriez jamais me faire de mal! Eh bien, ajouta Mademoiselle, attends-moi demain; entends-tu? demain, à cette heure-ci. Oui, oui, disait sa sœur; vous viendrez dans ma chambre, me rendre la visite que je vous fais; et elle se mit

à la caresser. Donne-moi ma harpe, dit Mademoiselle ; il y a un air qui me roule dans la tête depuis une heure; il faut que je le chante. Elle prit sa harpe, et chanta une romance fort triste ; elle répéta plusieurs fois le couplet suivant :

Vivons, mourons l'un pour l'autre ;
Il ne faut plus nous quitter :
Qu'un seul trépas soit le nôtre :
Qu'aurons-nous à regretter ?

Elle laissait tomber quelques larmes en chantant ces paroles, et sa sœur s'empressa de les essuyer. La vilaine chanson que voilà, lui dit-elle ! vous êtes bien en train de pleurer, ma sœur ! vous ne vous plaisez que dans des idées affligeantes ! Mademoiselle l'interrompit : veux-tu passer la nuit avec moi ? tu te leveras plus tard. Oui, dit mademoiselle Lolotte; et la messe qu'on dit à huit heures ! ne faut-il pas l'entendre ? A ce mot de messe, Mademoiselle se leva brusquement, et elle marchait à grands pas dans sa chambre. Eh bien, dit-elle, après quelques moments ; allez-vous-en, ma chère amie, allez ! j'ai besoin d'être seule. Sa sœur s'en allait : elle la rappela : non, non, ma petite,

reste avec moi ; reste encore un peu ; nous ne serons pas toujours ensemble ; et les larmes roulaient dans ses yeux. Je t'enverrai coucher de bonne heure, afin que demain tu sois prête pour la messe. — Mais, ma sœur, vous n'y serez donc pas, vous, si vous passez la nuit ? car il faudra bien dormir le matin. — J'y serai, ma chère ! oh ! certainement, j'y serai ! et puis, comme tu dis, je dormirai le matin. A ces mots elle recommença à frédonner la romance, en tirant quelques sons de sa harpe. Mais ne frappe-t-on pas, dit-elle ? j'entends du bruit à la porte. C'était le vent qui soufflait. Mademoiselle Lolotte frissonnait déja, car la crainte du revenant ne la quittait point : voilà, disait-elle, une terrible nuit ! Oui, répondit Mademoiselle : il y a des jours qui ne le sont pas moins ! L'orage ayant cessé à deux heures, Mademoiselle renvoya sa sœur après l'avoir embrassée cinq ou six fois : elle se coucha et s'assoupit.

Ce matin je suis entrée chez elle à six heures pour l'habiller ; elle m'a demandé sa robe blanche de satin des Indes : je lui ai dit qu'elle avait gardé cette robe pendant tout le printemps, et une partie de l'automne, et qu'elle

n'était plus portable. C'est une fantaisie, a-t-elle dit : je veux la mettre encore une fois. Elle ne cessait de jeter les yeux sur sa montre : elle a ouvert la fenêtre : il faisait encore nuit ; le temps s'était éclairci, et l'on voyait briller les étoiles. Elle s'est appuyée contre la croisée, et a tenu la vue fixée sur la plaine : elle marquait un peu d'émotion, quand elle entendait les pas de quelques voyageurs. Elle s'est promenée dans sa chambre ; elle s'est assise ; elle a fait faire du feu, a pris un livre, l'a quitté sur le champ, a fait servir son déjeûner, s'est levée sans y avoir touché, et s'est remise à la fenêtre où elle a regardé les premières approches de l'aurore. Tout cela se passait en silence : elle ne parlait que pour me donner ses ordres. Quand le premier coup de la messe a sonné, elle a pâlit ; elle s'est fait apporter un verre d'eau, et sa main tremblait en le prenant. J'imaginais bien qu'elle était fortement occupée de quelque idée extraordinaire, et je me promettais de la surveiller exactement pendant la journée. En rapprochant les circonstances de la veille, je me confirmais dans ce projet : mais je n'aurais jamais pensé que j'en eusse un besoin si pressant. Au dernier

son de la cloche, je l'ai conduite à la chapelle : elle a d'abord jeté un coup d'œil sur l'assemblée, et n'a plus levé les yeux de dessus son livre. Après la messe, elle m'a dit qu'elle avait encore quelques prières à finir, et m'a chargée de ramener sa sœur, ajoutant qu'elle prendrait le bras d'un domestique pour s'en aller. Tout le monde était sorti, et je m'inquiétais de ne pas la voir revenir : j'avais recommandé qu'on ne s'éloignât point, et les gens causaient, en l'attendant, avec des fermiers du village rassemblés devant la porte de l'Eglise. Tout-à-coup j'entends des cris affreux; j'entends dire : Mademoiselle est morte ! et ces mots roulaient comme un tonnerre dans la maison. Un domestique vient à moi; il ne peut parler : j'arrangeais la coëffure de mademoiselle Charlotte; je la quitte et je m'élance à travers la cour : c'était une confusion épouvantable ; on allait de côté et d'autre ; on se poussait; on criait; on pleurait : j'interrogeais; personne ne pouvait me répondre. Je trouve un vieux domestique qui était renversé par terre et qui s'arrachait les cheveux; je lui parle; il me montre l'Eglise; je cours; je me jette au milieu de la foule qui assiégeait

la porte; j'arrive jusqu'à l'autel....O Monsieur ! ô mon maître ! quel objet ! je vois ma maîtresse; je la vois étendue sur le marche-pied de l'autel, la tête appuyée sur les genoux de M. Faldoni qui était couché sur le côté, et enveloppé dans un manteau. Chacun d'eux avait un pistolet attaché au poignet du bras droit par un nœud de ruban : ils étaient sans doute convenus d'un signal pour tirer les deux coups au même instant. Mademoiselle avait l'épaule cassée, et respirait encore. M. Faldoni avait le cœur percé. Comme j'entrais, mademoiselle Charlotte accourt; on veut l'écarter : mais elle se débat avec violence et arrive jusqu'auprès de sa sœur. Ah ! si vous l'aviez vue, si vous aviez vu cette pauvre enfant! elle a ouvert les bras, et elle est tombée sans mouvement sur le corps de Mademoiselle. On s'est empressé de la secourir : quand elle a repris ses sens, elle a jeté des clameurs épouvantables; elle criait, on a tué ma sœur! on a tué ma sœur : elle collait sa bouche sur la sienne, et elle versait un déluge de larmes. On a voulu l'éloigner de ce corps sanglant; il a été impossible de l'en arracher; elle l'avait entrelacé dans ses bras; elle nous repoussait

avec ses pieds, et disait qu'elle vouloit mourir avec sa sœur. Ma maîtresse donnait quelques signes de vie : le Chirurgien est accouru ; mais ses soins ont été vains : elle a entr'ouvert les yeux ; on voyait qu'elle s'efforçait de parler ; elle a même soulevé une main qu'elle a laissée retomber sur le champ : il lui est échappé un faible murmure, et elle a rendu le dernier soupir sur les lèvres de sa sœur. On ne pouvait parvenir à repousser la foule ; elle grossissait à tout moment. Un jeune homme a pénétré jusqu'à nous : c'était celui que ma maîtresse avait marié vers la fin de l'été : il s'est mis à genoux devant elle, a baisé une de ses mains, l'a portée contre son cœur, et s'est retiré en sanglotant. Nous étions dans le plus grand embarras, quand M. le chevalier est arrivé : il a fait sortir tout le monde et fermer la chapelle. Un domestique a mis des chevaux à une chaise, et est allé chercher M. le curé. Mon dieu ! que va-t-il dire quand il saura la mort de sa filleule ! c'est une désolation ! partout on n'entend que des sanglots : tous ces paysans dont elle soulageait la misère, viennent se mettre à genoux à la porte de l'Eglise, et ils pleurent en levant leurs mains vers le

ciel. Les mères, les enfants, les vieillards, tout est prosterné : la cour paraît comme un temple : jamais je n'ai rien vu de plus touchant.

Le lundi.

M. le curé est arrivé hier au soir ; il a beaucoup pleuré : il dit que ce coup le fera mourir : il ne cesse d'appeler ses enfants : il a passé la nuit auprès d'eux à prier et à gémir. Ils sont exposés dans la salle basse : la foule est toujours la même : on entre dans la salle par une porte, et on sort par une autre. Il n'a pas été possible de refuser cette grace à tant de pauvres gens qui ne voulaient que voir un instant leur bienfaitrice. Nous sommes tous plongés dans la douleur. Mademoiselle Charlotte est au lit avec une fièvre ardente. M. le curé a de la peine à se soutenir ; il répète toujours qu'il ne vivra pas longtemps ; il est assis auprès des deux corps qui sont sur un lit élevé : on leur a laissé leurs habits. Il règne dans la maison un silence morne : on n'entend que le sifflement du vent qui court dans toutes les chambres. On dirait que la mort a traversé les appartements ; c'est une solitude affreuse ; hors

la salle basse où il y a une circulation de monde perpétuelle, tout est désert. On n'a point dîné; personne n'y songeait.

Le soir.

Il est venu de l'officialité une défense de les inhumer en terre sainte : on murmure beaucoup de cet excès de rigueur. Ils seront portés dans un bois de saules qui est à une demi-lieue d'ici....Je viens de rendre les derniers devoirs à ma maîtresse. O Dieu! ayez pitié d'elle ! en la couvrant de son linceuil, le cœur m'a manqué. Si douce, si charmante, et dans la fraîcheur de la jeunesse ! ses traits étaient encore beaux, malgré la mort violente qu'elle avait soufferte. Sa joue s'était posée sur mon épaule, et avait un peu de couleur. J'ai osé la baiser, et je lui ai dit adieu avec un serrement inexprimable. M. le chevalier, en la voyant sur son lit, fondait en larmes : il disait qu'il se rappellerait éternellement l'union de leur enfance et leurs premières tendresses. Il a coupé une boucle de ses cheveux, et s'est retiré pour donner un libre cours à sa douleur....Hélas ! voilà qui est fini ! nous ne la verrons plus ! sa nourrice est ici; elle crie : Moi qui l'ai vue naître ! qui l'ai nourrie de

mon lait ! et elle se frappe le sein ; sa douleur arrache des larmes à tous ceux qui la voient.

Mardi matin.

Le château est désert ; il n'y a plus ici que les femmes. Nous nous sommes renfermées pour pleurer ; j'ai les yeux inondés : vous le verrez par l'état de ce papier. Quand on a été sur le point d'enlever les corps, M. le curé s'est approché ; plusieurs gentilshommes du voisinage attirés par le bruit de notre malheur, et des paysans de tous les villages voisins, remplissaient la salle et les avenues. On a suspendu les plaintes pour écouter le vénérable pasteur qui a commencé d'élever sa voix. Il a dit en parlant de son ami, qu'il avait mérité l'amour de sa compagne, et forcé l'estime de ceux même qui ne pouvaient l'aimer : il s'est étendu avec un plaisir douloureux sur l'éloge de sa pupille, et il a fait passer dans tous les cœurs l'admiration dont il était plein. Il a rappelé la douceur de son esprit, sa générosité, sa candeur, sa piété sublime, sa passion pour la vertu qui lui avait fait sacrifier son bonheur à ses principes. Il a justifié son penchant pour M. Faldoni, en disant qu'elle y

avait été autorisée par sa mère : il a nettement ajouté que le mariage auquel on l'avait voulu forcer, n'était point digne d'elle, et qu'un jour peut-être sa famille en serait convaincue. Vers la fin de son discours, sa voix s'est animée; ses larmes tombaient; il appelait sa fille avec l'accent de la douleur; il lui reprochait tendrement de l'avoir laissé seul, et posant la main sur son cercueil, il s'est écrié : vous avez vu cette fille du ciel, cet ange sur la terre : vous l'avez vu répandre ses bienfaits. Qui de vous en fut jamais rebuté? Qui de vous eut à s'en plaindre? S'il en est un seul, qu'il se lève et qu'il parle! Il s'est fait un mouvement dans tout l'auditoire : on criait, personne, personne! Il a poursuivi : n'avez-vous pas tous éprouvé ses bontés, vous, vieillards, femmes, enfants, pauvres, infirmes, affligés? Répondez-moi : ne vous a-t-elle pas nourris, consolés, secourus?....Oui, oui! criaient toutes les voix. — Eh bien! mêlez vos larmes aux nôtres; unissons nos douleurs; conjurons la suprême bonté de pardonner à ces deux victimes un moment d'erreur, en faveur d'une vie entière consacrée par la vertu. A ces mots, il s'est prosterné, et tout le monde l'imitant, il a commencé les prières des morts : on n'entendait plus que des

gémissements au milieu de ce chant lugubre : il semblait que chacun eût perdu sa sœur ou son frère. Quand le convoi s'est mis en marche au son des cloches de la paroisse, et que le char funèbre a retenti sur le pavé de la cour, une voix plaintive est partie des fenêtres du château : c'était mademoiselle Charlotte qui avait sollicité la grace de voir sa sœur pour la dernière fois ; elle lui tendait les bras : on l'a promptement reportée dans son lit. Ces deux cercueils entourés de flambeaux, ce vénérable prêtre qui a voulu les suivre à pied, et qui se traînait à peine sur son bâton, ce cortége en deuil et tout ce peuple qui gémissait, formaient la scène la plus triste. On est arrivé à minuit dans le bois des saules : nous pouvions l'apercevoir aisément de nos fenêtres, à la faveur de ce groupe de lumières qui, dans l'éloignement, faisait paraître le bois comme enflammé. Les corps ont été placés dans la même fosse, et M. le curé l'a bénie, se réservant de défendre leur mémoire devant M. le promoteur.

Voilà le récit fidèle de ce qui s'est passé ici depuis deux jours : toute la maison a pris le deuil ; mais celui que nous avons dans nos cœurs sera longtemps porté.

LETTRES POSTHUMES

DE THÉRÈSE ET DE FALDONI.

LETTRE LXIV.

FALDONI AU CURÉ.

Samedi matin.

COMBIEN je vous ai trompé ! qu'il m'en a coûté d'en imposer au meilleur des hommes ! Vous m'avez cru paisible : les nuages de mon front vous paraissaient éclaircis, quand je roulais des pensées de mort ! je ne vous ai point avoué mon dessein : vous l'auriez combattu par des raisons puissantes, et par l'éloquence du cœur plus forte encore que vos raisons ; vous auriez répandu sur mes derniers instants le trouble et l'inquiétude ; et moi j'aurais affligé mon ami ; j'aurais vu sa douleur : il vaut mieux se quitter sans se dire adieu. C'est la seule fois où j'ai fui vos regards. Maintenant je dépose dans votre sein ce fatal aveu, parce

que je ne suis plus ; au moment où vous l'apprenez, je descends dans la tombe ; si pourtant les hommes qui ont tourmenté ma vie me laissent une pierre pour reposer ma tête ! s'ils me la refusent, j'implore votre humanité. Qu'on me jette au fond de quelque solitude abandonnée, loin du fanatique insultant qui foulerait ma cendre avec dédain ; et puissé-je y reposer auprès de la vertueuse compagne à qui vous avez voulu m'unir ! que nos corps soient couverts du même gazon, et protégés par le même arbre ! voilà mes vœux ; daignez les remplir ! je n'ose espérer que nous serons dans le même cercueil ; je connais trop la haine de sa famille : mais ne souffrez pas qu'on nous sépare ! Quand la rosée du ciel tombera sur nous dans une belle nuit d'été, ô mon ami ! venez respirer la fraîcheur de notre asyle : que vos pensées solitaires s'égarent sur ces heureux temps où nous vivions sous vos yeux ! qu'alors de pieusss larmes coulent de vos joues, et que vos saintes prières sollicitent pour vos enfants la bonté du ciel ! je goûte un plaisir délicieux à songer que je serai pendant toute une éternité auprès de mon amante ! Hélas ! nos bras ne pourront s'étendre pour s'enlâcer ;

nos soupirs ne pourront se répondre : mais nous serons ensemble !

J'ai remarqué dans mes promenades un lieu sauvage qui nous convient : il est planté de saules, coupé par des ruisseaux, et entouré de collines qui lui forment un abri. J'ai visité ce désert comme on va voir une terre où l'on doit habiter : il m'a paru propre aux méditations religieuses ; il attirera peut-être des ames sensibles qui viendront y soupirer leurs peines, y pleurer leurs amours, y regretter leurs félicités passées, et l'aspect de nos tombeaux nourrira leur mélancolie. Peut-être, si la pitié nous couvre d'une tombe modeste, et qu'elle y grave notre histoire, on nous plaindra d'avoir aimé.

A midi.

Je viens de revoir ma dernière demeure ; je m'y suis promené longtemps : j'ai choisi l'endroit où je desire d'être placé ; j'en ai même creusé la terre avec un bâton : c'est un ouvrage à moitié fait. Je me trouve à présent dans une disposition assez calme, et je puis raisonner avec vous.

En rêvant dans mon bosquet, j'avais rassemblé dans ma tête les arguments les plus

victorieux en faveur de mon projet; mais je viens de les oublier; la mémoire m'échappe: hélas! j'ai tout perdu! je n'ai point lu vos sophistes qui ont écrit sur la mort volontaire: leurs livres ennuient et n'apprennent point à mourir. Ce sont des ames séches qui dissertent froidement sur un mouvement de désespoir: d'ailleurs, toutes ces philosophies, comme dit une femme d'esprit, ne sont bonnes que quand on n'en a que faire. Je me borne à penser que Dieu est clément, que mon ame est immortelle; voilà tout ce qu'il m'importait de savoir. Je ne cherche point si j'ai le droit de jeter un fardeau quand il me pèse, et si ma vie étant à moi, je puis en disposer: à quoi bon ces discussions rebattues, dès que je veux cesser de vivre? Mais j'aime à revenir sur la pensée consolante de mon immortalité: j'aime à croire qu'il est un autre monde où le père inhumain, meurtrier de ses enfants, subira les supplices de l'enfer, où la douce et timide colombe, déchirée par ce vautour, se réfugiera dans le sein du père de la nature, et recevra de lui le prix de l'innocence, où deux amants persécutés trouveront un asyle contre les lois féroces et les vils préjugés des hommes. O mon

ami ! qu'il en coûte peu de quitter la vie, quand on songe à l'éternité !

Je ne conçois pas ces philosophes qui s'attachent à détruire la plus chère espérance du malheureux, en lui présentant pour l'unique terme de ses maux, l'anéantissement ! C'est un systême cruel et destructeur de toute félicité. Le premier qui l'imagina dut reculer d'effroi : le premier qui le publia dut faire crier au blasphême. Cependant une opinion qui favorisait les passions désordonnées, qui sappait toute vertu, qui n'offrait après cette vie ni châtiment ni tribunal à craindre, une telle opinion, je le conçois, pouvait avoir des prosélytes. Alors le meurtrier sanglant s'est assis tranquillement sur le tombeau d'un ami qu'il avait poignardé ; et il a dit, je mourrai tout entier. Alors le vil corrupteur sortant des bras d'une fille séduite qu'il dévouait aux larmes, a bravé les remords, et le criminel obscur qui échappait à la vigilance des lois, a marché le front levé. Mais, pour cette classe d'hommes qui ont besoin du néant, combien en est-il à qui une autre vie est nécessaire, et quel est donc le projet de ces impitoyables raisonneurs qui viennent murmurer à l'oreille de l'honnête

homme infortuné : vous voyez le vice triomphant et la vertu souffrante; vous en concluez qu'il est pour l'un et pour l'autre une justice distributive réservée après la mort : c'est une erreur de sentiment que la réflexion détruit ; c'est un préjugé né de l'orgueil humain qui croit la Divinité assez occupée de cette petite portion des mondes, pour punir ou récompenser les atômes qui l'habitent d'avoir bien ou mal observé leurs lois. Les barbares ! en prétendant soulager nos maux, ils y mettent le comble : ils nous ôtent le seul bien qui nous consolait de la privation de tous les autres. Les hommes ne sont-ils pas assez malheureux, et faut-il augmenter leur misère en dégradant leur condition ? Que deviendrait l'équité du Créateur ? Que deviendrait cette providence qui se manifeste à toute la nature ? Quoi ! l'esprit et le corps ne seraient que la même matière différemment modifiée ! Il n'y aurait dans l'univers qu'une seule substance, et mon être serait le même individu qui existe à mille lieues de moi ! Quoi ! vous convenez que je pense et vous me refusez la faculté de penser ! La cause de mes idées, dites-vous, n'est que l'impression des objets sur mes organes !

hommes en délire! portez loin de moi vos rêves téméraires ! j'approfondis ma pensée; je la compare avec l'objet; je doute ; je me détermine ; je choisis : toutes ces opérations ne peuvent convenir qu'à un être simple et sans étendue. Pourriez-vous partager une réflexion, diviser un acte de jugement ou de volonté, concevoir sous l'idée de l'étendue et du mouvement, l'ordre, la vertu, les qualités morales, les attributs métaphysiques? Il est donc évident que les facultés de l'esprit n'appartiennent pas à la matière.

Mais pourquoi m'arrêter à combattre une chimère ? L'esprit éprouve à-la-fois des impressions diverses; il les distingue, les compare et les juge : il s'élance au milieu des idées abstraites, universelles, métaphysiques; il connait le passé, prévoit l'avenir, rapproche les temps, mesure les distances, voyage dans l'infini, et porte dans le vaste champ des vérités, le flambeau de l'analyse. Quel flux de contrariétés l'agite ; il veut; il ne veut pas ; il loue dans un moment ce qu'il blâme dans un autre; il est tantôt gai, tantôt triste; il passe subitement de la crainte à l'espoir, de l'amour à la haine, et de la tranquille modération aux

excès de la colère : l'harmonie l'enchante ; l'éloquence le persuade et l'entraîne ; la magie des arts le séduit ; le récit des vertus l'enflamme ; la beauté embellie par une ame sensible est pour lui l'image de la Divinité. Cette ardeur de connaître et de jouir, ces élans impétueux vers la félicité suprême, indépendants d'une volonté passagère, cet assemblage étonnant de grandeur et de bassesse, de faiblesse et de force, de vice et de vertu, qui compose l'élément de notre ame, ce combat perpétuel entre les sens qui nous font peser vers la terre, et la raison qui nous élève au dessus de nous-mêmes, cet être double qui nous constitue, toutes ces preuves éclatantes se réunissent, comme dans un foyer lumineux, pour me convaincre qu'une matière aveugle et sourde n'est pas le principe qui nous anime.

Me voilà donc assuré de la spiritualité de mon ame : je sais aussi qu'un esprit n'est susceptible ni d'accroissement, ni d'altération de partie, ni de dissolution : ainsi j'ai fait un grand pas vers la connaissance de l'immortalité. C'est ici que la main de Dieu baisse un rideau sur la nature ; c'est ici qu'il me dit comme à l'océan qui couvre ses rivages ; tu n'iras pas plus

loin. Mais qu'ai-je besoin de franchir les limites de ma raison ? Le dogme d'une autre vie a existé chez tous les peuples de la terre; toutes les bouches l'ont publié ; tous les cultes l'ont admis ; l'antiquité en faisait l'objet de ses mystères, de ses symboles, et de ses fêtes religieuses: les images d'Isis, de Cérès et d'Adonis n'étaient qu'une représentation de la vie future, et leurs cérémonies se rapportaient à la résurrection des êtres.

Cette voix qui s'élève de tous les coins de l'univers est celle de la conscience : elle crie à tous les hommes qu'étrangers dans ce lieu de passage, ils sont créés pour une fin plus noble et pour un autre séjour : elle dit au malheureux, attends et tu seras consolé; au criminel, frémis, car tu vivras ; à l'homme de bien, ta récompense est prête. Voix divine ! oracle sacré! comment ne te croirois-je pas ? tu ne m'as jamais trompé ! quand l'erreur m'a séduit, quand la faiblesse humaine m'entraînait vers le vice, tu tonnais dans mon sein ; tu m'accusais ; j'entendais tes accents terribles prononcer ma sentence : quand je sortais de mon abjection et que je renaissais au plaisir de faire du bien, tu m'approuvais ; tu me rendais content de moi-même :

maintenant tu me déclares que je suis immortel, et je le crois.

Si quelque doute entrait dans mon cœur, je me prosternerais aux pieds du souverain Maître; je lui dirais: Père de la nature! je sais que tu peux détruire ton ouvrage, et que toi seul domines au dessus des siècles. Cette multitude d'instants fugitifs que nous appelons le temps, n'est qu'un point de ta durée: l'univers se perd dans ton immensité, et les atômes dispersés comme des grains de sable sur cet amas de boue, n'ont pas le droit de prétendre aux brillants attributs de ton essence: mais sous l'empire d'un Dieu juste et bon, mon ame se révolte contre la pensée du néant. J'ai vu les institutions humaines détruire l'harmonie des êtres, altérer les idées primitives de la morale, et remplacer par des lois arbitraires les saintes lois de la raison; j'ai vu l'infortuné courbé sous le fardeau des besoins, élever ses mains vers le ciel pour réclamer l'héritage qui appartient à tous les enfants de la femme, et que les riches de la terre ont usurpé; j'ai vu les succès du crime et les souffrances de la vertu: si tout devait mourir avec nous, où serait l'économie de ta providence et la distribution de ta justice?

Cependant, quel que soit mon sort, ô suprême Ordonnateur des mondes! je ne demande point à pénétrer tes voies augustes; je m'humilie devant ton trône, et ma confiance dans tes décrets est sans mesure comme leur équité. J'ai fermé les livres des sophistes qui m'égaraient, et n'ai médité que sur le livre du monde, où j'appris à sentir le prix de tes bienfaits. Maintenant je retourne à toi, et mes jours n'auront pas été perdus, si j'ai laissé quelques traces de vertu sur la terre.

O mon ami! que de plaisirs découlent pour moi de la conviction de mon immortalité. Comme cette idéée, au lieu de m'intimider, me rassure et m'élève! A peine mes pieds touchent la terre: je crois avoir des aîles: je suis prêt à m'élancer: je foule avec dédain cette argile qui n'a plus rien de commun avec moi: je regarde le ciel avec attendrissement, comme un lieu de délices que je vais occuper. Pourquoi me serait-il fermé? L'amour vertueux doit trouver grace aux yeux du conservateur de l'univers: il mit en nous le germe des penchants honnêtes, et ne punit que l'abus de ses bienfaits. Si je quitte la terre, ce n'est pas pour fuir ses regards que je n'ai jamais craints; c'est pour échapper au malheur

qui m'accable; c'est pour aller dans son sein, réclamer la compagne qu'il m'a donnée, et que les hommes me refusent : et pourquoi, dans ces heureuses contrées, n'aurions-nous pas l'espoir de nous réunir ? Il serait affligeant de supposer que la mort rompra tous les nœuds qui nous attachaient à nos amis, et que ces objets si chers seront pour nous comme s'ils n'étaient plus. Avais-je besoin de voir mon amante pour la distinguer dans un cercle? Un mouvement secret, un tressaillement involontaire ne m'annonçait-il pas sa présence? et quand je l'attendais, n'avais-je pas de sourds pressentiments de son approche ? Oui, cet instinct céleste indépendant de nos organes, est une modification essentielle à notre ame, et nous ne devons jamais le perdre. Oui, je me flatte, j'espère que le même attrait qui rapprocha dans ce monde deux ames sensibles pourra survivre à la destruction de la matière, et se conserver en elles comme la flamme élémentaire dont elles furent pénétrées. J'ose présumer que sous les yeux du Bienfaiteur suprême, les nobles sentiments qui nous animaient dans cette vie terrestre pourront encore se reproduire, et c'est alors que, dégagés de nos viles

passions, ils brilleront de toute leur beauté originelle, tels qu'ils étaient émanés du sein de leur auteur.

A neuf heures.

Quelle nuit terrible ! tous les vents sont déchaînés ! l'obscurité, la pluie, la grêle, une inondation générale font de la nature une scène d'horreur ! Je viens de sortir pour jouir de ma dernière soirée. J'errais sur les bruyères et dans les ruisseaux gonflés par le déluge qui tombait du ciel ; je respirais l'orage ; j'élevais mes bras ; et je criais : Vents ! tempête ! ouragan ! tonnez sur moi ! Je n'ai plus rien à perdre. Des fantômes paraissaient marcher sur la plaine ; je distinguais les ombres de Louise, de Suzanne et de son père ; elles semblaient monter sur les météores enflammés, et mêler leurs voix au sifflement des vents. Je courais vers ces esprits ténébreux ; je brûlais de me perdre avec eux dans le chaos des éléments. Mon chien hurlait en me suivant. Cher et fidèle compagnon de tous mes pas ! bientôt tu chercheras ton maître, et tu ne le verras plus. Peut-être l'amitié te conduira sur mon tombeau : tu fouilleras la terre où je dormirai : tes larmes couleront, et tu frapperas le vallon de tes cris plaintifs.

La tempête redouble ! le ciel est comme une mer en fureur. J'entends le bruit des arbres fracassés et le mugissement lugubre qui sort des montagnes. Quelques étoiles brillent dans l'obscurité des nuées et s'éteignent subitement. Hélas ! la nature se couvre de deuil pour le départ de deux de ses enfants ! La voilà cette lune que j'ai tant aimée ! sa lumière brille sur le château des Ormes, sur cette cage infernale où gémit un cœur aussi navré que le mien... Elle éclaire maintenant le bosquet dont j'ai pris possession. Adieu, bel astre à qui je devais de si douces promenades ! tu brilleras bientôt sur le gazon de ma tombe.... Je cherche des yeux le berceau de Justine que Thérèse a visité, le banc où elle s'est assise.... Tout est caché dans les ténèbres.... Voilà comme je serai demain ; enseveli dans une nuit éternelle, froid, insensible !.... L'univers changera de face ; les empires se renouvelleront ; les années, les siècles passeront sur moi, et je serai toujours là ! les rossignols chanteront à mes côtés dans les nuits de mai ; la fraîche haleine du matin soufflera sur ma couche ; le printemps fera reverdir les saules qui m'ombrageront ; il fleurira jusqu'à l'herbe dont je

serai couvert, et je resterai seul inanimé! . . . .

O néant! pensée terrible! l'esprit se perd dans ton abîme! il recule épouvanté! être et n'être plus! s'engloutir dans le passé! s'évanouir comme les ombres de ces nuages, s'effacer de la mémoire des hommes comme l'idée fugitive qui sort de mon cerveau! Eh bien! quel malheur de n'être plus rien sur une terre maudite? J'y laisserai ma dépouille, comme en se hâtant de fuir un hospice incommode on y laisse un meuble inutile; mais mon ame sera quelque part. . . . Oui, oui, rassurons-nous! Thérèse et moi, nous allons chercher un séjour meilleur : elle m'attend. . . . Mais, grand Dieu! si j'allais m'abuser! si je l'entraînais dans d'éternelles douleurs! si, au lieu de cette félicité que j'espère, je ne trouvais que des tourments illimités! Des tourments! hommes cruels! ils n'appartiennent qu'à vous! Des tourments! auprès d'un Dieu de clémence! comment peut-on associer des choses si contraires? comment peut-on concevoir l'auteur, l'ami, le consolateur de tous les êtres, affligeant deux innocentes créatures, pour n'avoir pu résister à leur misère! Ah! si lui-même a paru succomber sous le poids des souffrances

de l'humanité, s'il a repoussé loin de lui le calice de la douleur, est-ce à de faibles mortels qu'il est possible de le boire tout entier, et n'ont-ils pas le droit de quitter furtivement le banquet de la vie, quand tous ses mets leur sont amers? Il est vrai que si j'avais pu former des nœuds chéris, ils m'auraient fait aimer l'existence : mais ces hommes que vous appelez mes semblables, je m'en suis vu repoussé, méprisé, couvert d'opprobre; et vous voulez que je les supporte, moi, vil rebut de ce vil troupeau! Non! mon ami! non! plus de commerce avec eux! nous ne pouvons rester sur la même terre; et, puisqu'ils y sont, il faut que je parte.

Dimanche, à six heures du matin.

Je sors d'un repos frais et tranquille : en m'éveillant j'ouvre ma fenêtre pour voir le ciel : quelle sérénité! comme il est pur! l'orage s'est dissipé; mais mon cœur est encore le même! Je vois paraître l'étoile du matin : elle va me guider vers un rendez-vous, hélas! bien différent de ceux où tant de fois elle m'a conduit.... Mon chien me caresse.... Pauvre animal! je le baise, et je pleure.... Ami! je vous le laisse! il vous rappellera le souvenir

de son maître.... Mais le chant du coq se fait entendre; les travaux des hommes recommencent....et les miens vont finir! Allons! préparons ces instruments de mort qui doivent nous faire passer dans un meilleur monde!

O Dieu que j'invoque en tremblant! Puissance inconnue et terrible! je me prosterne devant toi; entends ma dernière prière! je ne suis pas un méchant; ma main n'est pas souillée de crimes : cependant, sur le point de paraître à tes yeux, je frémis! serais-tu un Dieu de vengeance? aurais-tu des supplices pour un infortuné qui sort de la vie sans y avoir connu le bonheur? Près de me jeter dans l'abîme effrayant de l'éternité, je t'appelle à mon secours : mais ce n'est pas pour moi que je t'implore; c'est pour une douce et vertueuse compagne dont la seule faute est de m'avoir aimé. Ne la punis pas de son amour; et si c'est un crime d'avoir prévenu le moment de revoler vers toi, que le châtiment ne tombe que sur ma tête!....

L'heure sonne....Allons! c'est trop tarder....Viens sur mon cœur, cher et précieux ruban qui couvrais un sein pur et virginal! gage adoré que j'ai mille fois pressé de mes lèvres! tu me suivras dans le tombeau.

Adieu! généreux ami! adieu, mon protecteur! j'emporte avec moi le sentiment de vos bienfaits, et je ne regrette que vous seul au monde! Adieu, ma chère cabane où j'ai passé des jours si doux! adieu campagnes que Thérèse embellissait! adieu ciel et terre! bosquets où j'allais rêver! beau vallon, et toi fleuve dont les rives m'ont reçu tant de fois! adieu!... votre ami ne vous verra plus.

LETTRE LXV.

THÉRÈSE A SON PÈRE.

La mort glacera dans quelques heures la main qui va vous écrire. Quand ma lettre arrivera jusqu'à vous, vous ne serez plus mon père.... Hélas! vous ne le fûtes jamais, homme impitoyable! ce nom si tendre, prononcé de ma bouche, ne put jamais émouvoir vos entrailles! vous vîtes toujours dans votre fille un être contraire à vos vues, et une surcharge importune; hélas! et moi je n'aspirais qu'à vous entourer de bonheur. Vous plaire, vous prodiguer mes soins et mes respects, eût fait

toutes mes délices ; vous obéir, oui, vous obéir, si je l'avais pu, si je l'avais dû, aurait fait toute ma gloire ; et même dans ce moment horrible où le spectre de la sanglante mort m'apparaît déja, c'est votre idée qui m'occupe, c'est la douleur que vous allez sentir, malgré vous-même, qui revient le plus frapper mon cœur. Ma vie n'a trouvé en vous qu'un père dénaturé ; ma mort, peut-être, va trouver en vous le plus sensible et le plus désolé des pères. Votre fille, votre infortunée fille, hélas, ne recueillera pas vos larmes ; elle aura péri sans avoir été pressée contre votre sein ; elle aura disparu de la vie, sans vous avoir été connue ; elle aura succombé sous votre malédiction.

Vos vœux, ô mon père, vont donc être exaucés ! mais, grand Dieu ! combien ils étaient injustes ! et combien vos jugements étaient faux ? vous m'avez crue en proie à un fol amour ; vous n'avez vu dans mes refus qu'une désobéissance illégitime et une obstination coupable. Mon père, j'ose vous l'affirmer ; j'aime, j'aime, il est vrai, le plus parfait des humains ; mais, si j'avais trouvé un père en vous, et non pas un tyran, si vous ne m'eussiez pas immolée, comme le rebut des créatures, au plus vil des

hommes, si vous eussiez daigné mettre quelque prix à mon obéissance volontaire, non, jamais je n'aurais résisté à un père armé de sa tendresse. Quels que fussent les charmes de mon premier et innocent amour, il était trop sublime pour m'ôter les idées du devoir; il n'eût servi qu'à ennoblir mon sacrifice. Mais, accoutumé à ne voir dans mon sexe que des victimes destinées au malheur, vous n'avez songé qu'à user de violence; et vous n'avez pas songé que vous me forciez à vous abhorrer, si je l'avais pu; vous n'avez pas songé que mon désespoir est plus fort que vous; votre injustice est consommée: votre barbarie me dispense de vous épargner des regrets, et m'oblige à resserrer dans le sein de la mort les liens purs et sacrés qui m'unissaient à Faldoni.

Allez présentement vous instruire quel fut celui que vous m'offrîtes à la place d'un homme vertueux; connaissez enfin le monstre dont la mort me délivre, et jugez-moi....

Religion douce et terrible! vos oracles me font frémir. Si j'avais osé interroger votre ministre fidèle, il m'eût arrêté peut-être, il m'eût épouvanté.... La crainte pénètre jusqu'à mes os: mais, Dieu sévère, est-ce sur l'innocence

et la faiblesse que vous ferez éclater votre vengeance ! n'aurez-vous pas un plus grand crime à pardonner à ce père trop rempli de ses préjugés et de son ambition qui m'a jetée dans l'abîme? Ah ! quel que soit mon sort, changez son cœur, et pardonnez-lui ma mort; pardonnez-lui aussi celle d'une mère qui mourut pour m'avoir trop aimée !

Oui, mon père, je mourrais plus heureuse et plus calme, si j'en avais la certitude; et si je puis du moins, de la région des morts, obtenir de vous une grace, je vous conjure de verser sur une sœur qui m'est chère le bonheur que vous m'avez refusé. Ne la sacrifiez point à un frère trop bon pour le desirer; n'attirez point sur sa tête la punition de vos injustes projets de fortune. Je prie Dieu que le sang qui va couler ne retombe ni sur lui, ni sur vous. Ah ! je voudrais de tout mon cœur, à cause de vous, supprimer toute la mémoire de mon existence. Je sens bien qu'en périssant, je vais être plus cruelle pour vous que vous ne l'avez été pour moi; je sens quel poids va vous accabler aux yeux des hommes qui verront en vous sans cesse le bourreau de votre fille, et ne verront pas votre repentir et vos douleurs. Daignez, mon père, me les pardonner....Je vais mourir.

LETTRE LXVI
et dernière.

THÉRÈSE A CONSTANCE.

Il faut nous quitter, ma chère Constance, et nous quitter pour toujours. Je vais passer dans une vie inconnue : je ne sais ce qu'elle sera pour moi ; je n'examine plus rien. J'irai loin des cruels qui me persécutent : c'est tout ce que je veux. Vous jugez bien que je ne pars point seule ; il est vrai qu'un autre m'accompagne ; il est encore vrai que sans lui la vie, la mort, tout me serait égal. Ne croyez pas pour cela que vous m'en soyez moins chère. O ma tendre et fidèle amie ! combien je vous regrette ! que de larmes j'ai versées en songeant à cette séparation ! Mais on m'a tant fait souffrir ? j'étais si lasse de vivre ! il fallait bien mettre un terme à toutes ces horreurs. L'auriez-vous cru que cette Thérèse si faible, si craintive, oserait se porter à cet excès de désespoir ? Vous serez épouvantée de l'apprendre, et les circonstances de ma mort vous la ren-

dront plus douloureuse. Hélas ! je prévois vos regrets : nous étions chers l'une à l'autre : mais ne devions-nous pas nous quitter un jour ? Nos chaînes auraient été plus fortes et nos adieux plus déchirants. Console-toi, ma douce amie ! va ! je ne t'oublierai point ; mon ame suivra tes pas ; elle sera ta gardienne assidue ; elle détournera de tes jours les dangers qui pourraient les menacer. Au milieu de tes nuits paisibles, souvent je me présenterai devant toi pour récréer ton sommeil et te rappeler nos tendresses. Comment pourrais - je cesser de t'aimer, moi qui respirais dans ton cœur, qui pleurais de tes larmes, qui me réjouissais de ta joie, qui t'associais à tous mes sentiments ? Il m'eût été plus doux de t'avoir auprès de moi pour fermer mes yeux, et recevoir mon dernier soupir. J'aurais encore vivement souhaité d'être ensevelie aux pieds de ma mère : mais tant de bonheur ne m'est pas réservé : il faudra que je meure comme j'ai vécu, dans la douleur et le délaissement ! Que le ciel bénisse ma chère Constance, et puissent toutes les félicités se rassembler sur elle ! C'est le seul vœu qui me reste à faire, et je m'assure qu'il s'accomplira : il faut bien que de temps en temps

la providence, pour se manifester, accorde un prix à la vertu. Séche tes pleurs, ma bien aimée ! la vie ne mérite pas qu'on regrette ceux qui l'abandonnent. Qu'aurais-je fait dans le monde, livrée au tourment d'un amour que je ne pouvais dompter ni satisfaire, condamnée à passer dans les bras du plus odieux des hommes, et à lutter contre l'horreur de sa vue ? J'aurais succombé peut-être à la douleur, après deux ou trois ans de tortures : ne vaut-il pas mieux que je meure aujourd'hui ? Si j'osais élever ma voix devant le Créateur, si l'argile osait murmurer sous la main du Potier, je demanderais à Dieu d'où vient qu'il a répandu sur moi tant d'amertumes, d'où vient qu'en ouvrant les yeux à la lumière, mes larmes ont coulé, et ne se sont plus taries ? Dans la distribution des maux et des biens avais-je mérité ce partage inégal ? étais-je née plutôt qu'une autre pour être malheureuse ?.....
Adieu, mon amie : on ne doit pas se plaindre, quand on va cesser de souffrir ! conserve précieusement tous les gages de ma tendresse ! qu'ils soient pour toi les monuments de l'amitié la plus parfaite ! chéris mon souvenir ; relis souvent mes lettres ; les pleurs qu'elles te

feront verser ne seront pas sans un mélange de plaisir : que je sois quelquefois l'objet de tes entretiens: je me flatte que tu ne parleras jamais de ton amie sans une douce émotion. Dis à ta mère que je l'adorais comme la mienne; conjure-la de ne pas m'ôter son estime ! Si de vils calomniateurs attaquaient ma mémoire, soyez mes protectrices; élevez la voix pour me défendre : racontez les supplices que j'ai soufferts et les sacrifices que j'ai faits : osez dire hautement, ce que ma fierté ne m'a jamais permis de révéler, quel était l'homme auquel j'ai préféré le tombeau : publiez sa vie pour justifier ma mort. On saura qu'il s'était réfugié dans les Indes pour se dérober en France au châtiment de ses désordres; qu'après y avoir épousé une créole qui lui apportait une fortune considérable, il a causé sa mort par les procédés les plus barbares; qu'ayant eu deux filles d'elle, il les a reléguées dans un cloître pour assurer ses biens à un enfant né pendant la vie de sa femme, d'un commerce illégitime; que ses sœurs sont dans la misère, qu'il a refusé de les voir; qu'il continue de vivre avec la malheureuse dont il s'est fait suivre, et dont il m'eût rendue

l'esclave....Ma plume s'arrête et se refuse à tracer tant d'infamies! Vous me demanderez, mon amie, pourquoi je n'en ai pas instruit mon père? J'avais cru que sur mes refus constants on ne s'obstinerait point à me donner ce monstre, et les choses ayant été poussées au dernier degré de la violence, j'ai pris le parti d'un silence éternel, autant par fierté que par raison: peut-être ne m'eût-on pas écoutée; peut-être eût-on traité d'impostures les rapports que j'aurais produits: il fallait en nommer les auteurs, et Dieu même n'eût pas été cru par les tyrans qui avaient juré ma perte. Que faire dans ces extrémités? m'enfuir? me sauver lâchement? m'exposer aux regards publics? Je pouvais m'échapper; on m'en offrait les moyens; on les couvrait d'une ombre de raison. Eh! quel attrait on employait pour me séduire! Imaginez, Constance, qu'on me donnait l'espoir d'être unie à celui que j'aime! M. de Thémine m'appelait dans ce lieu de délices dont l'idée me charme encore. Il m'y promettait un asyle: je n'avais qu'à faire un pas pour être heureuse! Mais considérez, d'un autre côté, quil était facile au crédit d'une famille irritée d'ensevelir dans les cachots un

malheureux étranger qui ne tenait à personne, et qui serait disparu sans qu'une seule voix l'eût réclamé. Fatigué des persécutions, il voulait mourir. Pouvais-je le laisser aller seul, moi que la douleur aurait tuée au moment de sa mort? O chère cousine! il est donc vrai que les passions transforment nos ames, et qu'on ne peut répondre avec l'amour de la vertu, de ne pas succomber au crime!.... Au crime! Hélas! serait-il vrai que je suis coupable?.... Adieu! adieu, ma fidèle amie! priez pour moi la clémence divine de pardonner à ma faiblesse. C'est pour retourner chez mon père que je m'en vais; je le verrai; je lui dirai ce que j'ai souffert, et il aura pitié de moi. Il sait qu'avant ce fatal instant, la vertu me fut toujours chère, et que ma vie ne s'est pas écoulée sans quelques bonnes œuvres. Un jour d'erreur ne peut lui faire oublier dix-huit ans d'innocence : malgré la passion qui m'égare, mon cœur est pur, j'ose le dire, et je ne crains pas de porter à son tribunal le compte de mes actions. Hélas! huit jours sont à peine écoulés, que j'espérais encore de moi-même autant que jamais. Au milieu de mes souffrances, je goûtais encore une paix incomparable. Quelle

étrange révolution s'est faite en moi ! comment un seul instant a-t-il vu tout mon courage évanoui, et toutes mes lumières éteintes ! je ne sais quelle secrète et aveugle force s'est emparée de moi, et m'emporte malgré moi-même ! où vais-je ? . . . . que va devenir ta faible amie? . . . Je n'écris point à M. le Curé ; que lui dirais-je ? Comment me justifier ? C'est à vous, ma chère cousine, que je laisse le soin de le consoler : faites-lui part de ma lettre ; assurez-le bien que je conserve en mourant la plus tendre vénération pour sa personne, et la plus vive reconnaissance de ses bontés, hélas ! trop infructueuses.

Fin du dernier Tome.



